



UNIVERSITÉ DE GENÈVE
FACULTÉ DES SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES
DÉPARTEMENT DE SOCIOLOGIE

LES JEUNES ET L'ALCOOL
APPROCHE EXPLORATOIRE
SUR LES COMPORTEMENTS JUVÉNILES
À PARTIR D'UN FOCUS GROUP RÉALISÉ EN VALAIS

MÉMOIRE DE LICENCE

SARAH VOGEL

4167052

Sous la direction du

PROF. SANDRO CATTACIN

Membres du Jury

MILENA CHIMIENTI

Chargée d'enseignement, Département de Sociologie, Université de Genève

LAURENCE FEHLMANN RIELLE

Secrétaire générale de la FEGPA

TB
13.183

GENÈVE 2006

Médiathèque VS Mediathek



1011091982

TR 12 122

2



MEDIATHEQUE
MEDIATHEK
- der wallis

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS ET REMERCIEMENTS	4
CHAPITRE 1 INTRODUCTION	7
1.1. Objet d'étude : L'alcool	7
1.2. Cible d'étude : Les adolescents.....	8
CHAPITRE 2 MÉTHODOLOGIE.....	10
2.1. La méthode des Focus Groups.....	10
2.2. Critères de sélection de l'échantillon	11
2.3. Population.....	12
2.4. Les étapes de l'entretien	14
2.5. Traitement des données.....	16
CHAPITRE 3 PREMIÈRE PARTIE : TOUR D'HORIZON SUR LA RÉALITÉ-ALCOOL ...	17
3.1. Approche politico-historique de l'alcool.....	17
3.1.1. LES POLITIQUES EN MATIÈRE D'ALCOOL DANS LE CONTEXTE EUROPEEN.....	17
3.1.2. SITUATION DES POLITIQUES EN MATIÈRE D'ALCOOL EN SUISSE	19
3.1.3. L'ÉVOLUTION DES POLITIQUES EN MATIÈRE D'ALCOOL EN SUISSE	20
3.1.3.1. VERS UN INTÉRÊT CROISSANT POUR LA PROTECTION DE LA JEUNESSE	21
3.1.3.2. LEGISLATION ACTUELLE POUR LA PROTECTION DE LA JEUNESSE	24
3.2. Approche statistique.....	27
3.2.1. LA CONSOMMATION D'ALCOOL EN SUISSE : DONNÉES STATISTIQUES	27
3.2.2. LA CONSOMMATION D'ALCOOL CHEZ LES JEUNES EN SUISSE : DONNÉES STATISTIQUES	30
3.2.2.1. FRÉQUENCE DE LA CONSOMMATION D'ALCOOL	30
3.2.2.2. TYPES D'ALCOOL CONSOMMÉ.....	31
3.2.2.3. FRÉQUENCE DES ÉTATS D'IVRESSE	32
3.3. Un défi actuel : les Alcopops.....	35
3.4. Organigramme suisse des milieux de la prévention en matière d'alcool.....	38
CHAPITRE 4 DEUXIÈME PARTIE : RESTITUTION DES FOCUS GROUPS ET ESSAIS D'INTERPRÉTATION.....	42
4.1. Histoires d'une première fois.....	42
4.1.1. RESULTATS	43
4.1.2. INTERPRÉTATION	44
4.2. Consommation actuelle	47
4.2.1. RESULTATS	47
4.2.2. INTERPRÉTATION	49

R004167 052

4.3. Des jeunes sous influence	51
4.3.1. RESULTATS	51
4.3.2. INTERPRETATION	56
4.4. Représentations et limites	58
4.4.1. RESULTATS	58
4.4.2. INTERPRETATION	61
4.5. Consommation différenciée selon le genre	64
4.5.1. RESULTATS	64
4.5.2. INTERPRETATION	65
4.6. L'alcool et la famille	68
4.6.1. RESULTATS	69
4.6.2. INTERPRETATION	70
4.7. L'alcool au cœur des pairs	72
4.7.1. RESULTATS	73
4.7.2. INTERPRETATION	74
4.8. Approche contextuelle : le canton du Valais	78
4.8.1. RESULTATS	78
4.8.2. INTERPRETATION	80
CHAPITRE 5 CONCLUSION : RECOMMANDATIONS POUR LA RECHERCHE ET POUR LES MILIEUX DE LA PRÉVENTION	83
CHAPITRE 6 BIBLIOGRAPHIE	92

Avant-propos et remerciements

Avant de recourir à un langage plus conventionnel, spécifique au monde académique, j'aurais souhaité évoquer en quelques lignes certains éléments personnels que je considère être aux sources de ce travail.

Le choix d'un sujet de recherche n'est pas chose aisée, qui plus est lorsqu'il s'agit de sociologie. D'une part, ce travail représente pour l'étudiant l'achèvement de son cursus universitaire. Il est soudainement seul devant un projet qu'il doit mener à terme, projet qu'il souhaite original, intéressant, prenant et utile, même si à ce niveau, ses prétentions sont certes illusoire. D'autre part, tout un chacun peut prétendre, l'espace d'un instant, faire ce qu'on peut nommer de la sociologie naïve ou encore, selon certains chercheurs, de la sociologie de « bistrot ». L'étudiant souhaite que son travail final parvienne à des résultats et à des perspectives qu'aucun individu lambda ne puisse logiquement déduire. Cette discipline a comme qualité, mais probablement également comme difficulté, de concerner, de près ou de loin, tout individu – culture, époque, contexte ou encore classe sociale, genre et âge confondus, à tel point que tout événement, tout phénomène qui nous entoure semble pouvoir devenir sujet à réflexion sociologique. Au terme de mes études universitaires, je constate en effet que la sociologie est omniprésente, tant son champ d'étude est vaste, voire infini. Mais elle reste avant tout une discipline scientifique, impliquant, comme le souligne Berthelot « des techniques et des méthodes de recherche, des formes de construction de son objet, des lieux d'apprentissage, de transmission et d'exercice, des individus associés dans des réseaux de travail, d'échange et d'évaluation » (2001 [1991] : 5). Elle propose des outils spécifiques à l'analyse du monde social et soumet systématiquement le chercheur à la rigueur méthodique, à l'esprit critique et au principe d'objectivité. Ce dernier est très probablement l'un des préceptes les plus difficiles à respecter. Il est en effet ardu de rester indifférent et détaché du sujet de recherche que l'on a choisi et auquel on a décidé, pour une durée déterminée, d'accorder tout son temps et son esprit.

Le choix d'un sujet de mémoire de licence n'est donc jamais complètement neutre. Il touche toujours, de près ou de loin, à l'existence de son auteur. Dommage diront certains, mais cet ouvrage n'échappe pas à la règle. Certains événements personnels m'ont clairement influencée et guidée dans mon choix. La prise de conscience de cet état de fait m'a incitée à d'autant plus de prudence quant à mon statut de « chercheuse » dans l'élaboration de ce travail.

Afin d'éviter toute tournure mélodramatique, je dirai simplement qu'il y a cinq ans, j'ai été victime d'un compagnon de zinc, autrement dit d'un jeune conducteur enivré qui sentit soudainement monter en lui l'âme d'un pilote de circuit automobile sur une route de village. Les traces, autant physiques que psychiques, que je conserve aujourd'hui témoignent et me rappellent jour après jour de l'étendue de mon insouciance, illustrant si bien mon comportement d'adolescente de l'époque. Pas un seul instant je n'ai songé aux risques auxquels je m'exposais. Aujourd'hui j'admets que ma relation à l'alcool a changé. J'ai pris conscience d'une réalité plus sombre que j'avais jusque là totalement négligée. Pour un grand nombre d'individus, l'alcool est le plus souvent associé à des événements positifs de la vie. On boit pour faire la fête ou pour marquer les événements importants de la vie... Mais parfois la fête se termine mal. La frontière entre ces deux réalités est infime et souvent occultée. On la traverse sans même s'en rendre compte. Je l'ai moi-même franchie. Mon accident m'a « appris » depuis, si l'on peut dire, à faire preuve de modération, de bon sens et d'un plus grand discernement face aux situations à risque, et a éveillé en moi une sensibilité profonde à la problématique de l'alcool.

Un deuxième élément, moins tragique il en est, a contribué à valider définitivement le choix de mon sujet : mes origines valaisannes. Un phénomène étrange s'est produit lorsque je suis arrivée à Genève pour entreprendre mes études universitaires. Je me suis sentie, parmi d'autres, porteuse malgré moi de ce que l'on pourrait appeler une image de « bonne buveuse », avant même d'avoir fait mes preuves... Lors de sorties festives, rarement entre Confédérés mais souvent entre membres de la sacro-sainte communauté estudiantine valaisanne, fort est de constater que ceux-ci s'appliquent de tout cœur à faire honneur à cette « réputation », aussi bien fondée soit-elle. Cette réalité n'est devenue pour moi une évidence qu'une fois seulement m'être détachée de ce contexte originel dans lequel j'ai grandi et été initiée à l'alcool et ses pratiques. Une fois ce recul pris, je me rends compte que les amis de mon adolescence et moi-même manquions rarement l'un de ces moments de partage et d'amitié chez les uns, chez les autres en l'arrosant d'une – mais souvent plusieurs – bonne bouteille de vin local ou l'un de ces événements notoires, comme les foires de la Sainte-Catherine et de la Saint-Michel ou le Carnaval sédunois, qui ponctuent traditionnellement l'agenda culturel valaisan. Nos conduites d'alcoolisation étaient sans conteste très actives. Ceci me semblait être des pratiques normales et naturelles. Pourtant, le sociologue sait bien que rien n'est autant construit socialement, et culturellement, que les faits qui nous paraissent les plus naturels. Quoiqu'il en soit, il me semblait dès lors intéressant, et évident, de retrouver, dans le cadre de ce travail, mes terres d'origine et d'aller à la rencontre d'adolescents, afin

d'approcher et de comprendre davantage leurs pratiques d'alcoolisation. L'élan médiatique de ces derniers mois, support public des inquiétudes exprimées par les instituts de prévention face à l'augmentation de la consommation d'alcool chez les jeunes en Suisse, a renforcé ma démarche et justifié l'intérêt d'étudier empiriquement les conduites d'alcoolisation dans cette population.

Je tiens à remercier mon directeur de mémoire, Monsieur Sandro Cattacin pour son immense disponibilité malgré son emploi du temps chargé, son écoute compréhensive et ses judicieux conseils ; Madame Gilardi-Monnier pour m'avoir guidée dans les profonds méandres des bases de données informatiques ; Madame Fehlmann Rielle de la FEGPA, Madame Praplan de l'ISPA ainsi que Monsieur Barman de la LVT pour le matériel mis à ma disposition et pour m'avoir accordé de leur temps précieux ; Marie-Christine pour nos longs échanges téléphoniques si prolifiques et ses encouragements constants tout au long de ce travail ; Stefano pour avoir su m'éclairer de sa lanterne sociologique ; Marlène, Marisa, Laure, Pierre-Yves, Delph, Catherine, Sof, Bibi, Val, Romi et mes parents pour leurs conseils, leurs idées et leur soutien inconditionnel ; Bruno, Fabrice, Francis, Marc et Roland¹ pour avoir accepté de me laisser pénétrer dans leur univers d'adolescents ; ainsi que tous ceux qui, à un moment ou à un autre, m'ont fait partager leurs réflexions et leur expérience personnelle de l'alcool et m'ont encouragée dans ma démarche. Qu'ils en soient tous ici chaleureusement remerciés !

¹ Afin de respecter leur anonymat, leurs prénoms ont été modifiés.

Chapitre 1 Introduction

1.1. OBJET D'ÉTUDE : L'ALCOOL

Il est de ces produits licites faisant partie de notre patrimoine socioculturel et de notre quotidien. Accessible, abordable, il se décline en une large palette de saveurs et de couleurs. Il est l'ami toujours présent, le témoin fidèle qui nous guide et nous accompagne dans les instants les plus forts et intenses de l'existence. De la naissance à la mort, l'alcool est un marqueur d'événements (Bender et al., 1997), aussi bien sociaux, professionnels que religieux (Coslin, in Tap et al., 1993 : 194). « Ainsi donc, l'alcool participe aux moments culturels importants et offre l'image de ce qui rassemble, de ce qui unit, de ce qui socialise » (Le Rest, 2000 : 167).

Par son ubiquité dans la vie sociale, par le manque de distance qui en découle, la méfiance face aux dangers de l'alcool est quelque peu voilée. Accidents de la route ou professionnels, maladies physiques et psychiques, problèmes individuels et relationnels, marginalisation et précarisation, dépendances, prises de risques composent pourtant les multiples facettes du visage sombre et réel de l'alcool. Nul besoin d'être alcoolique pour se trouver, un jour, face à cette réalité-là. Elle vise tous les consommateurs, notamment ceux qui ne boivent pas nécessairement souvent mais ingèrent de grosses quantités d'alcool en une seule et unique occasion. L'abus d'alcool est responsable en Suisse, de plus de 2'000 décès par an et coûte plus de six milliards de francs à la collectivité (ISPA, 2004d).

De nos jours, les enquêtes sociales se multiplient en Suisse, comme partout ailleurs en Europe, dans le but d'observer les variations de comportements, les nouvelles tendances de consommation chez les individus pour ainsi anticiper les risques potentiels liés à la consommation à l'aide de stratégies et de plans d'action efficaces. Nul doute que la problématique de l'alcool et de ses usages est devenue d'une actualité brûlante ces dernières années car c'est bel et bien d'un problème de santé publique qu'il s'agit.

La première partie du présent travail consistera en une présentation générale de la réalité de l'alcool en Suisse, à travers plusieurs dimensions. Après avoir restitué le contexte socio-politique européen aux 19^e et 20^e siècles dans le domaine des politiques de l'alcool, nous montrerons comment le gouvernement suisse, au travers de l'évolution de sa législation, a su progressivement centrer ses objectifs de promotion de la santé sur des franges plus précises de sa population, notamment celle des plus jeunes consommateurs. Des dispositions particulièrement protectrices pour les mineurs, telles que l'entrée en vigueur de mesures restrictives à l'égard de la publicité pour les boissons distillées et fermentées, l'augmentation

des taxes sur les alcopops, l'introduction d'âges seuil légaux autorisant la remise d'alcool aux jeunes ainsi qu'une plus grande transparence juridique aux niveaux fédéral et cantonal attestent de cet intérêt constant porté sur la problématique de l'alcool au sein de cette population.

Ensuite, la présentation et l'exploitation des résultats des dernières enquêtes réalisées dans les cadres national et international, lesquelles mettent en évidence des modifications dans le rapport à l'alcool, par l'augmentation de la fréquence de la consommation et des fuites dans l'ivresse chez les adolescents et les jeunes filles en particulier, viendront confirmer l'intérêt d'une intervention efficace et ciblée afin de modifier les comportements à risques au profit d'une consommation modérée.

Plusieurs facteurs peuvent apporter des éléments de compréhension aux changements observés ces dernières années, parmi lesquels l'augmentation et le renouvellement de l'offre de produits sur le marché des alcools. En nous inspirant du succès rencontré par les alcopops, nous montrerons par quels moyens ces nouveaux produits sont parvenus à séduire et conquérir la frange des jeunes consommateurs.

Pour finir, nous aborderons les milieux de la prévention en Suisse et tenterons une approche sous l'angle des structures existantes (aux niveaux fédéral, cantonal et communal), afin de comprendre les mécanismes et la mise en réseau de ces institutions en matière de traitement de l'abus d'alcool.

1.2. CIBLE D'ÉTUDE : LES ADOLESCENTS

Au travers de nos lectures exploratoires, nous sommes parvenus au constat que la problématique de l'alcool pouvait être approchée de mille et une façons. Elle peut, par exemple, être saisie sous l'angle médical lorsque celle-ci se mue en dépendance ou alors être traitée de manière plus ciblée, selon un groupe précis de consommateurs. Nous avons choisi, dans le cadre de ce travail, de nous concentrer sur la catégorie sociale des adolescents et sur la manière dont ceux-ci vivent la réalité de l'alcool dans leur quotidien au travers de leurs discours. Notre choix s'est justifié par de multiples raisons.

Pour la majorité des spécialistes traitant de la question de l'adolescence, que ceux-ci soient sociologues, psychologues ou encore médecins, cet âge de la vie est indubitablement associé à un temps de transition dans l'existence individuelle, plus ou moins long, à la définition imprécise, marquant de manière relativement floue la sortie du « paradis » enfantin et l'entrée imminente dans le monde « hostile » et effrayant des adultes. Période floue en effet, dans la

mesure où nos sociétés modernes assistent au déclin progressif de nombreux rites de passage, qui, en plus « d'assurer socialement le passage d'un mode d'être à un autre, plus enviable », sont censés « jalonner l'avenir, [...] ôter toute incertitude sur la conduite de l'existence et les valeurs communes qui la fondent » (Le Breton, 1991 : 100). Par ailleurs, les changements sociaux inhérents à la société moderne, tels que les nouveaux modes de vie familiaux et individuels ou encore les transformations récentes liées à la formation ou à l'intégration professionnelle sur un marché de l'emploi saturé (Galland, 1991, Le Rest, 2000), participent au rallongement de cette période de transition du parcours de vie et à assimiler l'accession au statut d'adulte à un passage relativement angoissant. De plus, entraînée simultanément par les processus de maturation physiques/biologiques et psychologiques par lequel le jeune tente de constituer son identité personnelle, l'adolescence prend véritablement l'allure d'une période aux multiples changements, difficile à vivre, à négocier et à traverser sans encombre. Il arrive alors que « certains jeunes [tentent] de « soigner » par l'alcool la crise qu'ils traversent » (Coslin, 2003 : 115).

L'alcool est une des substances psycho-actives la plus fréquemment consommée en Suisse chez les adolescents, à l'instar du tabac et du cannabis, mais à la différence des adultes, les effets de l'alcool sur l'organisme juvénile, encore en cours de développement, sont accrus. De même, la probabilité qu'une alcoolisation précoce se transforme en relation de dépendance au produit est plus élevée (Müller & Bérout, cité par Cordonnier, 1994 : 118). Par ailleurs, on assiste, depuis quelques années, au rajeunissement régulier des consommateurs. Une prise de conscience face à ce phénomène est donc nécessaire.

Afin de pouvoir agir efficacement auprès des jeunes, il est nécessaire d'effectuer « une réflexion sur les mises en maux spécifiques de cette période de la vie » (Le Rest, 2000 : 17), il est nécessaire de pouvoir comprendre le rapport qu'ils entretiennent avec l'alcool au cours de cette période de l'adolescence, au long de ce parcours vers le statut d'adulte. Ce travail de recherche a pour objectif de saisir de manière empirique ce lien, en allant à la rencontre de quelques-uns d'entre eux.

La seconde partie de ce travail se base donc sur un entretien collectif réalisé avec cinq adolescents, âgés entre 15 et 18 ans. Au travers de leurs discours, de leurs expériences de l'alcool et de leurs regards de jeunes, et en lien avec la littérature spécialisée prolifique, nous souhaitons comprendre davantage leurs attitudes face à l'alcoolisation sous des angles d'approche différents, tels que les origines de leur alcoolisation et leurs modes de consommation actuelle, les facteurs décisifs qui peuvent les pousser à consommer de l'alcool, les représentations qu'ils se font du produit, ainsi que le regard qu'ils portent sur la

consommation des adolescentes de leur âge. Nous insisterons davantage sur la place occupée par l'alcool dans les environnements familiaux et amicaux. Pour finir, nous tenterons de déterminer dans quelle mesure l'environnement culturel dans lequel ils évoluent, autrement dit la région du Valais central, peut influencer sur leurs conduites d'alcoolisation. En guise de conclusion, nous tenterons, sous forme de discussion, d'amener quelques éléments de réflexion pour les recherches à venir, ainsi que des pistes d'action pour les milieux de la prévention.

Chapitre 2 Méthodologie

Ce travail de mémoire se divise donc en deux parties. La première présente le cadre théorique général de la problématique de l'alcool et la tendance des comportements face à la consommation chez les jeunes en Suisse, tandis que la seconde partie propose une approche empirique, basée sur une rencontre réalisée avec des adolescents valaisans. La méthode scientifique qui a été utilisée empiriquement est celle des entretiens de groupe, également appelée *focus group method*. Après une brève présentation des fondements de cette méthode qualitative de recueil de données, nous reprendrons les différentes étapes que nous avons suivies, de la sélection de l'échantillon au traitement des données récoltées.

2.1. LA MÉTHODE DES FOCUS GROUPS

Cette méthode qualitative, dont les origines remontent aux années 1920, s'est essentiellement développée dans les pays anglo-saxons. Mis en lumière par Lazarsfeld et Merton dans le cadre d'enquêtes sur l'impact des programmes radiophoniques au début des années 40, les entretiens de groupe étaient initialement utilisés à des fins marketing et économiques. Ce n'est qu'à partir des années 1980 que la technique des *focus groups* a commencé à être intégrée en tant que méthode scientifique dans les sciences sociales. D'abord utilisé en complément d'autres méthodes, l'entretien collectif est aujourd'hui une méthode de recueil de données unique à part entière (Duchesne & Heagel, 2004).

Simplement définie, la méthode des *focus groups* consiste à réunir des individus qui partagent une expérience ou une identité commune, afin de les faire interagir, discuter, s'interroger les uns les autres, commenter ce qu'ils entendent, sur un sujet de recherche spécifique.

Tout travail empirique de recueil de données comporte des avantages et des inconvénients, mais le choix d'une méthode plutôt qu'une autre est fonction essentiellement de la question initiale qui guide la recherche. L'intérêt majeur de l'utilisation des *focus group* est de pouvoir

recueillir des données générées par un ensemble d'interactions sociales spontanées, émises entre les participants. Chacun influence et est influencé par la présence d'autrui, situation qui reflète artificiellement les interactions sociales vécues quotidiennement. Contrairement aux entretiens individuels en face-à-face, l'entretien collectif échappe davantage à l'impact de la relation enquêteur/enquêté, et prend en compte l'ensemble des interactions inter- et intra-individuelles.

L'utilisation de groupes de discussion est, selon Duchesne et Heagel (2004), un gain de temps et d'argent inestimable, puisqu'il permet de multiplier le nombre d'enquêtés et par conséquent d'accroître rapidement l'éventail de réponses recueillies. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la discussion de groupe réduit fortement les situations de gênes et d'inhibitions individuelles, et facilite souvent le travail de remémoration. L'effet d'entraînement généré par le groupe facilite l'échange de points de vue et l'expression de la parole individuelle. C'est pour cela notamment que cette méthode est particulièrement adaptée dans le cadre de recherches portant sur des thèmes relativement sensibles.

Cependant, il faut rester attentif aux effets d'autocensure ou de conformité des participants à la personnalité effacée. Peut-on induire de leurs propos un réel assentiment à l'opinion dominante du groupe ? Leurs silences expriment-ils un accord implicite, une gêne refoulée ou tout simplement un manque d'intérêt aux thèmes discutés ? Bien que ces situations ne soient pas propres à la méthode des entretiens collectifs, elles ne peuvent être négligées et leur poids doit être évalué en temps voulu, lors de l'analyse du matériel.

2.2. CRITÈRES DE SÉLECTION DE L'ÉCHANTILLON

La constitution de l'échantillon est l'une des étapes les plus cruciales de la méthode. Un seul individu mal sélectionné peut suffire à invalider l'ensemble de la discussion car cela peut représenter une menace pour l'élaboration des interactions entre les membres, c'est pourquoi il est préférable de recruter les participants en s'appliquant à respecter certains paramètres, que l'on retrouve fréquemment cités dans divers ouvrages méthodologiques. La composition d'un groupe de discussion se base essentiellement sur l'homogénéité de ses membres, autant en ce qui concerne leurs caractéristiques sociodémographiques qu'au niveau de l'implication individuelle par rapport au thème de la discussion. En général, il est important, dans la mesure du possible, d'assurer l'anonymat entre les participants. L'anonymat, en plus de délier les langues, permet d'éviter, comme le signalent Duchesne et Heagel (2004), de tomber dans le registre de l'implicite et par conséquent de faire l'impasse sur des détails intéressants pour le

travail d'analyse. Cependant, certains sujets d'enquête, tels qu'une recherche sur les rapports interfamiliaux par exemple, peuvent nécessiter un degré d'interconnaissance élevé entre les membres.

La taille du groupe est souvent objet à désaccords entre les chercheurs. Certains considèrent qu'un nombre restreint d'individus, bien que plus facile à gérer, comporte le risque d'être rapidement dominé par les interventions d'un voire deux membres au caractère particulièrement fort, mais également de cerner rapidement les points de vue représentés. D'autres pensent au contraire qu'un groupe trop large amène inévitablement à une désintégration de la cohésion de groupe, lorsque les temps de parole de chacun sont trop espacés. Quoiqu'il soit, le nombre de participants se définit également et essentiellement peut-on dire, en fonction du thème de la discussion, du nombre et du type de questions à poser, du temps à disposition et de la forme du guide d'entretien. Selon l'American Statistical Association (1997), la taille idéale d'un groupe de discussion varie entre six et douze personnes. Il est recommandé de mobiliser un nombre supérieur de participants que nécessaire, ceci afin de limiter les désistements de dernière minute.

2.3. POPULATION

C'est sur la base de ces critères de sélection que nous avons constitué notre propre échantillon d'individus. L'homogénéité du groupe est assurée en ce qui concerne les caractéristiques sociodémographiques, puisque tous les individus sont de sexe masculin, suivent une formation secondaire équivalente dans le même lycée-collège et vivent dans le canton du Valais. Ils sont volontairement d'âges différents (de 15 à 18 ans), car selon nous, la distinction de l'âge en matière de consommation d'alcool peut avoir son importance, au vu par exemple de l'existence du seuil légal autorisé pour la remise d'alcool ou d'une variation d'intérêt pour ce type de produit.

Pour marquer l'intérêt porté au thème, il est également important que les individus soient des consommateurs d'alcool, modalité qui a été vérifiée lors du recrutement organisé dans les classes. Aucun des membres ne se connaissait personnellement sauf deux d'entre eux, qui étudient dans la même classe. Afin d'éviter toute méprise, ils ont été placés séparément lors de l'entretien.

Tous les garçons ayant répondu positivement à notre demande lors de notre passage en classe (n=13) ont été contactés.² Un sérieux travail de relance a été effectué jusque la date fixée pour la discussion, afin d'assurer un minimum nécessaire de participants pour le bon déroulement de l'entretien. A la veille de la rencontre, six garçons nous ont confirmé leur participation. Les refus de dernière minute ont fixé la taille du groupe à quatre participants, plus un, qui n'a pu assister qu'à la première partie de la discussion. Voici, brièvement présenté, les portraits individuels des participants:

Roland, 15 ans, le plus jeune individu de l'échantillon. Fils unique, il vit à Sierre chez ses parents depuis une dizaine d'années. Son père est ingénieur et sa mère secrétaire. En dehors de l'école, il est membre d'un club sportif. Il avait 11 ans lorsqu'il a consommé de l'alcool pour la première fois.

Fabrice vit à Chermignon avec ses parents, qui exercent les professions de jardinier et professeure de piano, et sa petite sœur. Âgé de 16 ans, il souhaite plus tard devenir physiothérapeute. Il joue de plusieurs instruments de musique et appartient à la fanfare du village.

² Initialement, nous souhaitions effectuer une mise en perspective comparative des comportements alcooliques de quatre populations d'individus valaisans différents : des adolescents collégiens et apprentis ainsi que des adolescentes collégiennes et apprenties. Quelques difficultés concernant l'accès au terrain nous ont obligé à restreindre notre champ d'intervention ainsi qu'à réduire l'étendue de nos ambitions. La première étape de notre démarche fut de prendre contact avec divers centres scolaires et professionnels de la ville de Sion, afin d'obtenir l'autorisation de prospecter dans les classes. Nous avons opté dès le départ par une approche directe du terrain, ceci dans l'intérêt d'intervenir de manière ciblée auprès de la population concernée, ce qu'un démarchage dans les préaux d'établissements par exemple n'aurait permis. Lors de notre rencontre avec le directeur du Centre professionnel de Sion, nous avons été informés des récentes restrictions prises en matière de sondages et d'enquêtes dans les établissements publics de la ville, dont la fréquence répétée nuie au bon déroulement des enseignements. Seules les enquêtes officielles sont actuellement autorisées et le terrain nous a donc été refusé. Suite à cela, nous avons donc opté pour l'approche d'un terrain unique, celui de la population lycéenne. En tant qu'ancienne étudiante de l'établissement, nous avons contacté le directeur du Collège de la Planta, lequel a volontiers accepté notre démarche et nous a spontanément mis en contact avec l'un des médiateurs. Lors de notre rencontre et après présentation de nos intentions et du profil d'étudiants recherché, une date d'intervention dans trois de ses classes ainsi qu'une classe d'une de ses collègues, a été convenue. A la dite date, une conversation fortuite avec un troisième professeur nous a permis d'obtenir une autorisation pour deux classes supplémentaires. Nous avons donc eu accès à six classes au total, trois classes de troisième année et trois classes de deuxième. Une moyenne de 20 élèves par classe nous permettait ainsi d'avoir un impact efficace et rapide. Quinze minutes d'intervention par classe nous ont été accordées. A cette occasion, des formulaires d'inscription, à remplir en cas d'intérêt à participer à la discussion de groupe, ont été préparés. Dans quatre classes sur six, les professeurs se sont absentés lors de notre intervention. Après une brève présentation concernant notre recherche, les raisons de notre présence ainsi que les détails concernant l'organisation des deux groupes de discussion – un groupe composé de filles et l'autre de garçons – nous avons distribué à tous les élèves un bulletin d'inscription. Toutes les feuilles ont été récoltées. Dans l'ensemble, l'accueil des élèves a été très chaleureux. Cependant, la période chargée que représente la fin de l'année scolaire (juin 2005) a certainement joué en notre défaveur. A la vue du faible taux de participation féminine, nous avons décidé au final de nous concentrer uniquement sur la population masculine.

Marc³, 16 ans, est l'aîné de cinq frères et sœurs. Ses parents étant séparés, il vit à Ayent chez sa mère, qui est enseignante à l'école primaire. Lui-même souhaiterait devenir professeur plus tard. Sa principale activité en dehors de l'école est le sport.

Francis a 17 ans. Fils cadet de médecins, il vit à Bramois avec ses parents et ses trois frères et sœurs. Il fait de la musique et du sport.

Bruno, 18 ans, est le plus âgé de notre échantillon. Encore indécis quant au choix de sa profession future, il est fils de vigneron. Il habite à Fully, entouré de ses deux frères et sœurs et ses parents. Il joue dans l'équipe de football de son village. Il lui arrive de fumer quelques cigarettes de temps à autre.

Les membres de notre échantillon sont de confession catholique mais non pratiquants. Tous, à part Bruno, sont astreints par leurs parents à une heure de couvre-feu qui varie entre 21 heures et 23 heures 30 en semaine, et jusqu'à 2 heures 30 le week-end.

2.4. LES ÉTAPES DE L'ENTRETIEN

Le groupe de discussion a duré un peu plus de deux heures, entrecoupé d'une pause de 20 minutes. Selon accord des participants, l'entretien a été enregistré à l'aide d'une caméra⁴ et de deux dictaphones. Pour seconder la modératrice, une personne extérieure a été engagée afin d'assurer la prise de notes ainsi que les synthèses orales effectuées au cours de la discussion à la fin de chaque thème. De nombreux ouvrages de référence (Powell & Single, 1996, Flick, 1995, Finch & Lewis, 2004)⁵ nous ont permis de nous familiariser davantage avec l'utilisation du *focus group* dans la recherche en sciences sociales et les techniques nécessaires – telles que contrôle de la discussion, intégration des membres réticents, relances, transitions, etc. – pour assurer la bonne conduite de l'entretien.

Celui-ci a été divisé, selon notre guide d'entretien, en cinq parties. Dans un premier temps, après avoir présenté les objectifs de la recherche ainsi que les attentes rattachées à la séance de discussion, un rappel des différentes règles à respecter dans le cadre d'un *focus group* (respect du temps de parole de chacun, principe de la chaîne, etc.) a été formulé. Après une brève présentation individuelle de chaque participant, la discussion, à proprement parler, a pu

³ Marc est le participant qui n'a assisté qu'à la première partie de la discussion.

⁴ L'enregistrement vidéo a été utilisé afin de compléter les parties de discours inaudibles.

⁵ Nous nous sommes également inspirés d'une brochure, disponible à l'adresse www.fhi.org, qui propose des conseils et suggestions utiles sur la manière de conduire des discussions collectives.

débuter. Les trois parties suivantes ont chacune été élaborées dans le but d'approcher trois dimensions spécifiques, autrement dit :

- **le rapport individuel à l'alcool** : initiation, expériences vécues, évolution du rapport à l'alcool...
- **le produit « alcool »** : facteurs poussant à la consommation, notions de limites, contextes de consommation, rôle de l'alcool...
- **le contexte vécu et la présence de l'alcool** : rôle de l'alcool dans les différents groupes fréquentés, influence des pairs et du milieu familial, poids du contexte valaisan, perception croisée sur la consommation des filles...

La cinquième partie a tenu lieu de phase conclusive, afin de donner à chacun des membres une ultime possibilité de s'exprimer. Après les avoir remerciés chaleureusement de leur participation, il leur a été remis à chacun une petite compensation matérielle (sac de sport, T-shirt, etc.).

Dans l'ensemble, nous estimons que les propos tenus lors de la discussion peuvent être considérés comme fiables. Tous les participants, à l'exception d'un seul, se sont montrés relativement actifs et impliqués tout au long de la discussion. Une attention toute particulière a été portée à Roland dont la personnalité nous a semblé relativement effacée par rapport aux autres participants. Nous ne pouvons affirmer avec certitude que ses silences puissent être considérés comme un « ralliement » implicite à l'opinion majoritaire, mais plutôt comme un manque d'intérêt à certaines questions posées ou un manque de recul du fait de son plus jeune âge. Toutefois, malgré certains silences et par les caractères plus affirmés des autres membres, nous pensons que toutes les opinions concordantes et/ou divergentes ont pu être exprimées. Nous n'écartons pas l'éventualité d'un effet de désirabilité sociale, par lequel ces jeunes auraient cherché, consciemment ou non, à sous-estimer leur consommation ou à occulter certains comportements qu'ils considéreraient comme excessifs.

Selon nous, notre manque d'expérience en tant que modérateur « de dynamique de groupe » n'a malheureusement pas permis d'exploiter de façon optimale les possibilités de relance et d'approfondissement des propos de chaque participant. La réalisation au préalable d'une enquête exploratoire aurait vraisemblablement aidé à combler certaines lacunes.

2.5. TRAITEMENT DES DONNÉES

Sur la base des enregistrements audio, l'ensemble de la discussion a été retranscrit. Nous avons tenu à conserver les tournures stylistiques propres à la conversation orale ainsi que les hésitations, les répétitions et les tics de langage. Le rythme de la discussion a été exprimé à l'aide de divers signes de ponctuation, tels que les points de suspension pour marquer les temps de réflexion prolongés et les hésitations.

La méthode utilisée pour l'analyse du matériel empirique nous a été inspirée par un ouvrage édité par le Bureau international du Travail (BIT) (Aubel, 1994), dans le cadre d'un programme pour l'Éducation en matière de population et de bien-être familial dans le monde du travail (EPBF), et tire ses principes de l'analyse du contenu.

Une fois le matériel empirique récolté, nous avons procédé à l'élaboration de catégories d'analyse, sous la forme de thèmes (l'initiation à l'alcool, la famille et l'alcool, les représentations, etc.), formulés sur la base de notre guide d'entretien. A chaque thème a été associé un ou plusieurs objectifs spécifiques, ainsi qu'une couleur de reconnaissance unique, afin de faciliter la codification des données. L'unité d'analyse retenue est la phrase. La relecture systématique du matériau empirique a permis de catégoriser par couleur la quasi-totalité des discours. Certaines interventions, considérées comme hors contexte, ont été mises de côté. Au terme du processus de codification, nous avons remarqué l'appartenance multiple d'unités de codage à plusieurs catégories.

Dans un premier temps, en fonction de chaque catégorie, les unités soulignées ont été discutées en fonction de leur pertinence par rapport aux objectifs se référant à chaque thème, puis une présentation synthétique et objective des résultats obtenus au sein du groupe a été formulée. C'est sur cette base que nous avons ensuite fondé notre analyse et notre évaluation, à la lumière de la littérature existante sur chacun des thèmes abordés.

Au vu de la petite taille de notre échantillon notamment, précisons que les données récoltées n'ont aucune prétention de généralisation vis-à-vis de la population jeune valaisanne, mais donnent, en tant que travail de recherche exploratoire, des indications concernant certaines tendances actuelles sur les comportements vis-à-vis de la consommation d'alcool chez les jeunes.

Chapitre 3 Première partie : Tour d'horizon sur la réalité-alcool

Cette première partie, essentiellement descriptive et synthétique, a pour objectif de présenter la réalité de l'alcool dans les champs historique, politique, législatif, statistique, pratique et préventif en Suisse. Cette approche amène selon nous, les instruments nécessaires à une compréhension globale des enjeux qui entourent les conduites d'alcoolisation de la population juvénile.

3.1. APPROCHE POLITICO-HISTORIQUE DE L'ALCOOL

3.1.1. LES POLITIQUES EN MATIERE D'ALCOOL DANS LE CONTEXTE EUROPEEN

Selon Cattacin et Lucas (1999), l'évolution des politiques publiques en matière d'alcool s'inscrit dans un contexte sociopolitique européen global qui a vu naître et se mettre en place un nouveau mode d'organisation des solidarités, celui de l'Etat social. Le traitement des problèmes sociaux liés aux abus de substances alcooliques est demeuré dans un premier temps l'affaire d'organismes privés. Ce n'est qu'à la fin du 19^e siècle que l'Etat élargira sa sphère d'intervention dans divers domaines et notamment en matière de politique de lutte contre l'alcoolisme. A cette époque, le maintien de l'ordre public constitue la préoccupation principale de l'Etat. Les individus « déviants » sont enfermés et l'accès aux boissons alcooliques limité et réglementé par un cadre légal, toutefois relativement peu contraignant.

Au tournant du siècle, face à l'existence d'intérêts divergents difficilement conciliables, certains gouvernements – dont la Suisse – optent pour le compromis afin de satisfaire les milieux agricoles et industriels et conserver l'ordre public ainsi que l'intérêt fiscal. Le rôle de l'Etat se modifie :

« Dans ce contexte, l'Etat se profile comme un médiateur. Il engage un processus de redistribution compensatrice des pouvoirs et des ressources (la Suisse, la République de Weimar) ou cherche à assurer une régulation par le jeu du marché, à travers un système de taxes et d'incitations (le Danemark, la Grande-Bretagne). Les pays suivant cette trajectoire recourent à des instruments capables d'agir directement sur une partie de la consommation (satisfaisant par là les revendications des mouvements de tempérance) mais en préservant les intérêts industriels puissants. » (Cattacin & Lucas, 1999 : 382)

Jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale, le traitement des personnes dépendantes devient principalement l'apanage d'organismes privés moralisateurs à dominance religieuse ou bourgeoise, mais également de mouvements ouvriers, qui mettent en place des programmes d'intervention sociale concrets, qui prônent les vertus de la tempérance, voire de l'abstinence. L'intervention étatique demeure relativement secondaire.

Durant les « Trente Glorieuses » (env. 1945-1975), ce secteur privé va être supplanté progressivement par un corps de professionnels de la santé, à même d'offrir davantage de

services et de structures d'accueil aux personnes concernées par les problèmes d'alcool. Ce transfert de compétences répond aux nombreuses revendications de l'époque, qui réclament une implication plus active de l'Etat dans le traitement des problèmes sociaux. C'est dans ce contexte animé que seront adoptées les lignes directrices de l'Etat social. Aux mesures répressives préexistantes sont annexées des politiques dites réparatrices.

« Cela signifie que l'on augmente l'importance de la prise en charge assurantielle des risques [...], mais aussi que l'on médicalise les réponses aux problèmes sociaux. [...] Il s'agit d'assurer les dégâts en rationalisant les risques et/ou d'intervenir de manière médicale pour guérir des personnes affectées. » (Cattacin & Lucas, 1999 : 384-385)

Ces interventions vont de pair avec une spécialisation et une professionnalisation toujours plus grande des institutions et des acteurs concernés, dans le domaine de l'alcool d'abord puis dans celui des drogues. Concrètement, la grande majorité des pays européens semble parvenir à une uniformisation de leurs politiques, particulièrement en ce qui concerne les risques de l'alcool au volant, en convenant d'un taux limite autorisé. De manière analogue, la plupart d'entre eux consentent à couvrir les coûts engendrés par le traitement des personnes alcooliques.

Jusqu'à la fin des années 70,

« dans le champs de l'alcool, on observe [...] une convergence des politiques européennes vers l'intégration de l'alcoolisme par le système de santé et vers l'intégration de l'alcool dans la réglementation des produits alimentaires, tandis que les mesures de contrôle de l'accessibilité tendent à s'alléger. » (Cattacin & Lucas, 1999 : 386)

L'alcool devient peu à peu un produit de consommation courante, normalisé, voire banalisé, ce qui ne laisse que peu de possibilités aux programmes de prévention primaire pour intervenir efficacement.

Dans les années 80, selon le degré de centralisation politique et des puissances économiques en présence, on dénombre trois modèles de bien-être et de gestion du social en Europe. Le premier cas, que l'on retrouve essentiellement dans les pays du bassin méditerranéen, se réfère à la puissance et à l'autorité de groupements traditionnels corporatistes et clientélistes, n'accordant de ce fait qu'une marge de manœuvre relativement limitée à un Etat social déjà affaibli. A l'inverse, le deuxième modèle, présent essentiellement dans les pays scandinaves, met en évidence un Etat planificateur fort, caractérisé par une politique générale de santé peu flexible et indifférenciée, guère sensible aux spécificités individuelles et aux innovations.

A titre de pertinence pour ce travail, nous insisterons plus longuement ici sur les caractéristiques du troisième modèle, que l'on retrouve notamment en Suisse, mais également en Allemagne et aux Pays-Bas, et sur les solutions qui ont été apportées en réponse aux problèmes survenant dans les domaines de l'alcool et de la consommation de drogues. Ici, le

système politique accorde une place considérable à la société civile dans l'agencement des solidarités et oscille, selon les nécessités, entre le rôle de stimulateur ou celui de modérateur. Le traitement des problèmes liés précisément à l'abus d'alcool s'inscrit concrètement dans une perspective plus large de prévention sur les substances, licites et illicites. On note également un changement important en ce qui concerne l'organisation même des programmes de prévention.

« Aujourd'hui, l'accent est placé davantage sur la mise en valeur du potentiel de santé qui gît dans l'individu et son entourage. Contrairement à la prévention axée sur l'idée des « facteurs de risque », la promotion de la santé mise sur les « facteurs de protection ». Ceux-ci ont pour fonction d'immuniser la personne contre les influences néfastes. » (Müller et al., 1997 : 173)

L'individu est responsabilisé à l'aide d'outils éducatifs orientés sur des messages à valeur positive plutôt que répressive. De plus, telles de véritables stratégies marketing (Müller et al., 1997 : 177-178), des programmes ciblés sur des catégories d'individus à risque, parmi lesquelles les jeunes et les femmes, voient le jour. Conjointement, une coordination constante des intérêts entre les différents secteurs (centres médico-sociaux, hôpitaux, politiques, etc.) en relation directe ou indirecte avec le commerce de l'alcool se fait plus visible. Ce modèle de gestion du social, dans lequel le politique semble relativisé, offre à l'Etat une plus grande flexibilité dans la manière de traiter les problèmes sociaux.

C'est dans ce contexte général que le gouvernement suisse a développé ses propres politiques publiques en matière d'alcool.

3.1.2. SITUATION DES POLITIQUES EN MATIERE D'ALCOOL EN SUISSE

En matière de politiques d'alcool, le gouvernement suisse dispose de plusieurs réglementations, lesquelles sont inscrites dans la loi fédérale sur l'alcool et celle sur les denrées alimentaires. Les modifications successives qu'a connues cette législation sont la preuve d'une préoccupation toujours plus grande du gouvernement face à l'état de santé de la population. A travers l'évolution de la législation suisse, il nous est possible de comprendre comment, aujourd'hui, les actions du gouvernement s'inscrivent ouvertement dans une politique de protection de la jeunesse face aux risques et aux dangers que représente la consommation d'alcool.

Tel que stipulé dans l'article 105 de la Constitution suisse,

« la législation sur la fabrication, l'importation, la rectification et la vente de l'alcool obtenu par distillation relève de la compétence de la Confédération. Celle-ci tient compte en particulier des effets nocifs de la consommation d'alcool. »⁶

⁶ Constitution fédérale, RS 101, art. 105

C'est à la Régie fédérale des alcools (RFA) qu'incombe la responsabilité d'appliquer la législation sur l'alcool.⁷ Celle-ci s'applique notamment à la production, l'importation, l'exportation, la vente et le montant de l'imposition des boissons distillées.⁸ Les autres boissons alcooliques, obtenues par fermentation et dont la teneur en alcool est inférieure à 15% du volume, sont soumises à la législation sur les denrées alimentaires (ODAI)⁹. Les cantons suisses ont quant à eux la possibilité d'appliquer des normes supplémentaires allant dans le sens de la loi fédérale et de restreindre davantage la liberté du commerce, notamment par l'intermédiaire des prescriptions régissant le commerce au détail des spiritueux et les heures d'ouverture des établissements.

Les finalités de cette législation sont multiples. Il semble évident que les taxes imposées au commerce de l'alcool constituent un revenu non négligeable pour la Confédération, au même titre que celles sur le tabac et les carburants. Il faut rappeler cependant que l'objectif de santé publique n'a presque jamais cessé de guider l'esprit des législateurs et que l'imposition reste encore, selon de nombreuses études scientifiques, l'un des moyens les plus efficaces pour faire diminuer la consommation d'alcool (Babor, 2004 : 11).¹⁰ Actuellement, un seizième des coûts sociaux liés à l'abus d'alcool est couvert par les taxations (ISPA, 2004b : 27). Une majeure partie de l'argent encaissé par la RFA est reversée au profit de l'AVS et de l'AI, et tels que les articles 44 et 45 de la loi fédérale sur l'alcool¹¹ (Lalc) le mentionnent, selon le principe de la dîme, il est prévu qu'un dixième des recettes obtenues par l'imposition des boissons distillées soit reversé aux cantons, afin que ceux-ci luttent contre les causes et les effets de l'abus de substances qui engendrent une dépendance.

3.1.3. L'EVOLUTION DES POLITIQUES EN MATIERE D'ALCOOL EN SUISSE

Une reconstruction juridico-historique des politiques suisses en matière d'alcool nous permet de saisir, selon nous, le passage progressif d'une politique répressive et autoritaire, profitant de la manne fiscale tout en stigmatisant les personnes dépendantes, vers la mise en place d'une politique orientée sur la prise en charge médicale, le développement de programmes

⁷ Régie fédérale des alcools, *Dispositions visant à protéger la jeunesse des méfaits de l'alcool : Aide-mémoire, Symposium de Berne*, www.eav.admin.ch/f/n_vollzu.htm (Consulté le 21.07.05)

⁸ Loi fédérale sur l'alcool du 21 juin 1932, RS 680

⁹ Ordonnance sur les denrées alimentaires, RS 817.02

¹⁰ Babor, C., et al., *Politiques publiques suisses en matière d'alcool en 2004 : réalisations et perspectives*, 2004 [Traduction/extrait de l'ouvrage «Alkohol – Kein gewöhnliches Konsumgut. Forschung und Alkoholpolitik» (chapitre 19)], www.sfa-ispa.ch (Consulté le 22.08.05)

¹¹ Loi fédérale sur l'alcool du 21 juin 1932, RS 680, art. 44 et 45

éducatifs de prévention et la coordination des acteurs et des institutions concernés. Cette évolution atteste également de la volonté explicite du gouvernement de faire de l'abus d'alcool et des problèmes qui en découlent un objectif prioritaire de santé publique.

3.1.3.1. VERS UN INTÉRÊT CROISSANT POUR LA PROTECTION DE LA JEUNESSE

Les dates retenues ici, de la fin du 19^e siècle à 2005, correspondent selon Werner Altwegg, avocat à la Régie fédérale des alcools (RFA), à des moments clés de la législation suisse, témoignant d'une réelle évolution des politiques en matière d'alcool.¹²

La première apparition d'une loi fédérale sur l'alcool en Suisse remonte à la fin du 19^e siècle. Elle fait écho aux plaintes des bourgeois et des ecclésiastiques, figures essentielles des mouvements de tempérance de l'époque, consternés d'assister au déclin et à « l'abrutissement progressif de la classe ouvrière ».¹³ Afin d'adoucir un quotidien souvent austère, les couches défavorisées s'abandonnent aux vertus d'une boisson étrange obtenue par distillation de pommes de terre. La diffusion fulgurante et nocive de cette eau-de-vie de faible qualité et peu coûteuse au sein de la population, fut telle qu'elle incita à la création d'une première base constitutionnelle (1885), accordant à la Confédération le monopole sur l'alcool et le droit de légiférer en la matière dans le but de réduire la consommation d'eaux-de-vie (1887).¹⁴

Dès le début du 20^e siècle, de nouvelles mesures sont introduites, dans le cadre des nouveaux objectifs de santé publique et de réduction des problèmes sociaux engendrés par la consommation d'alcool. En 1905, un fait divers tragique survenu dans le canton de Vaud¹⁵ serait à l'origine de l'entrée en vigueur en 1910 de la loi sur l'absinthe qui visait notamment à interdire sa fabrication, son importation et sa vente, mais non sa consommation (Müller et al., 1997 : 184). Malgré cela, durant ses années de clandestinité, et jusqu'à l'abrogation de la loi en 2005, le mythe de la Fée Verte n'a jamais feint de s'éteindre, tout comme les récits mystiques relatant certains effets euphorisants et psychotropes, dus aux substances toxiques contenues dans sa plante, qui auraient rendu fou plus d'un honnête homme.

¹² Régie fédérale des alcools, *Pourquoi les boissons fermentées ne sont-elles pas (ou peu) imposées ?*, Article paru dans Communica, 2004, www.eav.admin.ch/dienstleistungen/shop/00014/00025/index.html?lang=fr (Consulté le 14.09.05)

¹³ Régie fédérale des alcools, *L'évolution de la législation*, www.eav.admin.ch/f/p_alkopo.htm, (Consulté le 20.07.05)

¹⁴ Régie fédérale des alcools, *Pourquoi les boissons fermentées ne sont-elles pas (ou peu) imposées ?*, Article paru dans Communica, 2004, www.eav.admin.ch/dienstleistungen/shop/00014/00025/index.html?lang=fr (Consulté le 14.09.05)

¹⁵ A Commugny (VD), suite à une consommation excessive d'absinthe, J. L. pris de folie, aurait abattu son épouse et ses enfants, informations tirées de www.eav.admin.ch/f/n_mythos.htm (Consulté le 20.07.05)

En 1932, un nouvel article vient s'ajouter à la loi sur l'alcool de 1887. Tous les spiritueux sont désormais soumis à la législation et non plus uniquement l'alcool de pomme de terre. Ce renforcement législatif vise à réduire la consommation excessive de produits distillés, suite à l'augmentation de la production de fruits recensée à la fin de la Guerre.¹⁶ C'est en 1933 que la nouvelle loi sur l'alcool entre en vigueur. Deux ans plus tard, une taxe générale sur l'alcool est introduite, dont l'objectif unique visait l'assainissement des caisses fédérales (Müller et al., 1997 : 184). Suite au flot de protestations exprimées par les milieux politiques et viticoles, la taxe sur le vin est abolie en 1938 (ISPA, 2005b : 5). Seule la bière restera imposée et les recettes engendrées directement reversées à la Confédération. Bien qu'ayant connu diverses adaptations, la taxe sur la bière est inscrite dans la Constitution suisse depuis 1959 (Müller et al., 1997 : 184).

Plusieurs années plus tard, en 1983, des modifications à la loi sur l'alcool sont apportées, et les premières restrictions visant à interdire toute forme de publicité pour les alcools forts à la radio et à la télévision sont mises en place. La Suisse, pays précurseur au niveau européen, marque ainsi une volonté explicite de protéger davantage la jeunesse des méfaits de l'alcool. En 1992, la publicité en faveur de tout type de boissons alcoolisées est définitivement prohibée, telle que le spécifie la Loi sur la radio et la télévision (LRTV) (ISPA, 2005b : 6).¹⁷ Toutefois, en 2005, une décision concernant la levée partielle de cette interdiction – visant à autoriser la publicité pour la bière et le vin dans les médias (radio et télévision) privés – est encore en discussion.¹⁸

En 1999, conformément aux accords du GATT et de l'OMC, visant notamment à enrayer la discrimination des spiritueux importés par la levée des droits de douanes protectionnistes, le gouvernement suisse introduit un impôt unique sur les spiritueux suisses et étrangers.¹⁹ L'allègement de la charge fiscale a entraîné une baisse évidente du prix de ces boissons relativement aux produits indigènes, ainsi que, selon une enquête menée par l'ISPA²⁰, une augmentation significative de leur consommation. Cette enquête révèle que la catégorie sociale la plus sensible à la diminution des prix est celle des 16-29 ans. Entre le printemps

¹⁶ Régie fédérale des alcools, *L'évolution de la législation*, www.eav.admin.ch/f/p_alkopo.htm (Consulté le 20.07.05)

¹⁷ Voir également la Loi sur la radio et la télévision, LRTV RS 784.40

¹⁸ SFA/ISPA, *Révision de la loi sur la radio et la télévision*, 2005, www.sfa-ispa.ch/index.php?IDtheme=57&IDarticle=1049&IDcat5visible=1&langue=F (Consulté le 09.09.05)

¹⁹ Cette taxe représente à présent 29 francs par litre d'alcool pur, www.eav.admin.ch (Consulté le 20.07.05)

²⁰ Régie fédérale des alcools, *Le marché suisse des spiritueux en mutation. Comment la consommation et la vente ont-elles évolué deux ans après la réduction des prix entrée en vigueur le 1^{er} juillet 1999*, www.eav.admin.ch/f/n_vollzu.htm (Consulté le 21.07.05) [Résultats d'une étude concernant l'introduction d'une taxation uniforme des spiritueux, Gmel, G., Heeb, J.-L., SFA/ISPA]

1999 (avant le changement de prix) et l'automne 2001, la quantité de spiritueux consommée a augmenté de 59,4% pour cette catégorie d'âge contre 34,4% pour les 30-59 ans, sans distinction de genre. Les adolescents et les jeunes hommes ont répondu plus activement à ce changement, avec une augmentation de 74,5% de leur consommation contre 43,7% pour les jeunes filles du même âge. Les chercheurs y voient le signe d'un manque d'assurance lié au fait qu'à cet âge « leur manière de boire – sous forme de consommation de bière et de vin majoritairement en Suisse – ne sont pas encore solidement établies ». Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse !

En 2004, un impôt spécial sur les alcopops²¹ est introduit afin d'enrayer le raz-de-marée que ces boissons aux goûts sucrés et exotiques ont provoqué chez les adolescents. Sortis sur le marché des alcools il y a à peine dix ans, les alcopops ont fait l'effet d'une bombe dans les milieux jeunes. Leur production s'est multipliée par plus de 20 entre 2000 et 2002, s'écoulant à plus de 39 millions d'unités sur le territoire suisse (ISPA, 2004a : 2). Très attrayants de par leur look branché, ils dissimulent néanmoins une teneur en alcool variant entre cinq et six pour cent occultée par l'ajout de sucre et de limonade. Aujourd'hui, selon l'article 23^{bis} de la Lalc, l'impôt sur les alcopops et ses dérivés a été augmenté de 300%, quatre fois plus élevé que la taxe sur les boissons distillées.

Depuis une quinzaine d'années, le nombre d'accidents de la circulation routière toutes causes confondues a diminué de plus de deux tiers (ISPA, 2004b : 24). Malgré cela, selon les données de l'Office fédérale de la statistique (OFS) et du Bureau suisse de la prévention des accidents (BPA), en 2004, un décès provoqué sur les routes sur cinq est dû à un accident où l'alcool est probablement impliqué (Allenbach et al., 2005 : 19). Depuis 1980, le taux limite d'alcoolémie de 0,8‰ se trouve inscrit dans l'ordonnance sur la circulation routière. En 2002, suite à un projet du Conseil fédéral, le Parlement se prononce pour l'abaissement du taux limite à 0,5‰, en vigueur depuis le 1^{er} janvier 2005.²² Cette modification a créé une large vague d'indignation chez les agriculteurs, cafetiers-restaurateurs et autres professions liées au commerce de l'alcool, s'indignant de la diminution de leur chiffre d'affaire et considérant ces mesures comme une atteinte à la liberté de commerce. Pourtant six mois après l'introduction de la nouvelle limite, certaines polices cantonales observent une baisse notable des accidents de la circulation. Selon un bilan provisoire opéré dans le canton de Fribourg, le nombre d'accidents liés à l'alcool aurait diminué par rapport aux chiffres de l'année précédente

²¹ A ce sujet, se référer au chapitre 3.3.

²² Message relatif à une ordonnance de l'Assemblée fédérale concernant les taux d'alcoolémie limites admis en matière de circulation routière, 2002, www.admin.ch/ch/f/ff/2002/3669.pdf (Consulté le 24.07.05)

(Pasquier, 2005). Les mesures de contrôle, réalisées de manière systématique et en l'absence de signes visibles d'ébriété, ainsi que les sanctions appliquées en cas d'infraction, plus sévères qu'auparavant, ont largement contribué à cette diminution.

3.1.3.2. LÉGISLATION ACTUELLE POUR LA PROTECTION DE LA JEUNESSE

Aujourd'hui, la Confédération poursuit son engagement via sa législation, afin de sensibiliser la population, les jeunes et les adolescents en particulier, aux dangers de l'abus d'alcool. Plus que jamais, elle lutte pour l'interdiction de vente ou de remise de boissons alcoolisées aux mineurs ainsi que pour une limitation de la publicité, prévoyant des sanctions sévères en cas de contournement de la loi, et propose, par l'intermédiaire d'organismes cantonaux, nombre de programmes de prévention et d'information dans le but de modifier les comportements et d'inculquer une attitude plus critique et responsable face à la consommation d'alcool.²³

Actuellement, le droit en matière de protection de la jeunesse, concernant la remise et la vente d'alcool à des mineurs est claire, mais tel n'a pas toujours été le cas. La législation antérieure, souffrant d'un manque évident de cohérence, était composée de multiples mesures fragmentaires s'appliquant à certains types de boissons ou à certaines catégories uniquement.²⁴ C'est à partir de 2002 seulement que la législation en matière de protection de la jeunesse parvient à s'uniformiser. Des âges seuils autorisant la remise et la vente de boissons alcoolisées ont été décidées lors du symposium de Berne (2000) organisé par la RFA et l'Office fédéral de la Santé publique (OFSP). Les boissons obtenues par fermentation telles que la bière, le vin et le cidre ne doivent pas être remises aux jeunes de moins de 16 ans, comme le stipule depuis 2002 l'Ordonnance sur les denrées alimentaire (ODAI). La Lalc interdit, quant à elle, la vente au détail de boissons distillées, autrement dit les spiritueux, les apéritifs et les alcopops, à tout jeune âgé de moins de 18 ans. Ces âges limites doivent être signalés de manière visible par voix d'affiches dans tous les établissements et commerces où l'on peut se procurer ce type de boissons. Le Code pénal prévoit des sanctions, pouvant mener jusqu'à l'emprisonnement, à tout contrevenant.²⁵

Pour que ces lois se maintiennent et soient efficaces, l'engagement et la coordination de tous les acteurs sociaux, que se soient les autorités fédérales, cantonales et communales ainsi que

²³ Office fédérale de la santé publique, *Les tâches de la Confédération*, 2005, www.suchtund aids.bag.admin.ch/themen/sucht/alkohol/index.html?language=fr&schriftgrad= (Consulté le 21.07.05)

²⁴ *Compte rendu du Workshop Protection de la jeunesse*, 14 octobre 1999 [remis par Madame Laurence Fehlmann Rielle de la FEGPA, Genève]

²⁵ Code pénal suisse, RS 311.0, art.136

les entreprises privées, sont nécessaires. Les lois cantonales et communales qui réglementent la vente et le débit de boissons ainsi que les heures d'ouverture et de fermeture des établissements publics, viennent compléter les textes fédéraux. Avant l'inscription du seuil d'âge pour les boissons fermentées dans l'ODAI, l'intégralité des cantons s'entendait déjà quant à l'interdiction de vente d'alcool aux jeunes de moins de 16 ans, mais libre à chacun de renforcer ensuite les lois initiales par des mesures plus adaptées aux spécificités locales.²⁶

Nous présentons ici de manière synthétique l'ensemble des dispositions fédérales (voir encadré 1) – les lois concernant les cantons étant trop nombreuses – telles qu'appliquées actuellement dans le domaine de la protection de la jeunesse et de la consommation d'alcool en Suisse.

Encadré 1 : Synthèse des dispositions fédérales en matière de politiques d'alcool pour la protection de la jeunesse²⁷

INTERDICTION DE REMISE D'ALCOOL

- La vente et la remise de spiritueux et d'alcopops à des adolescents de moins de 18 ans sont interdites.
Loi sur l'alcool, art. 41, al.1
- Les boissons fermentées comme le vin et la bière ne doivent pas être remises aux enfants et jeunes de moins de 16 ans.
Ordonnance sur les denrées alimentaires, art. 37a, al. 2
- Celui qui aura remis à un enfant de moins de 16 ans des boissons alcooliques est punissable.
Code pénal suisse, art. 136

VENTE ET PRESENTATION DES BOISSONS ALCOOLIQUES

- Les boissons sucrées comme les alcopops, susceptibles d'être confondues avec des boissons sans alcool, doivent être indiquées comme boisson alcoolique. En plus, il faut en indiquer le taux d'alcool.
Ordonnance sur les denrées alimentaires, art. 22c
- Les boissons contenant de l'alcool doivent être présentées à la vente de telle manière qu'on ne puisse les confondre avec les boissons sans alcool.
- Le point de vente doit être muni d'un écriteau bien visible sur lequel figure de façon clairement lisible que la remise de boissons contenant de l'alcool est interdite aux enfants et aux jeunes.
Ordonnance sur les denrées alimentaires, art. 37a, al.1 et 3

RESTRICTION DE LA PUBLICITE

- Toute publicité pour les boissons contenant de l'alcool qui s'adresse spécialement aux jeunes de moins de 18 ans (jeunes) est interdite, notamment lors de manifestations mais également en cas de remise d'articles considérés comme support publicitaire (t-shirt, casquettes, jouets, matériel scolaire, etc.)
Ordonnance sur les denrées alimentaires, art. 37
- La publicité pour les boissons distillées est interdite lors de manifestations auxquelles participent surtout des enfants et des adolescents.
Loi sur l'alcool, art. 42b

²⁶ Régie fédérale des alcools, *Dispositions visant à protéger la jeunesse des méfaits de l'alcool : Aide-mémoire, Symposium de Berne*, informations tirées de www.eav.admin.ch/f/n_vollzu.htm (Consulté le 21.07.05)

²⁷ Informations obtenues par le site www.sfa-ispa.ch (Consulté le 22.08.05)

Afin d'illustrer ce qui se fait actuellement au niveau cantonal, citons la loi genevoise concernant la modification de la vente d'alcool à l'emporter, acceptée par votation en septembre 2004. La nouvelle loi amène deux changements majeurs. Le premier concerne l'interdiction de vente d'alcool, distillé ou fermenté, dans les commerces tels que les stations-services, les vidéoclubs ainsi que dans les shops et les kiosques. Le deuxième interdit la vente d'alcool à l'emporter entre 21h et 7h du matin. Cette loi ne s'applique pas aux restaurants, bars et autres cafés. Par ces nouvelles mesures, le Grand Conseil genevois a souhaité réagir contre l'augmentation croissante de la consommation d'alcool chez les jeunes.

En effet, selon l'enquête nationale réalisée par l'Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies (ISPA) (2004b : 15) en 2002, 40,5% des garçons et 25,8% des filles de 15 et 16 ans avouent consommer au moins une fois par semaine de l'alcool, contre respectivement 29,3% et 16,8% en 1998. De plus, chez les 13-14 ans, 14,4% des garçons et 7% des filles admettent une consommation d'alcool hebdomadaire similaire, chiffres d'autant plus surprenants sachant que cette catégorie n'est pas en âge de se procurer des boissons alcoolisées. Force est de constater que les lois déjà existantes ne sont pas systématiquement respectées et appliquées. En réduisant les accès aux points de vente, l'Etat genevois cherche à faire réduire la consommation de cette catégorie de la population. Ce souci de santé publique se justifie davantage sachant que plus la consommation d'alcool chez le jeune est précoce, plus les risques qu'il développe plus tard des signes de dépendance à l'alcool sont élevés.

Les objectifs de cette nouvelle loi semblent au premier abord tout à fait louables. Cependant, certaines critiques peuvent être exprimées. Premièrement, elle pénalise les magasins de quartiers et crée ainsi des inégalités entre les commerçants. Elle pénalise également les consommateurs adultes et responsables. En effet, la nouvelle loi s'applique à tous les consommateurs, qu'ils soient mineurs ou majeurs. Deuxièmement, elle chevauche des lois fédérales claires déjà existantes. Si les commerçants appliquent consciencieusement les lois initiales concernant les âges limites de remise de boissons, alors nul besoin de rajouter de nouvelles interdictions. Des contrôles plus sévères et plus fréquents seraient probablement plus efficaces. Le Comité référendaire qui s'est élevé contre cette interdiction pense que

« manifestement, la loi révisée n'est qu'un leurre, qui ne permet pas de résoudre le fléau de la consommation d'alcool chez les jeunes. »²⁸

²⁸ Etat de Genève – chancellerie d'Etat, *Votation cantonale du 26 septembre 2004 : Explications du Comité référendaire*, www.geneve.ch/votations/20040926/votcant_infos1.html (Consulté le 23.07.05)

3.2. APPROCHE STATISTIQUE

3.2.1. LA CONSOMMATION D'ALCOOL EN SUISSE : DONNEES STATISTIQUES²⁹

Dans toute étude prétendant étudier les comportements d'un groupe d'individus spécifique, dans le cas présent ceux des adolescents, il est nécessaire de démontrer que cette catégorie présente en effet des caractéristiques propres, qui les distinguent d'autres catégories ou de la population globale. C'est pour cette raison que sont présentés ici certains résultats statistiques concernant la consommation d'alcool en Suisse, ainsi que l'évolution des conduites observées dans la population en général d'abord, et chez les jeunes ensuite.

Les résultats d'enquête proviennent principalement d'une brochure d'information, laquelle regroupe toute une série de données et chiffres en lien avec l'alcool, le tabac, les médicaments et les drogues illicites en Suisse. En ce qui concerne l'alcool particulièrement, l'ISPA a recueilli et synthétisé certains résultats, dont ceux de *l'Enquête suisse sur la santé*, réalisée par l'OFS tous les 5 ans, ainsi que certaines données de la RFA.³⁰ La méthode et la fréquence de réalisation des enquêtes étant propres à la source qui les a produites, les années disponibles et certains critères liés à l'échantillon ne sont pas toujours homogènes.

En Suisse, la consommation moyenne annuelle de boissons alcooliques est en diminution. Après avoir atteint le niveau record de 11,2 litres au début des années 80, elle stagne depuis 2002, à 9,0 litres d'alcool pur par habitant, tout âge confondu, pour la moitié sous forme de vin. En comparaison internationale, ce taux place la Suisse au 11^e rang des pays les plus grands consommateurs d'alcool.

²⁹ Les données d'enquêtes qui sont présentées ici relèvent de l'épidémiologie descriptive des modes de consommation d'alcool en Suisse, recueillies à travers diverses enquêtes réalisées à intervalle relativement régulier, et menées en principe sous l'égide de l'Office fédérale de la Santé Publique (OFSP) et de l'Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies (ISPA). Elles permettent ainsi de connaître les tendances et les évolutions des attitudes et des comportements des individus à l'égard des boissons alcoolisées. Ces résultats d'enquêtes doivent être néanmoins utilisés avec précaution. Lorsqu'il s'agit d'interroger des individus sur leurs pratiques de l'alcool, le risque de biais est omniprésent. Par crainte de jugement ou par effet de désirabilité sociale, les sujets interrogés peuvent être amenés à sur- ou sous-estimer leur propre consommation. Ceci fait que les données recueillies doivent toujours être interprétées comme des tendances générales et non comme le reflet exact de la réalité.

³⁰ Ces résultats proviennent de la brochure *Chiffres et données* publiée par l'ISPA en 2004. Concernant les statistiques mises à disposition par la RFA, les comparaisons sont possibles dès 1950, par tranche de cinq ans jusqu'en 2000, puis chaque année jusqu'en 2003. Quant aux données de *l'Enquête suisse sur la santé*, elles proviennent des cinq vagues réalisées en 1981, 1987, 1992, 1997 et 2002. On retrouve également la recherche de Gmel et Müller réalisée en 2003 (*Risikoreicher Alkoholkonsum in der Schweiz im Wandel ?*) ainsi que certains résultats des enquêtes sur la santé des écolières et des écoliers (*Enquête HBSC, Health Behaviour in School-Aged Children*), réalisées à quatre reprises par l'ISPA, en 1986, 1994, 1998 et en 2002. L'échantillon est constitué de jeunes âgés entre 11 et 16 ans, contrairement à *l'Enquête suisse sur la santé*, dont l'âge minimum pris en compte est de 15 ans.

On constate également quelques changements concernant les types d'alcool consommés. Sur les quinze dernières années, la diminution porte essentiellement sur le vin et la bière. Le cidre, en revanche, connaît une longue stagnation et ne représente aujourd'hui qu'un pour cent de la consommation globale. Après une baisse régulière sur plusieurs années, la consommation des spiritueux a légèrement augmenté en 2000, suite à l'introduction en 1999 du taux unique d'imposition sur les produits suisses et importés, provoquant alors une chute du prix des spiritueux étrangers et donc, indirectement, une augmentation de la consommation. Trois ans après l'entrée en vigueur de la taxe, la tendance semble se poursuivre.

Plusieurs facteurs semblent jouer un rôle dans la détermination et la différenciation des comportements face aux boissons alcooliques en Suisse : le genre, la région linguistique et l'âge. Systématiquement, on observe que les hommes boivent davantage que les femmes, mais aussi de manière plus fréquente. En 2002, un homme sur cinq (de 15 à 74 ans) consomme quotidiennement de l'alcool, contre moins d'une femme sur dix. En revanche, les femmes sont deux fois plus nombreuses que les hommes lorsqu'il est question d'abstinence. Plusieurs éléments d'ordre socioculturel peuvent parvenir à éclaircir ces écarts dans les résultats. Bien que partie intégrante de la culture occidentale, la consommation d'alcool est encore un acte empreint de croyances et de significations sociales, parmi lesquelles on note la référence permanente aux valeurs viriles. Le savoir-boire a longtemps été considéré comme un privilège réservé uniquement aux hommes, qui selon Coslin, « permet d'accéder à l'identité sociale et à la reconnaissance pour l'homme de son identité virile » (1996 : 181). Cet état de fait a été renforcé ensuite par la diffusion au début du siècle des valeurs bourgeoises de la répartition sexuelle des rôles qui, en retranchant systématiquement la femme derrière les murs du domicile conjugal, a contribué, entre autre, à la construction sociale d'un ensemble de « normes de consommation des boissons alcooliques qui diffèrent considérablement dans l'un et l'autre sexes » (Rainaut, in Bernand, 2000 : 18). Bien que l'accession des femmes à l'alcool ait été relativement facilitée ces dernières années, on perçoit encore aujourd'hui le spectre de certaines règles codifiant les comportements d'alcoolisation chez les hommes et les femmes. Toutefois, les résultats d'enquête que nous avons à disposition soulignent une évolution des mentalités puisque les écarts entre hommes et femmes tendent à se resserrer, particulièrement chez les jeunes adultes :

« Normes de quantité, de temps [...], normes de lieux (consommation acceptable à la maison et dans le cadre de fêtes et de réceptions pour les deux sexes ; moins bien accepté dans les bars et dans les cafés pour les femmes et moins encore lorsqu'elles ne sont pas accompagnées par un ou plusieurs hommes, mais ici mieux acceptée à la terrasse d'un établissement), normes de fréquences [...], normes de vitesse

d'absorption [...], normes de choix des boissons [...], normes de manières de consommer (une femme se sert rarement elle-même, elle ne consomme pas souvent seule sauf si une dépendance physique ou une dépendance psychique la presse de le faire ; elle s'aventure moins que l'homme à consommer debout en dehors des « pots » ou des cocktails). [...] Pour elle il y a toujours ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. L'homme, lui, peut faire ce qui lui plaît ou presque.» (Rainaut, in Bernand, 2000 : 183-184)

Les différences culturelles entre les régions linguistiques suisses se retrouvent dans les habitudes de consommation de boissons alcoolisées. On constate qu'en 2002, près d'un Romand sur cinq et plus d'un Tessinois sur quatre consomment de l'alcool une, voire plusieurs fois par jour, alors que l'on y dénombre respectivement plus de 27 et 36% de personnes abstinentes. En Suisse alémanique, la tendance est davantage à la modération. Malgré une diminution généralisée, le vin reste la boisson la plus fréquemment consommée quotidiennement, toute région confondue, avant la bière et les spiritueux.

Le facteur âge joue un rôle primordial dans la fréquence de la consommation. La proportion des individus buvant quotidiennement de l'alcool augmente avec l'âge, indépendamment du sexe, alors que les consommateurs les plus modérés (une à deux fois par semaine voire moins d'une fois par semaine) se situent dans les catégories d'âge les plus jeunes. Les responsabilités professionnelles ainsi que les contraintes scolaires ou de formation (revenu faible ou inexistant, dépendance à l'autorité parentale, respect des horaires scolaires, etc. ...) semblent contraindre les individus à concentrer principalement leurs sorties sur les fins de semaine. L'ISPA rappelle néanmoins que

« la consommation de boissons alcooliques n'a pas besoin d'être régulière ou fréquente pour présenter des risques. [...] Dès lors qu'une femme boit quatre verres ou d'avantage et un homme cinq verres ou d'avantage plus de deux fois par mois, on est déjà en présence d'une consommation excessive ponctuelle. » (ISPA, 2004b: 13)

En 2002, la catégorie d'âge la plus exposée à ce mode de consommation est celle des 15-24 ans, touchant presque un jeune sur cinq.

Globalement, la proportion de consommateurs à risque³¹ diminue pour laisser davantage de place à un mode de consommation, nous l'avons vu, plus ponctuel (une à deux fois par semaine), ou à l'inverse à une abstinence totale. En effet, en 1992, environ un homme sur trois admet consommer de l'alcool quotidiennement, c'est-à-dire une ou plusieurs fois par

³¹ On entend par comportement à risque, une consommation d'alcool excessive pouvant mettre en péril la vie du consommateur et celle d'autrui. Concrètement, la notion de « risque » se mesure en gramme d'alcool par jour. Ces chiffres varient selon le sexe de l'individu. Moins de 20 gr/jour pour une femme et moins de 40 gr/jour pour un homme représentent une consommation à faible risque. Un risque moyen se situe entre 20 et 39 gr/jour chez les sujets féminins et entre 40 et 59 gr/jour pour les sujets masculins. Au-delà, on entre dans la catégorie des comportements à risque élevé. Données recueillies dans *Le coût social de l'abus d'alcool en Suisse*, ISPA, (2004)

jour. Dix ans après, ce rapport se réduit à un homme sur cinq. En 2002, près de 80% des Suisses sont des buveurs dont la consommation, limitée à une ou deux fois par semaine, voire moins, présente un risque faible pour la santé (ISPA, 2004b : 13).

3.2.2. LA CONSOMMATION D'ALCOOL CHEZ LES JEUNES EN SUISSE : DONNEES STATISTIQUES

L'exploitation conjointe des résultats obtenus par les études HBSC et SMASH³² nous permet de poursuivre la réflexion sur les comportements face à l'alcool parmi les jeunes consommateurs.

3.2.2.1. FRÉQUENCE DE LA CONSOMMATION D'ALCOOL

Une comparaison des résultats obtenus lors des deux vagues d'enquêtes SMASH (1993, 2002) nous apprend que la consommation d'alcool hebdomadaire, voire pluri-hebdomadaire, chez les 16-20 ans a augmenté, et ce pour les deux sexes. Pour l'année 2002, une distinction au niveau des types de boissons consommées a été réalisée. Dans un premier temps, seuls la bière, le vin et les alcools forts ont été pris en compte, révélant ainsi un accroissement plutôt faible de la fréquence de consommation relativement à 1993. En incluant par la suite les boissons alcoolisées de type cocktails ou alcopops, l'augmentation est nettement plus importante, particulièrement chez les jeunes filles. En effet, entre 1993 et 2002, on observe une augmentation de près de 10% du nombre d'adolescentes consommant de l'alcool au minimum une fois par semaine, cette différence étant uniquement imputable à la consommation d'alcopops et de cocktails. Quelle que soit la fréquence de la consommation, la supériorité des garçons par rapport aux filles se maintient.

Une approche de la consommation hebdomadaire d'alcool selon l'âge et la filière de formation met en évidence certaines singularités entre les étudiants et les apprentis. Pour ces derniers, entre 16 et 20 ans, l'avancée en âge est corrélée de manière négative avec la fréquence de consommation, mais si l'on observe les comportements année après année, les évolutions fluctuent davantage et sont beaucoup plus marquées, particulièrement à 16 et 18 ans, qui correspondent aux âges limites permettant la consommation d'alcool légal chez les

³² L'enquête SMASH (*Swiss multicenter adolescent survey on health*) est une enquête nationale, réalisée pour la première fois en 1993, puis en 2002, en collaboration avec l'Institut universitaire de médecine sociale et préventive de Lausanne, die Institut für Psychologie de l'Université de Berne et l'Ufficio di promozione e di valutazione sanitaria à Bellinzona. Elle a pour objectif l'évaluation du niveau de santé et des styles de vie des adolescents âgés de 16 à 20 ans en Suisse, dans le but de définir des plans d'action et de promotion de la santé efficaces. La publication des résultats coïncidant avec ceux de l'enquête HBSC, une brochure commune a été réalisée, recouvrant les données concernant les adolescents âgés de 11 à 20 ans (*La santé des adolescents à l'image de la société*, ISPA, 2004c). Chaque rapport peut également être obtenu séparément.

jeunes. En ce qui concerne les étudiants, les résultats sont plus nuancés. Jusqu'à l'âge de 18 ans pour les filles et 19 ans pour les garçons, la proportion d'étudiants qui affirment boire de l'alcool au moins une fois par semaine, évolue de manière constante et régulière. A 20 ans, deux étudiantes sur cinq et sept étudiants sur dix sont des consommateurs d'alcool réguliers. Les contrastes que l'on observe au niveau des projets et parcours de vie de chacun des deux groupes (responsabilités professionnelles et familiales, horaires, etc.) peuvent expliquer selon nous, en partie, les écarts de comportements face à l'alcool entre étudiants et apprentis.

Les résultats de l'enquête SMASH se trouvent être validés et confortés par l'enquête *Evolution de la consommation de substances psychotropes chez les écolières et les écoliers en Suisse* (ISPA, 2003).³³ En 2002, on observe également une évolution notable de la fréquence de consommation d'alcool chez les 13-16 ans. Plus d'un jeune sur cinq boit au moins une fois par semaine une boisson alcoolisée, et plus d'un garçon sur quatre. La fréquence de consommation a plus que doublé chez les jeunes filles de cette même catégorie d'âge : 16,4% d'entre elles boivent régulièrement de l'alcool, alors qu'elles étaient moitié moins nombreuses en 1986. A l'âge de 15-16 ans, deux garçons sur cinq et un quart des filles consomment des boissons alcoolisées au moins une fois par semaine.

Chez les plus jeunes (11-12 ans), en revanche, la consommation hebdomadaire est en diminution. En 1986, plus d'un enfant sur dix était concerné.

Tous âges et années d'enquête confondus, les garçons présentent à nouveau une fréquence de consommation nettement plus élevée que les filles.

3.2.2.2. TYPES D'ALCOOL CONSOMMÉ

Si l'on s'attarde plus longuement sur les différents types d'alcools consommés, on observe quelques nouvelles tendances, que l'on peut supposer résultant de l'influence de deux facteurs exogènes, parmi d'autres : la diminution du prix des boissons alcoolisées et l'augmentation de l'offre des produits créant ainsi de nouveaux effets de mode.

L'introduction de la taxe unique sur les spiritueux en 1999 a eu une incidence positive sur la consommation des filles et des garçons de 15 et 16 ans : 4,3% des filles en consomment au moins une fois par semaine, contre 1,4% en 1986, respectivement 11,9% et 7,5% chez les garçons. Bien qu'il soit démontré (ISPA, 2003 : 8) que les jeunes privilégient les spiritueux

³³ Cette enquête a également comme autre dénomination l'enquête HBSC.

pour leurs vertus enivrantes efficaces et en dépit d'une baisse du prix des bouteilles, le prix des spiritueux reste cependant plus élevé que les autres boissons alcoolisées et de ce fait sont consommées moins fréquemment. Chez les jeunes plus âgés (enquête SMASH³⁴), au contraire, les boissons alcoolisées les plus fréquemment consommées sur un rythme hebdomadaire (une fois par semaine), sont les cocktails et les alcools forts.

L'arrivée des alcopops sur le marché suisse des alcools à la fin des années 90 a métamorphosé les habitudes de consommation chez les jeunes. Les alcopops se sont rapidement imposés comme la boisson favorite des adolescentes de 15 et 16 ans. En l'espace de quatre ans, la proportion des jeunes consommatrices a doublé. Les garçons du même âge sont sensibles également à cette nouvelle mode des limonades alcoolisées, mais la bière, boisson aux valeurs plus masculines semble-t-il, conserve sa première place. On remarque que le succès rencontré par les alcopops chez les adolescents des deux sexes n'a pas fait diminuer la consommation d'autres boissons alcoolisées. Au contraire, entre 1998 et 2002, les 15-16 ans ont consommé davantage de bière (+6,35%), de spiritueux (+1,1%) et de vin (+1,7%). Le même constat est possible en ce qui concerne les jeunes de 16 à 20 ans. Près d'un tiers des garçons privilégient la bière en tant que boisson régulière, alors que les filles jettent leur dévolu sur les boissons plus sucrées comme les alcopops.

3.2.2.3. FRÉQUENCE DES ÉTATS D'IVRESSE

L'augmentation de la fréquence de consommation d'alcool s'accompagne ces dernières années d'une augmentation des états d'ivresse.³⁵ Celles-ci sont d'autant plus courantes dans les catégories de buveurs les plus jeunes, car ces derniers, plus habituellement les filles, en sont encore au stade de l'apprentissage quant à la définition et la détermination de leurs habitudes de consommation.

³⁴ Concernant les différents types d'alcool, seules les données pour 2002 sont disponibles ; une approche comparative évolutive n'est donc pas possible, contrairement à l'enquête HBSC.

³⁵ L'ivresse est une notion relativement ambiguë et subjective lorsqu'il s'agit de délimiter les effets secondaires de la consommation d'alcool, lesquels peuvent varier d'un individu à l'autre. Les deux enquêtes sur lesquelles nous nous basons dans le présent chapitre ne donnent aucune indication précise sur le terme d'ivresse, c'est pourquoi nous signalons brièvement l'ouvrage d'Odermatt (1974 [1967]), lequel met en évidence trois formes d'ivresses (l'ivresse simple, l'ivresse compliquée, l'ivresse pathologique) ainsi que trois stades marquant les évolutions qui s'opèrent aux niveaux psychique et physique (pré-ivresse, ivresse légère à moyenne, ivresse grave).

Selon les résultats de l'enquête SMASH, plus de la moitié des étudiant(e)s et des apprenti(e)s interrogés, âgés de 16 à 20 ans ont déjà expérimenté au moins une fois un état d'ivresse. La proportion est d'autant plus grande chez les individus plus âgés et de sexe masculin, ce qui semble logique dans la mesure où ceux-ci ont vécu plus longtemps. A 16 ans, cependant, le taux est déjà relativement élevé puisque trois individus sur cinq – apprentis, apprenties et étudiants, le pourcentage d'étudiantes étant nettement plus faible – ont été ivres au moins une fois dans leur vie. Ces résultats se placent dans la prolongation de ceux de l'enquête HBSC, qui révèle

« qu'en 2002, 15% des jeunes entre 11 et 16 ans ont déclaré avoir été déjà légèrement voire très ivres au moins deux fois dans leur vie. » (ISPA, 2004b : 18)

Les apprentis des deux sexes présentent une fréquence d'ivresse supérieure à celle des étudiants, mais les écarts se resserrent dès l'âge de 19 ans.

La régularité des épisodes d'ivresse semble être un phénomène courant dans la population jeune. Parmi les individus ayant signalé un ou deux états d'ivresse, environ un quart des filles et un tiers des garçons, les épisodes ont eu lieu pendant les trente derniers jours précédents l'enquête. Au cours de leur existence, près de 20% des filles et 42% des garçons comptent plus de neuf expériences d'ivresse à leur actif.

Moyennant quelques précautions concernant les effectifs et les données recueillies en 1993, une comparaison des résultats entre les enquêtes de 1993 et de 2002 atteste d'une augmentation significative du pourcentage de jeunes ayant déjà connu l'ivresse. La catégorie des filles représente l'évolution la plus forte, puisque les effectifs ont quasiment doublé – près d'un quart des filles a déjà été au moins une fois ivre dans l'année précédant l'enquête.

Chez les 11-16 ans, l'augmentation de la consommation d'alcool s'accompagne également d'une augmentation des états d'ébriété. L'âge et le genre sont des facteurs déterminants : en 2002, près de deux garçons sur cinq et une fille sur quatre âgés de 15 et 16 ans déclarent avoir déjà connu au moins deux états d'ivresse dans leur vie. Chez les plus jeunes, de 11 et 12 ans, une comparaison avec les résultats des enquêtes précédentes montre que la tendance est à la baisse (2,8% des garçons et 0,6% des filles).

Les milieux de la prévention ont observé ces dernières années des modifications dans les modes de consommation d'alcool dans la population en général, et chez les jeunes consommateurs en particulier, changements confirmés par diverses enquêtes menées sur les comportements liés à l'alcool en Suisse et en Europe. Une faible proportion d'individus interrogés dans *l'Enquête sur la santé* (ISPA, 2004b : 9) sont des consommateurs réguliers de boissons alcoolisées. Pourtant, les risques liés à la consommation d'alcool ne concernent pas

uniquement cette catégorie de buveur. Aujourd'hui, on entend par la notion de *binge drinking* un mode de consommation à risque, qui consiste à absorber de fortes quantités de boissons alcooliques en un temps relativement court. On retrouve tout particulièrement cette consommation excessive ponctuelle dans les catégories d'âges les plus jeunes.

L'enquête ESPAD³⁶, réalisée en 2003 dans 35 pays européens, révèle qu'en Suisse, à l'âge de 13 ans déjà, 15,8% des garçons et 17,5% des filles interrogés sont des consommateurs excessifs ponctuels, ayant bu au minimum cinq verres d'alcool, en une voire deux occasions, dans les trente jours précédents l'enquête. La proportion des jeunes affichant le même comportement s'accroît avec l'âge, pour atteindre le taux d'environ 30% pour les garçons de 15 et 16 ans et un peu plus de 20% pour les filles du même âge. Environ un garçon sur cinq et une fille sur dix ont renouvelé ces comportements à risques plus de deux fois durant la même période.

L'étude des résultats des dernières enquêtes HBSC et SMASH nous donne un large aperçu de la situation actuelle concernant les modes et habitudes de consommation d'alcool chez les adolescents (11-16 ans) et jeunes adultes (16-20 ans). Elle appuie et légitime également une réflexion sur l'évolution inquiétante des comportements de ces mêmes individus face à l'usage souvent inadéquat et abusif de boissons alcoolisées, pouvant présenter de graves dangers pour leur santé et celle d'autrui, sans compter les risques de développer à terme un comportement de dépendance.

Rappelons-le, en Suisse, la consommation totale d'alcool diminue globalement. Dans ce contexte national tempéré, la population jeune navigue à contre-courant. Doit-on y voir un signe de résistance et de distinction face au monde des adultes ? Et pourquoi cette résistance devient-elle plus forte aujourd'hui ? Nous l'avons vu, ces dernières années, la consommation d'alcool hebdomadaire et pluri-hebdomadaire augmente pour l'ensemble des jeunes interrogés, et principalement parmi les sujets féminins. On observe également une augmentation des épisodes d'ivresse, obtenus le plus souvent par l'absorption importante, rapide et répétée de boissons alcoolisées. Ceci peut nous amener à conclure, comme le font Narring et al., que

³⁶ *European School Survey Project on Alcohol and Other Drugs*, pour plus d'informations, voir www.espad.org

« Tout se passe comme si le rapport à l'alcool se modifiait, les jeunes le consommant moins dans une optique purement festive et plus dans le but avéré de sensations d'ivresse. » (Narring, 2004 : 10)³⁷

Ce constat inquiétant nous amène à nous interroger sur les circonstances et conditions d'un tel glissement de perspectives – l'alcool en tant que lubrifiant social à l'alcool en tant que substance psychotrope – autant en ce qui concerne les comportements et attitudes de cette catégorie d'âge qu'au niveau des représentations et perceptions qu'ils se font de leur propre consommation, ce à quoi nous tenterons de répondre en allant à la rencontre de jeunes adolescents dans la seconde partie du présent travail.

3.3. UN DÉFI ACTUEL : LES ALCOPOPS

L'arrivée sur le marché suisse des alcools de cette nouvelle mode de boissons alcoolisées a provoqué, et provoque encore, la stupéfaction et l'inquiétude dans les milieux de la prévention, dans les milieux politiques mais également chez les parents et les professionnels oeuvrant dans les milieux adolescents. Il nous semble nécessaire de revenir ici sur quelques données et éléments-clés nous permettant de comprendre par quels stratagèmes les industries de l'alcool sont parvenues à imposer les alcopops parmi d'autres boissons en vogue, telles que les bières aromatisées, et à en faire la deuxième boisson la plus consommée par les 15-16 ans en 2002.

En 1996, le marché suisse des spiritueux assiste à l'avènement d'un genre nouveau de boissons : les alcopops. Egalement connues sous le nom de *premix* ou de *designer drinks*, elles se présentent sous la forme de mélanges préconditionnés de limonade ou de jus de fruits et d'alcool distillé, tel que la vodka ou le rhum.³⁸ Soumises à la loi sur l'alcool depuis 1997, elles contiennent au moins 50 grammes de sucre par litre et ont une teneur en alcool inférieure à 15% du volume, en principe entre cinq et six pour cent.

En Suisse comme dans d'autres pays d'Europe, les alcopops et autres premix sont au centre d'un débat très animé. Véritable stratégie marketing, ces boissons visent clairement une clientèle jeune, curieuse et désireuse d'expérimenter de nouvelles sensations, bien que

« les représentants de l'industrie de l'alcool continuent d'affirmer solennellement que les nouvelles boissons alcooliques préconditionnées s'adressent à un public légalement autorisé à boire de l'alcool » (ISPA, 2004a : 2),

preuve en est probablement les contrôles d'âge sur les pages d'accueil de leurs sites internet.

³⁷ Résumé et rapport complet en ligne sur www.suchtundaids.bag.admin.ch/themen/sucht/doku/publikationen/01920/?language=fr&schriftgrad=

³⁸ Pour des informations complémentaires, consulter les sites : www.twodogs.com, www.hoopershooch.com, www.smirnoff.com/Smirnoff/welcomerow.htm, www.bacardi.com

L'enquête réalisée tous les quatre ans par l'ISPA sur l'évolution de la consommation des substances psychotropes chez les jeunes écoliers en Suisse, révèle que 21,5% des garçons de 15 et 16 ans consomment au moins une fois par semaine des alcopops parmi d'autres types de boissons alcoolisées, contre 19,8% des filles du même âge. Les alcopops se placent ainsi au premier rang des boissons les plus consommées chez les filles, et au deuxième rang, après la bière, chez les garçons. Ces résultats montrent clairement que les filles ont largement adopté ce nouveau type de boissons. Avant que les alcopops ne viennent ébranler le marché suisse, les adolescents, filles et garçons, consommaient en majorité de la bière (ISPA, 2004b : 16).

Plusieurs éléments peuvent parvenir à expliquer la popularité que connaissent les alcopops et autres premix. Dans un premier temps, ces boissons véhiculent un certain nombre de valeurs, attractives aux yeux d'un public cible influençable : les mineurs. De par leur packaging coloré à leurs arômes exotiques et rafraîchissants, en passant par un positionnement efficace dans les milieux jeunes, les alcopops sont parvenus à s'insérer dans leurs modes de vie, se voulant résolument originaux et tendances. L'adolescence étant perçue par les spécialistes comme une période complexe caractérisée par la construction du soi et la quête d'intégration, les alcopops se révèlent être l'accessoire essentiel d'événements et soirées festives afin de marquer son appartenance au groupe.

Deuxièmement,

« les alcopops sont très appréciés des jeunes, en particulier des jeunes filles et des jeunes femmes, parce que le goût de l'alcool n'est pas dominant et que les boissons alcooliques préconditionnées ne sont pas aussi amères que la bière. » (ISPA, 2004a : 2)

Les industriels ont su repérer et s'introduire dans la brèche que représentent les jeunes consommatrices, par la création de produits aux goûts nouveaux, se substituant aisément aux boissons dites plus masculines, telles que la bière et les alcools forts. Les alcopops n'en restent pas moins des boissons alcoolisées qui familiarisent insidieusement les jeunes à l'alcool tout en cachant son caractère de dangerosité³⁹ : une jeune fille de 48 kg qui consomme deux bouteilles de premix ou d'alcopops, ce qui représente alors 24 grammes d'alcool, atteindra rapidement un taux de 0,9 pour mille d'alcool dans le sang, le gaz carbonique accélérant la circulation de l'alcool dans le corps (ISPA, 2004a : 3). De plus, sachant que 37,4% des filles âgées de 14 à 16 ans affirment boire parce qu'elles aiment les

³⁹ Emission *Ca se discute*, *Nos enfants se méfient-ils assez du piège de l'alcool ?*, France 2, 7 septembre 2005

effets de l'alcool⁴⁰, la consommation d'alcopops permet d'atteindre un état d'ivresse rapide, tout en donnant l'illusion de ne pas boire d'alcool. Ces chiffres sont inquiétants dans la mesure où plusieurs enquêtes, dont celle de Cordonnier (1994), ont montré que les filles attribuent leurs ivresses davantage que les garçons, à des éléments *externes*. Autrement dit, près d'une fille sur sept estime ne pas avoir provoqué elle-même ses ivresses. Les filles semblent donc beaucoup plus disposées aux ivresses involontaires que les garçons, probablement dû au manque de pratique et d'expérience par conséquent, d'une moindre connaissance de leurs propres seuils de tolérance (Cordonnier, 1994 : 135). Ces conduites imprudentes exposent les adolescentes, en tant que victimes potentielles, à un ensemble de situations risquées, telles que par exemple les violences physiques ou les agressions sexuelles.

Dès leur arrivée sur le marché, la vente des alcopops a rencontré une augmentation stupéfiante. Entre 2000 et 2001, le nombre de bouteilles d'alcopops importées en Suisse est passé de 1,7 millions à 28 millions de bouteilles.⁴¹ Une année plus tard, on assistait à une croissance des ventes de 40%, sans pour autant que la consommation d'autres types de boissons (bière, vin, etc....) diminue (ISPA, 2004a : 2). Face à ce succès fulgurant, la Confédération a entrepris de récentes mesures visant à limiter l'accès de ces boissons aux jeunes et aux adolescents. En 2004, une taxe spéciale sur les alcopops entre en vigueur, imposant ainsi ces boissons quatre fois plus que les autres spiritueux.⁴² Gmel et Heeb, responsables de l'enquête sur l'évolution de la consommation de spiritueux en Suisse, observent que

« [...] les jeunes sont plus sensibles aux variations de prix. Ce constat a été fait dans de nombreuses études, car les jeunes disposent généralement de moins d'argent que les autres adultes.»⁴³

Après une dernière impulsion début 2004, l'importation de bouteilles a chuté à un peu moins de 2,5 millions d'unités.⁴⁴

⁴⁰ SFA/ISPA, *l'Enquête sur les comportements de santé des élèves de 11 à 15 ans - Une statistique descriptive des données nationales de 2002* [réalisée par H. Kuendig et al. en 2003], 2005, www.sfa-ispa.ch/index.php?IDcat=64&IDcat64visible=1&langue=F (Consulté le 16.09.05)

⁴¹ Régie fédérale des alcools, *Einfuhr von Premix und Alcopops*, www.eav.admin.ch/dokumentation/fakten/00445/index.html?lang=de (Consulté le 14.09.05)

⁴² L'impôt représente environ 1,80 à 2 francs par bouteille de 2,75 ml, titrée à 5 à 6% vol. d'alcool. Information tirée de www.eav.admin.ch (Consulté le 20.07.05)

⁴³ Régie fédérale des alcools, *Rapide augmentation de la consommation de spiritueux chez les jeunes adultes*, www.eav.admin.ch/f/n_200331b.htm (Consulté le 20.07.05). Pour un complément, voir Heeb, J.-L., Gmel, G., Zurbrugg, C., Kuo, M., & Rehm, J., Changes in alcohol consumption following a reduction in the price of spirits: A natural experiment in Switzerland, *Addiction*, 2003, 98, pp. 1433-1446.

⁴⁴ Régie fédérale des alcools, *Grafik zur Einfuhr von Premix und Alcopops umgerechnet in Flaschen zu 275 ml. Januar 2001 bis Juli 2005*, www.eav.admin.ch/dokumentation/fakten/00445/index.html?lang=de (Consulté le 14.09.05)

Régulièrement, certains alcooliers renouvellent leur gamme et parviennent à contourner la loi, en modifiant certaines composantes de base de leurs produits. Réduire la quantité de sucre contenu dans les boissons permet par exemple de se soustraire au nouvel impôt, en restant toutefois interdit de remise aux moins de 18 ans (Pauchard, 2005). D'autres fabricants, plus habiles encore, vendent leur marchandise sous forme de poudre, que le consommateur peut ensuite mélanger à de l'eau gazeuse (Comby, 2005). Face à ce marketing agressif inquiétant, les milieux politiques et préventifs restent vigilants et continuent plus que jamais à informer les consommateurs les plus vulnérables, les jeunes et les adolescents, des dangers potentiels pour leur santé que représentent ces produits « tendance ». La consommation précoce et fréquente de boissons alcoolisées, et en particulier d'alcopops, développe peu à peu chez les adolescents une accoutumance à l'alcool, autrement dit une « mémoire de l'alcool »⁴⁵, pouvant donner naissance à terme à une réelle dépendance.

3.4. ORGANIGRAMME SUISSE DES MILIEUX DE LA PRÉVENTION EN MATIÈRE D'ALCOOL

La consommation d'alcool, qu'elle soit chronique ou épisodique, expose l'individu à de multiples risques pour lui-même et pour la vie d'autrui. En Suisse, selon l'ISPA (2004b), environ un accident sur dix est provoqué par une conduite en état d'ivresse et plus d'un automobiliste sur dix avoue prendre la route après avoir consommé trois verres d'alcool ou plus (Müller et al., 1997). A plus long terme, la surconsommation peut être à l'origine de divers problèmes de santé. Certaines maladies, telles que la cirrhose ou la gastrite alcooliques, sont directement imputables à une consommation excessive d'alcool. De plus, combinés à des facteurs de risque, comme la prise de médicaments, le manque d'exercice ou une mauvaise alimentation, l'abus d'alcool augmente la probabilité de développer d'autres types de maladies. Les conséquences nocives de ces comportements à risque ont donc un prix. Le coût de l'abus d'alcool en Suisse est estimé pour l'année 2003, à plus de six milliards et demi de francs, les coûts humains – tels que la souffrance physique et psychique du malade et de ses proches – représentant plus des deux tiers du montant total. Il est donc d'intérêt public de parvenir à modifier les comportements à risque afin de susciter des attitudes responsables dans la population face à la consommation d'alcool. C'est entre autre chose à cela que s'attellent les organes de la prévention.

⁴⁵ Emission *Ca se discute, Nos enfants se méfient-ils assez du piège de l'alcool ?*, France 2, 7 septembre 2005

Nous l'avons vu, nous assistons depuis plusieurs années à une coordination de plus en plus efficace et compétente entre les différents acteurs actifs en matière de dépendance en Suisse, notamment dans le secteur préventif. Cette évolution a pour bienfaits d'augmenter le rendement des actions entreprises, d'échanger expériences vécues et points de vue sur les programmes préventifs, mais également et surtout de véhiculer une image et un message crédibles auprès de la population en matière de santé (Müller et al., 1997 : 169). Nous souhaiterions tenter ici de présenter une approche globale du fonctionnement des ces institutions et de leur mise en réseau, leurs objectifs en matière de santé et de consommation d'alcool ainsi que certains programmes de prévention mis en place dans le cadre de la protection de la jeunesse et de l'usage d'alcool.

La structure fédéraliste suisse rend ardue toute démarche visant à une présentation synthétique de ces organes de prévention. Sans connaissance du milieu a priori, on observe néanmoins à chaque niveau (fédéral, cantonal et communal) l'existence de structures chargées de gérer les questions liées à la santé de la population et plus précisément des comportements de dépendances, quelles qu'elles soient. Nous avons opté pour une insertion directe dans le milieu préventif en allant à la rencontre de Madame Laurence Fehlmann Rielle, secrétaire générale de la Fédération genevoise pour la prévention de l'alcoolisme (FEGPA) et de Madame Geneviève Praplan, responsable des outils et projets de prévention à l'ISPA, qui nous ont apporté certains éléments nécessaires à la compréhension de la situation actuelle en Suisse, plus précisément en Suisse romande. Nous nous sommes également basés sur certaines documentations et rapports d'activité de certaines de ces organisations. Nous nous arrêterons plus longuement sur le cas de la Ligue valaisanne contre les toxicomanies (LVT) qui offre à ce jour une structure unique et exemplaire de prise en charge des personnes dépendantes mais aussi de prestations en matière d'abus d'alcool et de drogues, notamment pour les jeunes.⁴⁶

Au niveau fédéral, quatre départements, auxquels sont rattachés un ou deux offices, sont concernés par le domaine de l'alcool, que cela relève de sa production, son commerce ou les conséquences dommageables pour la santé qui résultent de sa consommation.⁴⁷ La prévention

⁴⁶ La multitude d'organismes, plates-formes et associations actifs dans le domaine de l'alcool nous oblige à limiter notre approche aux acteurs que nous avons, subjectivement, définis comme essentiels pour la compréhension de la structure actuelle et pertinents pour ce travail.

⁴⁷ Les quatre départements fédéraux concernés sont le DF de l'Intérieur (Office de la Santé Publique), le DF des Finances (Régie Fédérale des Alcools), le DF de l'Economie (Office fédéral de l'agriculture et Secrétariat d'Etat

en matière d'abus d'alcool et autres substances incombe essentiellement à l'Office fédéral de la santé publique (OFSP), lequel a mis en place en 1999 une campagne nationale (*Ca débouche sur quoi ?*), en collaboration avec l'ISPA, dont l'objectif vise « la réduction des risques de consommation abusive auprès de la population »⁴⁸ au profit d'une consommation responsable et modérée.

Crée en 1945, la Commission fédérale pour les problèmes liés à l'alcool (CFA) est un groupe consultatif relié au Conseil Fédéral, dont les fonctions recouvrent l'intégralité du processus législatif. Elle est l'initiatrice des *Plan national d'action alcool* (PNAA en 2000) et *Plans cantonaux d'action alcool* (PCAA en 2003) dont les objectifs majeurs sont la coordination entre les acteurs concernés par les problèmes d'alcool afin, ensemble, de parvenir à une politique d'alcool cohérente visant une réduction de la consommation.⁴⁹

Au niveau intercantonal, on retrouve deux associations faîtières chargées d'assurer la coopération et la formation professionnelle en matière de dépendances. Il s'agit de la Verband Alkohol- und Suchtfachleute (VSFA) pour la Suisse alémanique et du Groupement romand d'études sur l'alcoolisme et les autres toxicomanies (GREAT), actif en Suisse romande. Ce dernier, fondé en 1964, intervient principalement en tant que coordinateur parmi les professionnels du milieu des dépendances, les cantons et la Confédération, afin de faciliter les échanges de connaissances et d'expériences réalisées dans la pratique, mais également en tant que promoteur de projets dans le domaine de la prévention.⁵⁰

A l'échelle cantonale s'activent diverses institutions de prévention, privées et subventionnées ou directement rattachées à l'Etat. Leurs structures, souples et mobiles, diffèrent souvent d'une institution à l'autre, preuve qu'il existe une demande et des besoins variés en matière de prévention dans les cantons. A titre d'illustration, nous présentons brièvement le cas de la Ligue valaisanne contre les toxicomanies (LVT), « un Modèle modèle » selon le président du tribunal des mineurs valaisan⁵¹, ainsi que deux des plans d'action mis en place en matière de prévention et de protection de la jeunesse. Subventionnée par le Grand Conseil valaisan, la LVT propose une structure centralisée et occupe à ce titre une double activité : la prise en

à l'économie) et le DF de l'environnement, des transports, de l'énergie et de la communication (Office fédéral des routes). *Compte rendu du Workshop Protection de la jeunesse*, 14 octobre 1999 [remis par Madame Laurence Fehlmann Rielle de la FEGPA, Genève]

⁴⁸ Office fédéral de la santé publique, *Ca débouche sur quoi ?*, 2005, www.bag.admin.ch/f/ (Consulté le 07.09.05)

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ G.R.E.A.T., www.infoset.ch/inst/great/dossiers/Great/great_contact.htm (Consulté le 19.09.05)

⁵¹ Ligue valaisanne contre les toxicomanies, *Rapport annuel 2003-2004*, p. 5 [en ligne sur www.lvt.ch/cf/noticeboard/News_fr.cfm (Consulté le 07.09.05)]

charge et le traitement des dépendances en foyer résidentiel, ainsi que les activités liées au domaine préventif. Pour ce secteur, la LVT dispose de cinq centres d'aide et de prévention (CAP) qui s'étendent sur la totalité du territoire cantonal, offrant au besoin une prise en charge ambulatoire ainsi que des prestations d'aide et de conseils en matière d'addictions.

Face au rajeunissement inquiétant des consommateurs d'alcool et de drogues ces dernières années dans le canton, la LVT a placé au centre de ses objectifs la prévention dans les milieux scolaires. En 2004, ce sont plus de 10'000 jeunes qui ont été approchés dans les écoles et centres professionnels par les spécialistes des CAP afin de les sensibiliser aux dangers de la consommation de substances psychotropes et à la gestion des risques.

La même année, sur une initiative de la Fédération vaudoise contre l'alcoolisme (FVA), en partenariat avec les centres de prévention romands, signe d'une coopération effective entre les organes cantonaux, la LVT a lancé l'action *Be my angel tonight*.⁵² Ce programme vise à sensibiliser les jeunes âgés de 16 à 25 ans sur les thèmes de l'alcool et de la sécurité routière, en se basant sur les concepts de l'information et de la formation par les pairs ainsi que celui du conducteur sobre. En l'absence de résultats témoignant de l'efficacité de ce projet, nous ne pouvons que souligner l'intérêt de la mise en place de tels programmes, intervenant de manière directe sur le terrain auprès de groupes cibles, dont les conduites face à l'alcool sont établies, par les milieux préventifs, comme inquiétantes et problématiques.

Au niveau communal, les actions préventives en matière d'alcool s'organisent dans le cadre du programme *Les communes bougent*⁵³, mené par la fondation Radix Promotion de la santé, mandatée par l'OFSP. En s'associant au projet, les administrations communales reçoivent un soutien efficace leur permettant d'élaborer une politique locale, des structures et des projets en adéquation à leurs besoins concernant les problèmes d'alcool.

En marge des structures, que l'on peut dire « officielles » – fédérales et cantonales – évoluent divers organismes privés, lesquels viennent se greffer et renforcer les réseaux de la prévention, en tant que coordinateur ou collaborateur de projets. Parmi ceux-ci, l'Institut suisse de prévention contre l'alcoolisme (ISPA) se révèle être un partenaire précieux. En parallèle de ses activités dans le domaine préventif, cet institut de recherche scientifique est régulièrement mandaté par des institutions publiques et privées pour la réalisation d'enquêtes – aux niveaux international, national et cantonal – concernant les problèmes d'addictions.

⁵² Programme *Be my angel tonight*, www.bemyangel.ch (Consulté le 07.09.05)

⁵³ Radix Prévention santé, www.radix.ch (Consulté le 05.09.05)

L'ISPA travaille également en étroite collaboration avec divers centres de recherche et universités ainsi qu'avec l'Organisation mondiale de la santé (OMS).⁵⁴

A l'issue de cette présentation synthétique de l'organisation des acteurs et des actions préventives en matière d'alcool, plusieurs points peuvent être mis en évidence. On constate que le concept de prévention n'est pas un terme utilisé à la légère mais qu'il est inséré dans une politique d'action de promotion de la santé de tous les instants et à tous les niveaux de la structure fédéraliste, sous la forme d'une véritable mise en synergie des compétences. Cette organisation permet à la fois de s'adapter aux spécificités cantonales et locales, tout en étant incorporée à une structure cohérente supérieure, présente au niveau fédéral. Les actions sont ainsi plus ciblées, ajustées aux besoins des individus et à leurs problèmes d'addictions.

Chapitre 4 Deuxième partie : Restitution des Focus Groups et essais d'interprétation

C'est dans un contexte où l'on s'inquiète de voir les jeunes adolescents suisses consommer de plus en plus d'alcool et à un âge de plus en plus précoce, d'assister à une modification des modes d'alcoolisation par un usage du produit à des fins d'ivresse, malgré l'existence d'un cadre légal clairement défini et d'actions des milieux de la prévention, que nous abordons ci-après la partie empirique de ce travail de recherche. Pour rappel, elle se base sur les discours et témoignages recueillis auprès d'adolescents vivant dans la région du Valais central. Ici sont présentés puis analysés les résultats de l'entretien collectif, au travers de huit thèmes distincts. Cependant, le thème de la famille et de celui des groupes d'amis, apparaissant de façon récurrente tout au long des résultats donnant une impression de répétition, ont été approfondis et font l'objet d'un sous-chapitre chacun.

4.1. HISTOIRES D'UNE PREMIÈRE FOIS

C'est à travers les récits de leur premier contact à l'alcool que s'est ouverte la discussion de groupe. Dans quelles circonstances cette expérience a-t-elle pris sa source ? Quand, comment, pourquoi et avec qui ? Était-ce un acte intentionnel ? Quel sens dans leur vie cette initiation a-t-elle pris ? Quel a été leur ressenti personnel après cela et dans quelle mesure cet épisode a-t-il pu avoir un impact sur leur consommation d'aujourd'hui ?

⁵⁴ ISFA, www.sfa-ispa.ch

4.1.1. RESULTATS

Francis se souvient avoir bu de l'alcool pour la première fois lors de l'anniversaire de son frère. A cette occasion une raclette avait été organisée. Les verres de vin, servis par les membres de la famille, se sont succédés au point que celui-ci se réveilla le lendemain matin avec un mal de tête mémorable. Bruno, quant à lui, s'est fait initier par son grand frère, qui, en l'absence de leurs parents, lui a fait découvrir tous les alcools que contenait le bar du domicile familial. Bien qu'il n'ait pu regagner son lit tout seul, il ne se souvient d'aucun contrecoup, au lendemain de cette soirée arrosée.

Fabrice, Roland et Marc ont expérimenté l'alcool en dehors du milieu familial. Accompagné de quelques copains, environ trois ans plus âgés que lui et déjà initiés, Fabrice avoue avoir goûté, modérément, des boissons alcoolisées pré-conditionnées. Roland se trouvait à l'anniversaire d'un ami lorsque quelques-uns ont découvert une bouteille d'alcool fort dans une armoire. Avec le recul, il admet le peu de connaissances que lui et ses amis avaient à l'époque concernant les effets et les conséquences de l'alcool sur le corps, le lendemain de fête ayant été relativement difficile.

« On pensait pas euh les effets que ça pouvait faire... Pis après le lendemain... C'était... »

Marc a commencé à boire avec ses amis, en se retrouvant régulièrement pour consommer la production vinicole familiale :

« Très jeune on boit du vin déjà... donc entre copains c'était ça. Pas trop les alcopops, on aimait pas... pis... le vendredi, le vendredi après l'école, on prenait le vin à la cave au père pis on allait boire entre copains et après ça s'est perpétué au collège et avec d'autres copains. »

L'âge de la première expérience varie parmi les membres du groupe. Deux d'entre eux avaient entre 11 et 12 ans, période correspondant à la fin de la scolarité primaire, alors que les autres situent cet événement un peu plus tard, aux alentours des 13-14 ans.

Lorsqu'on interroge les participants sur ce qu'ils ont pu éprouver personnellement dans le cadre de cet événement, en dehors des effets physiques, aucun n'exprime de sentiments particuliers à l'égard de cette nouvelle expérience. Il en ressort plutôt une relative banalisation de l'acte lui-même. Fabrice explique :

« Y avait tout le monde qui en prenait un peu, donc... C'est pas euh 'fin... Ca faisait pas anormal d'en prendre... »

Puis Bruno et Roland :

« Ouais le soir j'étais pas bien... Le lendemain, c'était normal... La vie a continué. J'ai pas vu de différences... »

« Non, moi non plus... j'ai plutôt... c'était comme une soirée normale pis après ça a recommencé... J'ai pas eu plus envie de boire de l'alcool... »

Aucun d'entre eux ne pense que cette première expérience ait pu influencer de quelque façon que ce soit le développement de leurs habitudes ultérieures de consommation, sauf un seul d'entre eux. En effet, suite à sa première expérience, Bruno avoue n'avoir pas pu toucher une seule goutte d'alcool fort dans les trois ans qui ont suivi.

« Juste de sentir... Ca me... »

Pour les autres, les expériences qui ont suivi se sont inscrites dans la continuité d'une consommation raisonnable, qui s'est construite petit à petit au grès des rencontres et des groupes d'amis. Dans l'esprit des participants, leur première fois, bien que précoce, reste un événement relativement isolé. Francis résume :

« Moi, ça a rien changé quoi, après on commence avec des copains et souvent comme il dit Marc après... Ca continue avec d'autres et pis... Ouais c'est la continuité... »

4.1.2. INTERPRETATION

À la vue des réponses obtenues lors de la discussion, nous repérons clairement ici deux types d'environnements, dans lesquels s'est déroulée l'initiation des adolescents au monde de l'alcool. Le premier fait référence à l'instance de socialisation primaire de la famille, alors que le second, majoritaire dans notre échantillon, fait appel au milieu extra-familial formé par les pairs. Dans tous les cas, le premier contact à l'alcool était une conduite collective.

Nous observons également des expériences personnelles relativement nuancées au sein même de ces deux contextes. Dans le cadre familial, deux modèles peuvent ainsi être distingués. Le premier s'est produit dans un environnement festif, propice à la consommation d'alcool, sous le regard bienveillant et attentif de l'autorité parentale et des membres de la famille élargie. Dans le deuxième cas, au contraire, l'apprentissage de l'alcool ressemble davantage à une opération « clandestine », certes menée au domicile familial mais en l'absence des parents.⁵⁵ Dans le cas où l'initiation aux pratiques d'alcoolisation s'est effectuée en compagnie d'amis et de copains, nous pouvons distinguer trois conduites différentes. L'une d'entre elles peut être perçue comme une expérience liant l'espace familial à celui des pairs, dans la mesure où c'est par la présence d'alcool dans la cave familiale qu'un adolescent a pu développer ses conduites vis-à-vis de l'alcool avec ses copains. Dans un deuxième cas, un adolescent a été initié et formé par un groupe de copains plus âgés alors que dans le troisième, aucun membre du groupe ne semblait être plus informé ou plus avancé que les autres.

⁵⁵ L'initiation à l'alcool par un membre de la fratrie peut selon nous faire référence autant à une expérience vécue en famille qu'à une pratique réalisée en présence de pairs. En effet, peu d'années d'écart entre deux membres de la même famille reviennent presque à confondre la relation familiale et la relation amicale. L'âge des frères et sœurs de notre population étant inconnu, nous assimilons cette expérience au milieu familial.

La nature des produits ainsi que la quantité consommée varient largement d'un adolescent à l'autre. Par conséquent, à la vue de la diversité des premières expériences qui ont été vécues et recueillies dans notre recherche, il apparaît bien difficile de tirer des généralités en ce qui concerne les circonstances encadrant les épisodes initiatiques. Celles-ci sont multiples. Toutefois, il est possible d'amener quelques pistes de réflexion.

D'une part, les résultats obtenus permettent, selon nous, de remettre en question le rôle joué par la famille – des parents en particulier – et ses responsabilités en matière de socialisation, de transmission et d'apprentissage de conduites sociales, telles que les conduites d'alcool, ou du moins à en relativiser l'étendue. Contrairement à plusieurs recherches réalisées notamment en France (Craplet, 2003 ; Coslin, 1996), qui mettent en évidence la prépondérance familiale en matière d'apprentissage des conduites alcooliques, nos résultats dégagent également, l'importance de l'environnement secondaire et extra-familial. Coslin (1996 : 188-189) tempère ses observations en soulignant que l'hégémonie du milieu des pairs concerne davantage les conduites masculines que féminines, lesquelles sont plutôt rattachées au milieu familial.

D'autre part, ces résultats montrent une facette intéressante du processus de construction identitaire de l'adolescent. A un âge où le jeune cherche essentiellement à se distancer de son milieu familial, à se rapprocher de ses semblables et à prendre sa vie en main, on observe qu'en matière d'initiation aux conduites d'alcoolisation, ce sont souvent des personnes tierces plus âgées (parents, adultes, amis) qui sont les instigateurs de ces expériences. En effet, nos résultats montrent que la majorité des initiations n'a pas été provoquée par le jeune lui-même. Ceci laisse à penser que certains jeunes peuvent ne pas rechercher forcément à s'initier à ces pratiques, et que par conséquent y ont été poussés voire peut-être même « contraints ». Certains adolescents sont donc plus passifs qu'actifs dans l'initiation de cet apprentissage. A l'inverse, d'autres jeunes chercheront plutôt à s'initier par eux-même, mais en groupe, à cette nouvelle pratique. Ainsi, s'entourer de pairs du même âge peut sembler leur donner une plus grande emprise sur la maîtrise de leur propre destin qu'il ne l'est dans le premier cas, où les événements sont davantage subis. Une enquête réalisée au niveau européen sur la consommation d'alcool juvénile souligne également la moindre prise d'initiative des adolescents lors de la phase d'expérimentation à l'alcool (Settertobulte et al., 2001 : 5).

Les âges à la première consommation que nous avons recueillis dans notre échantillon correspondent aux données récoltées lors de l'enquête valaisanne sur les comportements liés à la santé chez les écoliers (Chabloz et al., 2005 : 109), où plus de la moitié des garçons interrogés de 12 ans, et plus des trois quarts âgés de 14 ans, déclarent avoir déjà consommé de

l'alcool. Ceci abonde dans la direction des expériences racontées par nos jeunes qui reflètent donc bien les résultats obtenus par ce sondage par rapport à la population adolescente masculine valaisanne. Notons que l'initiation par les pairs se fait à un âge plus précoce que dans le milieu familial.

Pour finir, nous souhaiterions mettre en évidence quelques observations contrastant avec la littérature spécialisée. L'expérience relative au premier contact à l'alcool ne revêt pour aucun des membres de l'échantillon le caractère rituel que l'on associe souvent à certaines pratiques nouvelles vécues à l'adolescence. Selon Coslin, spécialiste en matière de comportements adolescents,

« dans de nombreux groupes sociaux, il existe, [...], des rites d'initiation marquant le passage de l'adolescence chez les garçons. Ces rites ont des fonctions sociales visant à marquer et à faciliter la transition de l'état d'enfant à celui d'adulte et à assurer le passage du statut formel pubertaire au statut conventionnel de l'adulte. » (Coslin, 2002 : 12)

Nos résultats expriment, au contraire, une banalisation de l'acte d'alcoolisation, sauf pour l'adolescent initié en présence de ses parents. L'adulte qui sert un verre de vin au jeune novice, le parent qui accomplit ce geste symbolique, le considère dès lors comme suffisamment « mature » pour trinquer comme un adulte et lui reconnaît l'accession à un nouveau statut. L'adolescent est alors considéré lui-même comme un adulte aux yeux des autres et membre « en devenir » de cette nouvelle communauté. Il est probable que la présence hégémonique des pairs dans ces circonstances fait varier le sens symbolique de cette initiation. Boire son premier verre ou prendre sa première cuite ne marquent plus l'entrée dans le monde des adultes, mais l'affiliation à un groupe, à travers le conformisme des pratiques. Nos résultats illustrent en partie les travaux de Galland (1991), qui soulignent l'affaiblissement, voire la disparition, de nombreux rites de passage et de leur force symbolique dans nos sociétés post-modernes. Il attribue ce phénomène au fait d'une part, que la notion de catégorie d'âge soit de moins en moins utilisée en tant que moyen hiérarchique de classification chez les individus et d'autre part, que les effets liés aux « phénomènes de massification, d'uniformisation et d'allongement des modes d'accès à l'âge adulte » (Galland, 1991 : 80) tendent à éroder les frontières qui séparent les différentes étapes de la vie. Selon nous, le contexte socioculturel, parmi d'autres facteurs, peut contribuer à banaliser ou à accentuer l'importance du premier contact à l'alcool. Boire de l'alcool est d'autant plus facile que le pays, ou la région, est producteur d'alcool (Coslin, 1996 : 179). L'omniprésence du produit alcool dans la région valaisanne, du produit de la vigne en particulier, amène à une normalisation globale des conduites d'alcoolisation, et par conséquent à minimiser le sens de

cet acte rituel et à considérer comme « naturel » une entrée de plus en plus précoce des adolescents dans le monde de l'alcool.

4.2. CONSOMMATION ACTUELLE

Après avoir abordé les circonstances ayant encadré la première prise d'alcool, nous souhaitons en connaître davantage sur les habitudes de consommation actuelles des membres de notre échantillon. Les données recueillies lors de la discussion de groupe, relatives entre autres à la fréquence de la consommation d'alcool, à la nature des boissons consommées et à leurs modes de consommation, permettent d'obtenir une première ébauche de la relation qu'entretiennent les adolescents avec l'alcool.

4.2.1. RESULTATS

Nous avons demandé aux participants de nous livrer le nombre approximatif de sorties nocturnes auxquelles ils prennent part, en se basant sur un mois ordinaire de l'année (hors vacances scolaires ou sessions d'examens), autrement dit sur un maximum de huit sorties – quatre vendredis et quatre samedis soirs. Tous sortent au minimum une fois par week-end, et rares sont les week-ends où ils ne boivent pas. Un seul d'entre eux, Bruno, sort systématiquement tous les vendredis et tous les samedis. La moitié des participants le font en moyenne cinq ou six fois sur le mois, et un seul ne sort qu'une fois par semaine. Celui-ci, Fabrice, doit restreindre ses sorties du vendredi en raison de son engagement actif dans la fanfare villageoise. En principe, les répétitions musicales sont suivies d'un apéritif alcoolisé avec les membres de la société, auquel Fabrice prend part. Francis et Roland se gardent environ deux soirées par mois pour les repas en famille, les imprévus ou plus rarement, par manque d'envie, ce à quoi Bruno répond :

« Ouais pas envie, y a pas souvent quoi... » « Moi si j'ai pas envie je sors ailleurs. Si j'ai pas envie c'est que je suis dégoûté d'aller tout le temps au même endroit. Changer un peu... »

Aux sorties du week-end s'ajoute – mais ne se substitue pas – la traditionnelle « bière du vendredi » à la sortie des cours. Pour les étudiants de notre échantillon, ce moment de partage et d'amitié symbolise officiellement la fin de la semaine de cours et le début du week-end.

Marc « On sort de l'école, on va, le vendredi c'est tout le temps une bière. On fait le con, on rigole et pis... Pour décompresser un peu, parce que c'est une habitude de fin de semaine, pis en groupe quoi... » « On se retrouve, c'est ça, on s'retrouve pis on discute d'autre chose de, on met l'école à côté, et pis on parle de nos projets. »

Francis « C'est pas, c'est pas, le but c'est pas de... finir saoul à la fin de la soirée. C'est plus de se rencontrer avec des copains... pis... parler d'autre chose. »

Fabrice « Ouais je pense la bière du vendredi c'est plutôt social en fait... »

Les sorties de fin de semaine ont lieu généralement dans des bistrots, en principe toujours dans les mêmes. Il leur arrive aussi de se retrouver chez des copains, dont les parents sont absents, dans des caves, dans des chalets de montagne ou encore dans des locaux mis à la disposition des jeunes dans certaines communes pour organiser des soirées. Pour des raisons essentiellement économiques, les discothèques sont délaissées.

Le calendrier culturel valaisan propose également de nombreuses possibilités de sorties, auxquelles participent volontiers les étudiants que nous avons rencontrés. Ces activités représentent des occasions supplémentaires de consommer de l'alcool :

Francis « Ouais, que le tournoi de l'Ascension c'est vraiment... une beuverie organisée quoi. Donc que... y a des circonstances, des fêtes comme ça ou Carnaval... des circonstances qui poussent plus que d'autres... que les week-ends normaux où les jeunes ils sortent 'fin avec leurs copains dans les bistrots... »

Les jeunes interrogés sortent à l'unanimité avec leurs amis ou leur bande de copains. Quatre sur cinq sortent en principe avec leurs camarades de classe. Bruno, lui, privilégie davantage les contacts avec les jeunes de son village :

« Pfff... ma classe je reste pas trop avec... Je suis le seul du, qui habite en, disons le Bas-Valais... alors euh je reste plutôt avec mon équipe de foot, avec mes amis d'enfance... sinon avec les gens de Fully... les jeunes. »

La consommation d'alcool en famille est rare et se limite en principe aux soupers de famille et autres célébrations. Selon Francis et Roland, ces pratiques sont font plus aisément en présence de la famille élargie que seul avec les parents.

En ce qui concerne les types d'alcool consommé, tous les participants montrent des similitudes en goût et en habitude. Toutefois, la consommation de telle ou telle boisson alcoolisée dépend, selon Marc, de la situation :

« Y a des moments très propices à du vin, d'autres à de la bière, d'autres à des alcools forts... Dépend avec qui t'es aussi... »

Tous les cinq consomment de la bière. C'est une boisson conviviale, peu chère, qui se boit entre copains, le plus souvent dans des bistrots. La bière est également privilégiée pour ses effets de constance dans le processus d'alcoolisation. Fabrice nous explique :

« J'pense, on prend quand même plus de bières que d'alcool fort parce que si on part avec l'alcool fort, vers une heure deux heures, on cale quoi, j'pense. Avec la bière on tient jusqu'à cinq six heures. Parce qu'avec l'alcool fort... c'est brutal. Des fois si on prend trop ben c'est « cloc » [bruit de bouche]. Tandis que la bière c'est plus modéré, quoi on tient plus longtemps. Il m'semble. »

Lors d'un repas entre copains ou un souper de classe, nos jeunes consommeront plus aisément de la bière, mais également du vin. Celui-ci se retrouve plus fréquemment dans le cadre familial ou lorsque des dégustations en caveau sont organisées. Pour ces jeunes, l'avantage majeur des produits vinicoles réside dans leur facilité d'accès et leur faible coût, puisque les parents possèdent en principe des bouteilles de vin à la cave. Les alcools forts et les *long drinks* (tels que le whisky-coca par exemple) ainsi que les eaux-de-vie distillées – parfois de l'absinthe – trouvent les faveurs des membres du groupe mais dans une plus faible mesure que la bière ou le vin, en raison de leur prix plus élevé.

Fabrice « Mais euh... par exemple, j pense qu'on prend quand même plus facilement une bière qu'un alcool fort, parce que c'est quand même plus cher l'alcool fort. Pis euh... j pense on prend plus facilement une bière... vu que c'est moins cher. »

Par contre, aucun d'entre eux n'est un consommateur régulier d'alcopops ou de cocktails alcoolisés, boissons qu'ils associent à une consommation de filles.

4.2.2. INTERPRETATION

Les résultats que nous avons obtenus dressent un tableau relativement nuancé en ce qui concerne la fréquence des sorties des adolescents. Celle-ci varie entre une et deux occasions par fin de semaine selon le profil des individus interrogés. En conséquence, nos adolescents consomment, régulièrement, au moins une fois par semaine, des boissons alcoolisées, de préférence de la bière.⁵⁶ Considèrent-ils cette fréquence comme excessive ? Nos résultats ne nous permettent pas d'y répondre.⁵⁷ Il semblerait que plus les répondants sont âgés, plus le nombre de leurs sorties augmente. Ces données corroborent les résultats d'enquêtes réalisées dans la population suisse et valaisanne, dans le cadre de l'étude menée sur les comportements liés à la santé des adolescents, qui révèlent que la consommation d'alcool hebdomadaire concerne près de deux tiers des étudiants suisses âgés de 16 à 20 ans et près de trois étudiants valaisans sur cinq (Chabloz et al., 2005).

Dans le discours adolescent, les soirées du week-end sont synonymes de soirées entre amis, fêtes, soupers de classe ou encore bistrots. Toute occasion est bonne pour pouvoir retrouver ses copains et passer du temps avec eux. Par conséquent, une activité en famille ou au sein d'une société locale par exemple ne constituent pas des activités alternatives en tant que telles, mais viennent, au contraire, contrarier un programme de fin de semaine déjà prédéfini,

⁵⁶ Il ne nous est pas possible d'estimer la quantité d'alcool que les adolescents consomment chaque semaine. Cependant, lors de l'inscription au groupe de discussion, tous ont déclaré par écrit consommer de l'alcool plusieurs fois par semaine.

⁵⁷ Par contre, nous reviendrons dans le chapitre 4.4. sur ce que les adolescents considèrent être une consommation excessive ou une consommation plutôt normale.

récurrent et incontournable dans leur quotidien d'adolescent. En effet, les vendredis et samedis soirs alcoolisés sont consacrés majoritairement aux distractions entre pairs, au même titre que les débuts de semaine, de lundi à vendredi, font référence aux contraintes scolaires et à la vie familiale. Les sorties du week-end et la consommation d'alcool sont ici perçues comme un moyen de relâcher les tensions accumulées tout au long de la semaine et légitiment la transgression des normes et des interdits sociaux « pour des groupes habituellement bridés » (Craplet, 2000 : 142). Ces conduites de fin de semaine ont déjà été analysées par Coslin (1993, 1996) qui les désigne par des prises d'alcool sporadiques, par lesquelles les jeunes cherchent à atteindre consciemment l'ivresse et à se détacher des contraintes physiques et mentales pour parvenir à un état de bien-être intense. Notons cependant que ce mode de consommation, cette effervescence de fin de semaine, ne se rapporte pas spécifiquement à la jeunesse adolescente, mais concerne une frange plus large de la population.

En marge de cette réalité, les résultats obtenus lors de l'entretien collectif mettent en évidence l'existence d'une pratique d'alcoolisation particulière, propre à l'univers étudiantin, mais qui calque cependant sa structure et son organisation sur un rituel traditionnel adulte qu'est celui de l'apéritif.⁵⁸ En effet, tous les vendredis, dès la fin des cours, les étudiants sont conviés à se réunir et à se retrouver dans les quelques bistrots de la place, en ville de Sion⁵⁹. Ces rencontres, que l'on peut assimiler à un sas de décompression, viennent annoncer officiellement l'arrivée du week-end et du temps des loisirs, et se différencient des soirées nocturnes de par leur fonction. Ici, l'alcool n'est pas exploité pour ses propriétés psycho-actives mais pour ses capacités socialisatrices et se traduit dans l'inconscient collectif « par des images d'utilité sociale, de détente, de rituel de convivialité » (Chapuis, 1989 : 101). L'alcool est le lubrifiant social qui renforce les amitiés et scelle les nouvelles rencontres. On ne cherche pas ici l'ivresse, mais la modération. On y retrouve des copains, on trinque, on discute, on organise les soirées à venir, et ces moments de partage marquent temporairement une rupture avec la routine du quotidien.

En prenant régulièrement part à ces « rites » collectifs du vendredi après-midi, l'adolescent réaffirme en quelque sorte sa proximité, sa ressemblance et son appartenance à la

⁵⁸ Les conduites vis-à-vis de l'alcool repérées dans notre échantillon reflètent toute une partie de la « culture » étudiantine, laquelle se traduit continuellement par des choix spécifiques concernant les lieux fréquentés (des bistrots et non des discothèques), le type de boissons consommées (des bières ou du vin saisi dans la cave de leurs pères et non des cocktails) ou la constitution des groupes (des camarades de classe majoritairement), qui diffèrent partiellement selon nous d'autres « cultures » telles que par exemple celle formée par les apprentis.

⁵⁹ Le lycée-collège auquel nos jeunes appartiennent se trouve en ville de Sion.

communauté des jeunes d'une part, et à celle des étudiants d'autre part, et marque de façon progressive son détachement vis-à-vis de son milieu familial. Ce double processus permet au jeune de renforcer son développement identitaire lors du passage délicat de l'adolescence au statut d'adulte. Les observations faites à partir de notre échantillon rejoignent des aspects des travaux de Coslin (2003) et Craplet (2000), qui relèvent l'existence de plusieurs formes d'alcoolisation chez les jeunes. La première modalité, que l'on peut associer aux modes de consommation dites nocturnes, reprend les traits spécifiques des conduites toxicomaniaques, illustrée par une quête volontaire d'ivresse dans laquelle l'alcool est instrumentalisée à des fins psycho-actives, telles que se déroulent les sorties du week-end. La deuxième met en évidence une alcoolisation admettant un double processus d'intégration, qui initie le jeune à la communauté des adultes, « où l'adolescent rejoue les rites et les mythes des aînés : boire ensemble réunit » (Craplet, 2000 : 225) tout en renforçant son intégration au groupe de pairs, tel qu'observé lors des rencontres amicales du vendredi après-midi.⁶⁰

4.3. DES JEUNES SOUS INFLUENCE

Ce chapitre a pour objectif de dresser un tableau des diverses sources d'influence pouvant s'exercer sur les jeunes dans leurs pratiques d'alcoolisation. Pour quelles raisons les adolescents peuvent-ils être amenés à consommer régulièrement des produits alcoolisés ? Ce thème a fait l'objet d'une longue et passionnante discussion au sein du groupe. Dans un premier temps, nous les avons interrogés sur les facteurs pouvant conduire les jeunes à consommer de l'alcool, puis dans un second temps, sur les raisons qui pouvaient les amener personnellement à produire ce même comportement. Quel type d'influence pèse sur leurs comportements ? Cette démarche nous a permis d'accroître et d'élargir le nombre de raisons potentielles. Indirectement, certains facteurs pouvant expliquer la « non consommation » d'alcool ont également été évoqués.

4.3.1. RESULTATS

Une des premières raisons à avoir été citée, et qui ressort tout au long de la discussion, est l'influence des autres, du groupe de copains. Comme nous l'avons vu dans les chapitres 4.1. et 4.2., l'environnement social et amical est un élément central et récurrent dans la vie des jeunes interrogés. Il ressort de cet entretien qu'évoluer dans une bande, dans laquelle la

⁶⁰ Notons aussi une dernière forme d'alcoolisation, plus rare chez les garçons, qui fait référence à une utilisation excessive de produits alcoolisés pour ses propriétés thérapeutiques.

consommation d'alcool est une pratique courante, amène inévitablement à adopter les mêmes conduites. La majorité d'entre eux avoue ne connaître que très peu de jeunes abstinents dans leur entourage proche. Cependant, Fabrice résume la pensée du groupe, en niant d'abord l'effet de groupe puis en tentant ensuite de le relativiser :

« Mais j pense que l'effet de groupe ça pousse mais ça oblige pas. Si y'a quelqu'un qui veut pas boire, ben... il boira pas pis voilà ! » « Ouais bon ça dépend des groupes aussi mais euh, j pense c'est pas, qui a pas de... beaucoup de groupes qui vont dire « Ah tu bois pas t'es nul » et tout pis qui le rejette. Ils l'acceptent quand même, pis ça empêche pas de faire... de participer à la soirée et tout... Mais ça aide quoi... 'fin. »

Malgré cela, il existe comme un règlement tacite entre les membres d'une bande et l'un des leurs qui s'abstiendrait de boire, et inversement dans un groupe abstinent se trouvant face à un membre qui consomme de l'alcool. C'est à ce niveau que s'exerce la pression du groupe sur les individus :

Bruno « Non... y a pas de jugement... Sauf que... celui qui, celui qui boit pas... pis il est tout seul. C'est le cas d'ailleurs... y en a un qui boit pas... Ben... y... au bout d'un moment il va rentrer parce qu'il s'ennuie un peu... il arrive pas ch'ais pas... à être dans l'ambiance. »

Roland « Ouais, j'sais pas... non mais... c'est un peu pfff ça fait un peu bizarre si t'es le seul à boire comme ça... »

Cependant, les jeunes interrogés partagent l'opinion que l'influence du groupe de copains est plus forte lorsque l'on est jeune et que l'on s'initie aux pratiques alcooliques, puis évolue et s'affaiblit au fil du temps pour laisser plus d'autonomie quant au choix de boire ou non.

Francis « Ouais j'veux dire, c'est c'est au début qu'il y a vraiment du jugement... Au, au cycle, fin du cycle, début de... 'fin 2-3^e du cycle c'est, c'est plutôt là où ... c'est, c'est dur à se refaire des copains... pis à c'est là qu'il y a plus de jugement... « Ah tu bois pas t'es pas cool et tout »... J'veux dire...après au collège... on reste la même classe pendant 2-3 ans... ça ça pose beaucoup moins de problèmes quoi... y a plus de tolérance... Donc, l'effet de groupe il, il disparaît de plus en plus avec l'âge quoi... »

Selon l'âge, entre 15 et 18 ans, la liberté de choix se substitue aux besoins de trouver sa place et de s'affirmer aux yeux des autres, au travers de sa consommation d'alcool.

Il est également intéressant de citer dans ce contexte des pairs, un facteur que l'on peut associer à la notion de défi entre amis. L'un des participants nous a fait part d'expériences vécues avec ses copains il y a de cela quelques années, lorsqu'il n'était qu'un néophyte en matière d'alcool, lesquelles prenaient la forme de paris initiatiques ludiques, où chacun mettait en jeu sa réputation. Marc raconte :

« Ouais j'ai commencé justement au cycle... là c'est la période... « t'es cap ou t'es pas cap »... donc on commence à boire de plus en plus, de plus en plus vite. Pis après t'arrives au collège, ben t'as eu une bonne descente... tu peux déjà continuer avec les autres. [...] Là j'veux dire si tu bois pas t'es... ben... t'es pas... t'es une lopette quoi j'veux dire. »

Les traditions familiales sont également un facteur à prendre en compte dans la consommation d'alcool chez les jeunes. Dans le groupe interrogé, rappelons que deux d'entre eux, Francis et

Bruno, ont été initié à l'alcool dans le cercle familial. Ce dernier, Roland et Fabrice sont d'avis que les habitudes de consommation vues et vécues à la maison, développent naturellement un attrait particulier envers ce type de boissons :

Bruno « Moi j'ai toujours vu mes parents boire... enfin... boire... déguster... Vu que mon père il est vigneron... y a toujours eu du vin sur la table... »

Fabrice « Pis euh... les parents ils boivent alors... C'est plus ou moins normal que les jeunes y boivent. Y a même des parents qui font un peu boire aux jeunes, alors... ça incite quand même plus ou moins... à goûter et ça... »

L'influence des prix sur les modes de consommation d'alcool a été discutée, mais ne fait pas l'unanimité parmi les membres. C'est Francis qui, le premier, a abordé la question des prix. Très fréquemment, on observe dans les lieux publics que certaines boissons alcoolisées sont proposées à un prix similaire voire inférieur à celui des boissons non alcoolisées telles que sodas et eaux minérales. Selon lui, cette situation n'incite pas les jeunes à consommer des boissons sans alcool mais pousse au contraire à la consommation d'alcool. Fabrice partage cet avis en évoquant la notion de revenu et de salaire, qui distingue les étudiants des apprentis. Il raconte :

« Par exemple, j pense qu'on prend quand même plus facilement une bière qu'un alcool fort, parce que c'est quand même plus cher l'alcool fort. » « Dans les bistrots c'est, c'est cher hein... [en parlant des alcools forts et des *long drinks*] »

Bruno, quant à lui, marque son désaccord en disant que le prix des boissons ne joue pas forcément un rôle important, en tous cas pas dans le cadre de sa consommation, même si l'on augmentait le prix des alcools :

« Non, j pense pas... parce que même si c'était plus cher... j pense que les gens y mettraient le prix... ça changerait rien... c'est j me dis pas j prend une bière parce que c'est le même prix qu'un coca. Si j'ai envie d'un coca j prend un coca... L'argent j pense pas que ça influence tellement... »

Cependant, quelques discours s'opposent au sien, quand certains membres déclarent se servir dans la cave familiale ou se procurer des boissons alcoolisées en magasin, dans le but de diminuer leurs dépenses.

Après avoir interrogé les participants sur les différents alcools qu'ils consomment habituellement, la question de l'âge limite autorisé pour l'achat d'alcool a été brièvement évoquée. Aucun d'entre eux ne semble rencontrer de difficultés particulières à se procurer de boissons alcoolisées.

Les qualités socialisatrices que l'on associe fréquemment à la prise d'alcool ont été largement évoquées dans le cadre de la discussion. Les jeunes gens admettent tous certains effets positifs provoqués par la consommation d'alcool et reconnaissent y avoir recours lorsqu'ils sortent.

L'alcool facilite les contacts et les nouvelles rencontres, en supprimant les barrières sociales et personnelles. Il a une fonction de lubrifiant social, et laisse libre cours à la discussion:

Bruno « A faire de nouvelles connaissances... »

Fabrice « Ouais, à aller plus vers les gens et ça... Plus facilement »

Francis « Ouais 'fin à aller vers des gens, que... si t'es à peu près net, t'as p'être pas vraiment envie d'aller leur parler... pis euh là tout de suite « Salut comment ça va ? » [Rires des autres participants] »

Marc « C'est sympa, on se marre un moment... pis après ben on va parler avec des gens, comme ça on est un peu saoul pis on rigole... »

Par contre, aucun d'entre eux n'utilise l'alcool comme outil de séduction pour aborder les filles⁶¹. Ils sont conscients que dans une telle situation, les effets de l'alcool, souvent imprévisibles, peuvent jouer en leur défaveur. Cependant, selon Bruno, les trois quarts de ses amis sortent pour draguer.

Fabrice « Euh j'pense si on boit un p'tit peu ouais ça peut aider. Mais vraiment quand... on boit un p'tit peu plus, ben j'pense pas que... ça plairait. [...] Ch'ais pas, mais ça fait djà on a djà perdu d'avance un peu en fait. »

L'alcool est également apprécié pour ses facultés festives, dans le sens où l'ambiance et la qualité d'une soirée entre copains dépendent largement de la présence ou non de boissons alcoolisées, et devient par conséquent, le partenaire obligatoire d'une fête réussie. L'alcool crée l'ambiance :

Marc « J'pense l'alcool c'est surtout bon quand on fait une fête entre copains... ça met une bonne ambiance... »

Roland « C'est souvent quand t'es entre copains comme ça, tu bois de l'alcool... pis c'est... j'sais pas c'est plus 'fin c'est sympa... Ca, ça met plus d'ambiance quoi... »

Fabrice « Si on s'prend de l'alcool on s'prend un peu plus de fous rires et ça qu'on s'prendrait pas si on était net. Pis 'fin ch'ais pas on rigole pendant trois quarts d'heure si y a une connerie et que... si on était net ça serait même pas rigolo pis voilà. » « Le problème c'est que si... y a pas d'alcool ben... [...] Si on est dans une soirée comme ça on sera obligé de s'asseoir autour de la table pis... Pis voilà, on devrait faire quelque chose quoi. »

L'alcool a également une fonction anesthésiante et peut, à ce titre, être utilisé dans les situations de mal-être personnel, afin de rompre avec un quotidien pesant et oppressant. Bruno nous fait part de ses tourments :

« Moi ça me libère un peu des pressions, de l'école et tout... ça arrive le week-end, je suis content... j'profite... et... pis j'arrive mieux à... à me nouer des contacts et tout, à être plus joyeux quoi... surtout pour ça... »

Francis pense aussi que l'usage d'alcool peut aider, l'espace d'un instant, à se sentir mieux, puisque les problèmes personnels se trouvent être dissimulés par les effets euphorisants de l'alcool. Selon Fabrice, au contraire, l'alcool ne peut qu'amplifier, positivement ou négativement, un état personnel initial :

⁶¹ Nous reviendrons sur la question des comportements filles/garçons dans le chapitre 4.5.

« Si t'es bien quand t'en consommes, ben après tu vas t'éclater, mais si t'es... si t'es tout déçu et ça pis que 'fin t'as un peu des problèmes... [...] en surface vu que en fait on a des problèmes, ben après ils ressurgissent pis... » « Non j'pense, j'pense que si on est pas bien, ben avec l'alcool on va pas être mieux. Pis que ça va pas nous aider à faire quelque chose de bien. »

Bien que nous traitions de ce sujet au point 4.8., nous souhaiterions brièvement évoquer ici l'importance de l'environnement socioculturel valaisan. Tout au long de l'année, le canton du Valais se trouve être très généreux en manifestations et occasions de se retrouver et de fêter entre amis, et aux dires des interrogés, il y a « des circonstances qui poussent plus que d'autres (Francis) » à consommer des boissons alcoolisées.

Francis : « [...] le tournoi de l'Ascension c'est vraiment... une beuverie organisée quoi. Donc que... y a des circonstances, des fêtes comme ça ou Carnaval... des circonstances qui poussent plus que d'autres... que les week-ends normaux où les jeunes ils sortent 'fin avec leurs copains dans les bistrotis... Parce que là, c'est vraiment dans la ville quoi... Carnaval... c'est... c'est quand même tout Sion... »

La culture vinicole et viticole régionale n'y est pas innocente et influence les comportements de la population, et des jeunes également, même si le vin n'est pas la boisson préférée de notre échantillon. Fabrice explique

« Ouais mais du fait que... y a des gens qui boivent du vin et de l'alcool... ben... 'fin ça aide à... à boire. Vu qu'y a tout le monde qui en boit, qui boit du vin ben ça pousse à la consommation d'alcool. »

La curiosité en tant que facteur d'influence sur la consommation d'alcool a également été évoquée, mais celle-ci, généralement, prend tout son poids dans la phase initiatique de l'apprentissage des conduites d'alcoolisation puis s'atténue à mesure que les habitudes se mettent en place. Cet élément est présent dans la majorité des discours, indépendamment de l'âge de chacun :

Fabrice « Pis j'ai goûté comme ça... »

Roland « Pis on a commencé un peu à boire comme ça. » « C'était comme ça quoi, j'ai trouvé [une bouteille] dans l'armoire... Juste pour goûter comme ça, j'sais pas... »

En effet, l'âge aidant, il apparaît que la curiosité des premiers instants laisse place rapidement, via un renouvellement des expériences et une accoutumance progressive aux produits alcoolisés, à une certaine routine dans les comportements. Boire de l'alcool le week-end entre amis est devenu une activité incontournable, un acte courant, normal et habituel, presque contraignant, qui marque leur quotidien d'adolescents. On sort sans se poser de questions, par habitude, sans raison pourrait-on dire. C'est certainement pour cela que les jeunes interrogés ont eu relativement de mal à s'exprimer sur ce sujet :

Roland « Pfff parce que j'aime, j'aime bien ça d'abord, pis euh [...] Quand on va au bistrot comme ça... on prend une bière... j'sais pas, c'est un peu... Maintenant c'est devenu presque une habitude. »

Francis « Ben j'pense que c'est aussi une habitude et pis euh... ouais c'est... c'est une habitude 'fin... [...] et pis voilà. 'Fin... ouais c'est devenu une habitude... Mais... ch'ais pas, y a pas vraiment de... de raisons spéciales. »

Fabrice « Les samedis j'en sais rien on y échappe pas. »

Comme dit précédemment, s'entretenir sur les facteurs influençant la consommation d'alcool chez les jeunes amène indirectement à aborder un certain nombre de raisons pouvant expliquer pourquoi certains préfèrent s'abstenir d'en consommer. Les éléments du discours portent uniquement sur des copains des membres de notre échantillon. Fabrice et Roland font référence à certains amis qui refusent de boire par crainte de perdre la maîtrise de leurs comportements. Fabrice pense également que l'abstinence d'un de ses amis fait suite à l'alcoolisme du père. Selon Bruno, un de ses copains ne boit plus ou très rarement, à la suite de mauvaises expériences vécues à cause de l'alcool. Francis, lui, mentionne deux camarades de classe qui s'abstiennent, mais sans donner de raison apparente. Ces amis qui ne boivent pas sont en nombre relativement restreint.

4.3.2. INTERPRETATION

Les résultats de nos entretiens témoignent de la diversité et de l'interdépendance des influences (Gaughan, 2000)⁶², auxquelles peuvent être soumis les jeunes adolescents, dans le développement de leurs pratiques d'alcoolisation. Deux catégories peuvent être distinguées, l'une à dominance sociale (cercle familial, groupe de pairs, environnement socioculturel...) ainsi qu'une autre centrée davantage sur des caractéristiques individuelles (quête de sensations, curiosité, prix, plaisir du goût, ...). Nous ne développerons ici que les facteurs ayant fait l'objet de recherches abondantes.

Malgré le rôle secondaire de la famille déjà observé dans notre échantillon dans les épisodes initiatiques de l'alcoolisation, les conduites et attitudes des parents, celles du père notamment (Zhang et al., 1999, cité par van der Vorst et al., 2005), vues et vécues dans le milieu familial vis-à-vis de l'alcool, semblent au contraire avoir un impact sur le développement des comportements de certains adolescents, notamment ceux dont les pères exercent la profession de vigneron. Une attitude parentale permissive à l'égard des boissons alcoolisées semble alors encourager l'adolescent à développer lui-même un rapport positif à l'alcool. Plusieurs recherches, telles que celle réalisée par Barnes et al. (1986) sur le poids de la socialisation familiale dans le cadre des conduites alcooliques chez les adolescents, montrent effectivement que les pratiques et les comportements en matière d'alcool observés chez les parents, qu'ils soient positifs ou négatifs, à tendance abstentionniste, modérée ou excessive, transmis au

⁶² Nous faisons référence ici à un article de Monica Gaughan publié suite à son travail de thèse, dont nous n'avons pu obtenir que l'*abstract*, consulté sur *Sociological Abstract*. Les références complètes de l'article se trouvent en bibliographie.

cours du processus de socialisation⁶³, peuvent expliquer certains modes d'alcoolisation chez les jeunes. Partiellement seulement car plusieurs résultats d'enquêtes quantitatives (p.ex. Bahr & al., 1995, Crawford & Novak, 2002) soutiennent que le groupe de pairs exerce l'influence la plus forte dans l'élaboration des conduites d'alcoolisation chez les adolescents. Il est effectivement observé dans notre échantillon que les circonstances récurrentes liées à la consommation d'alcool interviennent essentiellement dans un environnement de pairs et plus rarement en présence des parents.

Bien que libre de refuser des pratiques collectives qu'il estime contestable tel que l'usage excessif d'alcool par exemple, l'adolescent peut craindre par un comportement inadéquat la sanction par le groupe, ce qui l'engagerait selon Coslin (2003 : 123) sur la voie de l'échec identitaire. La pression sociale, la peur du rejet, le regard des autres, exprimés d'ailleurs de manière souvent tacite, dissuadent souvent l'envie de se distinguer de la masse, notamment dans les premières phases de l'adolescence, et pousse en conséquence à se conformer, à se plier en quelque sorte à la tyrannie de la majorité. Dit autrement, chacun se comporte comme il l'entend, mais il est préférable de suivre le mouvement, car « faire radicalement différemment de tout le monde serait se condamner à un irrémédiable isolement » (Kaufmann, 1998 : 243).

A ce sujet, certains discours que nous avons obtenus lors de l'entretien apportent des éléments intéressants qui amènent à relativiser l'influence des pairs dans les conduites d'alcoolisation, puisqu'il semblerait que celle-ci diminue en fonction de l'avancée en âge, « le dynamisme de groupe à l'adolescence est passager ; il s'estompe avant de disparaître » (Robert & Lascoumes, 1974 : 86). Autrement dit, il semblerait que vers la fin de l'adolescence, une fois l'intégration faite, l'appartenance au groupe acquise et reconnue par les autres, sa propre place et son rôle définis au sein du groupe, le besoin de conformisme et de mimétisme des pratiques collectives et la crainte des jugements laissent place à une plus grande marge d'autonomie et de liberté dans les décisions individuelles en ce qui concerne le fait de boire ou de ne pas boire. Par cette démarche, le jeune prend de la distance par rapport à l'opinion du groupe (boire pour faire comme les autres) et impose progressivement ses propres choix de jeune adulte en devenir (boire parce qu'on en a envie). Les discours de nos intervenants laissent relativement transparaître cette évolution dans le rapport au groupe, notamment entre l'adolescent le plus

⁶³ C'est par le processus de socialisation que l'individu incorpore dès son plus jeune âge les valeurs, les normes, les compétences et les manières d'agir nécessaires qui lui permettront progressivement de se définir comme un acteur social à part entière de la société dans laquelle il vit et d'en comprendre les modes de fonctionnement. La famille, tout comme l'institution scolaire, est reconnue comme l'un des espaces de socialisation par excellence pour l'enfant, mais aussi tout au long de sa vie adulte [Akoun, A., Ansart, P., sous la dir. de, *Dictionnaire de Sociologie*, Le Robert/Seuil, s.l., 1999].

jeune et les plus âgés, même si ces derniers n'y sont pas totalement détachés. Il est également intéressant d'observer que la pression du groupe de pairs peut être autant un facteur encourageant l'alcoolisation qu'un frein à la consommation. Par ailleurs, il semble autant difficile d'être seul consommateur d'alcool dans un groupe d'abstinents qu'un abstiné dans un groupe de buveurs. Cette réflexion nous amène à penser que peu importe la forme que prennent les comportements dominants au sein du groupe, l'essentiel pour le jeune semble être finalement d'évoluer dans le même sens que la majorité.

L'emprise exercée par l'environnement social ne permet pas à elle seule d'expliquer et de comprendre le phénomène de l'alcoolisation chez les jeunes. On observe également que nombres de facteurs d'ordre individuel interviennent dans le processus et doivent donc être pris en considération. Les résultats de nos entretiens montrent aussi que l'alcool est apprécié pour les effets positifs et euphorisants que sa consommation occasionne, essentiellement aux niveaux psychique et physique (sensations de bien-être, renforcement de la sociabilité, etc.). L'ivresse donne effectivement l'illusion, le temps d'une soirée, d'être plus sociable, plus ouvert, plus drôle, d'être mieux avec les autres et par conséquent mieux avec soi-même. La recherche répétée de telles sensations, le besoin régulier de se métamorphoser en quelqu'un d'autre, d'explorer d'autres identités, d'autres traits, ne seraient-ils pas l'expression d'un malaise plus profond et latent récurrent à l'adolescence, qui marquerait, selon Craplet (2000 : 226), la rupture d'avec le temps de l'enfance et l'entrée imminente dans le monde des adultes ?

4.4. REPRÉSENTATIONS ET LIMITES

Ce chapitre a pour objectif d'identifier la manière dont les adolescents perçoivent divers rapports à l'alcool, parmi lesquels l'alcoolisation normale et l'alcoolisation problématique, ceci afin de mieux comprendre comment eux-mêmes considèrent leur propre rapport au produit. Où posent-ils la limite de l'abus d'alcool ? Qu'est-ce que l'excès d'alcool ? Se posent-ils eux-mêmes des limites dans leur consommation ?

4.4.1. RESULTATS

Afin de déterminer ce qui distingue une consommation d'alcool normale et acceptable d'une consommation d'alcool problématique, nous avons demandé aux membres du groupe de définir les situations quotidiennes dans lesquelles consommer de l'alcool pouvait être considéré comme « bien » et dans lesquelles cet acte pouvait être considéré comme

« mauvais ». Il apparaît alors que les situations problématiques sont plus simples à se remémorer que celles se référant à la normalité. Trois d'entre eux pensent que boire pour oublier et alléger les soucis du quotidien, être dans l'attente constante du week-end ou chercher l'intégration au groupe de pairs en consommant de l'alcool sont des situations qui prédisent déjà l'apparition d'une conduite à problèmes. Marc et Fabrice considèrent que la consommation d'alcool est également une question de temporalité :

Marc « Y a un temps pour tout. Un temps tu peux boire. [...], si tu commences à boire en rentrant de tes cours ou, le matin en te levant tu vas boire au bistrot... Café pomme ou quelque chose, là y a un problème. Y a un moment tu te dis « tu fais la fête », pis y a un moment tu dis « pense à autre chose » aussi. C'est ça... »

Perdre la liberté de s'arrêter de boire quand on le souhaite sonne également le glas d'une addiction à l'alcool. Afin de déterminer quel rapport, normal ou excessif, l'on entretient avec l'alcool, Francis et Fabrice proposent de tester régulièrement la capacité de chacun à s'abstenir de boissons alcoolisées :

Fabrice « Ouais je pense que... savoir vraiment si t'es, t'as une consommation... juste comme ça... ou bien si c'est problématique ben, comme il a dit Francis, faut faire l'expérience de savoir si on, si on peut arriver à pas boire pendant une semaine. »

En ce qui concerne la consommation d'alcool « normale », non problématique ou encore acceptable socialement, seuls deux arguments ont été notifiés lors de la discussion. Premièrement, la consommation d'alcool est une pratique collective, et à ce titre, l'usage en solitaire demeure fortement emprunt de connotations négatives :

Bruno « Ouais à mon avis, j'sais pas si y a beaucoup qui boivent tout seul mais... C'est plutôt en groupe... [Rire général] »

Francis « Parce que boire tout seul... ça fait un peu j'sais pas... vraiment... »

Fabrice « Le vieil alcoolique au fond du bar... »

Deuxièmement, les sorties entre amis, lesquelles sous-entendent « consommation de boissons alcoolisées », se font et doivent se faire dans une optique festive et positive, et non comme dit précédemment, dans le but de résoudre des problèmes personnels. Fabrice exprime l'opinion du groupe :

« Ouais, on va pas trouver des solutions à des problèmes si on est déprimé quand on boit de l'alcool. C'est pas dans ce but là qu'il faut, qu'il faut... en tous cas moi j'en bois c'est plutôt pour m'éclater et ça... c'est pas pour... ouais. »

Cette discussion a amené tout naturellement à aborder la notion des limites de consommation d'alcool. Tous les participants sont parvenus à définir plus ou moins leurs propres limites, à l'exception de Fabrice :

« Hum... J'sais pas si je les connais vraiment... [Sourire] Ouais... J'sais pas... J pense j'pars un peu trop vite, alors, je me rends compte un peu trop tard que j'ai un peu trop bu. Ouais. »

Etre capable de gérer sa consommation d'alcool s'acquiert au fur et à mesure d'expériences d'alcoolisation :

Francis « Enfin...ça vient après deux trois fois... on a vraiment trop dépassé après, on sait, on sait jusqu'où on peut aller pis... »

Une fois ces seuils de tolérance définis, chacun exprime son droit ensuite de les respecter ou de les transgresser, en fonction du type de soirées organisées. Une sortie de samedi soir n'implique pas les mêmes conduites individuelles que la rencontre amicale du vendredi à la fin des cours ou qu'une dégustation de vin dans une cave.

Bruno « Bon y a toujours des soirs où tu vas toute façon faire la grosse noce mais... »

Marc « Des fois des soirées et ça un peu con où tu dis « ce soir j'serai saoul » pis là tu bois autant que tu veux, le but c'est d'être plus mal possible... »

Bruno décide de nous faire part de son expérience personnelle particulière concernant sa consommation, son rapport à l'alcool et la notion de limites :

« Moi c'est... jusqu'à un mois, j'me suis jamais mis de limites en fait. Je buvais parce que jusque quand j'étais fini. Et pis... je me suis aperçu qu'en fait... que je commençais à... vouloir plus rien dire... J'aimais que le week-end et pis, j'attendais, j'attendais pis je m'emmerdais toute la semaine. Ça devenait trop pénible. Alors maintenant j'essaie de me modérer un peu... je me pose des limites pis... Bon ça dépend les soirs... c'est vrai qui a des soirs où... toute façon... »

Cet aveu courageux nous a donné l'opportunité d'aborder avec les membres du groupe les notions de risque et de conduites à risque. Dans un premier temps, nous leur avons demandé de nous faire part de deux événements, lors desquels de l'alcool avait été consommé, qu'ils ont pu vivre ou observer, le premier ayant eu un impact positif et le second négatif sur leur propre comportement. Sans entrer dans le détail des histoires relatées, nous signalerons néanmoins que les expériences négatives ont été nettement plus faciles à se remémorer et à visualiser que les expériences positives:

Fabrice « C'est peut-être parce que... en général c'est tout le temps bien, pis des fois y a des moments où c'est moins bien alors... On se rappelle les moments où c'est moins bien. »

Sans exception, les expériences négatives mentionnées sont des histoires vécues par des tiers et concernent essentiellement des actes de violence ainsi que des épisodes d'ivresse avancée dont l'un, particulièrement grave, a nécessité le recours à des soins médicaux.

Cette discussion a permis de faire émerger la notion du danger inhérente à toute consommation de produits alcoolisés, éventualité auquel la majorité des participants semblent avoir pris conscience, notamment Fabrice et Francis :

Fabrice « Ben... [...] Ca fait un peu, ça fait quand même un peu bizarre de savoir que... 'Fin faut quand même savoir qu'avec l'alcool il faut pas, trop trop abuser... parce que... »

Francis « Mais ça arrive toujours aux autres quoi jusqu'au jour où... ça arrive dans ceux qu'on connaît pis là ça refroidit. »

Dans un deuxième temps, nous avons interrogé les membres du groupe sur les moyens de locomotion dont ils disposent pour rejoindre leur domicile lors de fins de soirées trop arrosées. Habitant dans des villages, Francis se déplace en moto, Bruno plutôt à pied ou en vélo, alors que Fabrice est dépendant de ses amis, qui disposent régulièrement d'un véhicule et se chargent ainsi de le reconduire chez lui. Roland, citadin, utilise les transports publics. Appeler ses parents reste toujours une solution, mais si possible de dernier ressort, car elle contraint à se présenter à eux sous une attitude « convenable » afin d'éviter les sermones parentales. Si leur état ne leur permet pas de rentrer par leurs propres moyens, deux d'entre eux déclarent s'arranger pour dormir sur place. Bien que Fabrice soit conscient des dangers de l'alcool, il est le seul du groupe à montrer des signes d'imprudence, lorsqu'il a trop bu :

« Ouais y a tout le temps un peu quelqu'un qu'j'connais [qui peut le reconduire chez lui], mais bon... En général j'm'en fous un peu qu'il soit gazé ou pas... »

4.4.2. INTERPRETATION

Les discours que nous avons recueillis fournissent des éléments intéressants au sujet des représentations communes que se font les adolescents concernant la consommation de substances alcoolisées qu'ils estiment « normale » et celle perçue comme « problématique » par-là même excessive. Quels critères marquent la limite entre ces deux modes d'alcoolisation ? On en dénombre trois. Premièrement, la consommation d'alcool s'inscrit dans une certaine *temporalité*, selon laquelle l'usage d'alcool devient une pratique tolérée – le soir notamment – ou au contraire dévalorisée, tel qu'aux heures du lever. Coslin souligne effectivement que

« pour les jeunes consommateurs d'alcool, la consommation nocturne s'inscrit dans la normalité du boire, alors que celui qui prend de l'alcool pendant la journée est vu comme alcoolique et marginal, sauf s'il s'agit de consommations exceptionnelles, événementielles et collectives. » (2003 : 122-123)

Deuxièmement, la consommation d'alcool étant perçue par les adolescents comme une *pratique éminemment sociale et collective* (Le Rest, 2000 : 167), la consommation en solitaire, qui renvoie à l'image masculine de l'ivrogne, est par conséquent une pratique fortement stigmatisée et associée à un fort rapport de dépendance à l'alcool. On trouve chez Bender et al. (1997) l'idée que dans la pratique de l'alcoolisation, être entouré d'amis donne à celui qui boit la garantie d'une consommation intégrée et sécurisée.

Enfin, la valorisation ou la dépréciation de l'acte d'alcoolisation est tributaire des *finalités recherchées*. Boire dans une optique festive et ludique est perçu de façon plus positive que boire dans l'intention de favoriser son intégration sociale ou fuir les tracasseries quotidiennes. Le Rest

souligne d'ailleurs que « quand la prise de produits est dissociée de la fête, le risque inquiète et interroge » (Le Rest, 2000 : 161).

L'énumération de ces traits, marquant la distinction entre deux modes d'alcoolisation, fait apparaître que ces jeunes ne se considèrent pas comme appartenant à une catégorie des buveurs problématiques et n'associent pas leurs conduites à une consommation excessive. Une observation similaire est faite par Cordonnier, lorsqu'il demande à des jeunes de définir le seuil de dangerosité de consommation d'alcool. Ceux-ci « choisissent des seuils de danger qui ne correspondent pas à leur consommation présente » (1994 : 142).

Dès lors, ils ne parviennent pas identifier les réels dangers pouvant être engendrés par leur consommation.

Il est intéressant d'observer qu'aucun critère quantitatif ou fréquentiel n'est évoqué, tel que décrit notamment par Simonin (cité par Hillemand, 2000 [1999] : 4).⁶⁴ Ces deux éléments sont repris également par Coslin, dont les recherches mènent au constat

« que pour la majorité des jeunes ce qui est excessif c'est d'absorber trop de boissons alcoolisées à la fois, non d'en prendre une quantité relativement importante, mais par petites prises répétées. »⁶⁵ (Coslin, 1996 : 205)

Dans le cas qui nous occupe, nous pouvons par conséquent déduire que, chez les adolescents, ce qui différencie une conduite considérée comme normale d'une autre jugée excessive se fonde essentiellement sur des caractéristiques perceptibles à l'œil nu. Si l'on se réfère aux observations déjà faites sur les conduites de notre échantillon dans les thèmes traités précédemment, ainsi qu'à une majorité d'enquêtes réalisées à plus grande échelle, on retrouve effectivement ces trois critères qualifiant un rapport à l'alcool acceptable et normalisé. A l'adolescence, comme à l'âge adulte d'ailleurs, la consommation d'alcool, acte anodin au premier abord, apparaît en vérité être un comportement conditionné et régi de façon stricte par un ensemble de règles implicites. Il est dès lors légitime de s'interroger sur la fonction que sous-tend l'existence de telles normes de conduites chez les adolescents. Celles-ci permettent de marquer la limite qui sépare le « nous » des autres (groupes de jeunes, adultes, etc.). Par la discrimination de certains comportements (la consommation d'alcool excessive), de certains individus (p.ex. l'alcoolique solitaire) ou de certains modes de boire (p.ex. la consommation natale), observés chez autrui, qui ne cadrent pas avec les normes reconnues, admises et

⁶⁴ Selon Simonin, la dépendance alcoolique se définit par le rapport entre la quantité d'alcool ingérée quotidiennement et celle pouvant être éliminée par le corps dans les 24 heures [*Dictionnaire d'alcoolologie*, Haut Comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme, La documentation française, Paris, 1987].

⁶⁵ « La fréquence de consommation des boissons alcoolisées est donc mise en avant pour définir le caractère excessif par près de 40% des adolescents. [...] La quantité consommée a été mise en avant par six adolescents sur dix pour exprimer le caractère excessif de la consommation. » (Coslin, 1996 : 206-207)

acceptées par les membres du groupe, on valorise et légitime simultanément ses propres conduites dans leur normalité, on renforce la cohésion sociale du groupe et on minimise également l'existence et l'importance d'écarts normatifs éventuels,

« Chacun définit son propre pôle de stigmatisation, qui lui permet, par opposition, de se construire positivement. » (Kaufmann, 1998 : 220)

Par une analogie particulièrement osée, des conduites similaires se retrouvent chez Kaufmann, dans son enquête sur la pratique des seins nus effectuée sur les plages du Nord de la France. Cet usage du corps, à première vue des plus banals et individuels, tout comme peut apparaître la consommation d'alcool, se trouve être implicitement soumis à des codes, à des règles comportementales strictes, que chaque pratiquante se doit d'accepter et d'intégrer selon son âge, sa morphologie, et son aisance (p. 244) au risque d'être l'objet des railleries et des regards désobligeants.

Nos entretiens nous permettent également d'approfondir la réflexion sur les notions de limites et de risques liés à la consommation d'alcool telles que perçues chez les adolescents. Il est observé que l'apprentissage des conduites d'alcoolisation, en dehors des diverses influences externes déjà discutées précédemment, s'exprime également au travers d'une démarche individuelle, dont la quête des limites personnelles est l'un des éléments moteurs à cette période de la vie. A partir des témoignages recueillis, on observe qu'apprendre à connaître les limites de sa consommation est un processus qui se déroule en deux temps successifs. D'abord, le jeune cherche à définir, par tâtonnement, autrement dit par une approche d'essais et d'erreurs, son propre seuil quantitatif de tolérance à l'alcool. Quelle quantité est-elle suffisante ou nécessaire de manière à pouvoir atteindre telle ou telle finalité escomptée ? Une fois ce seuil évalué, l'adolescent devient capable de gérer, de « maîtriser » en quelque sorte l'évolution de sa consommation et se voit instituer d'un pouvoir, quant au choix de respecter ou outrepasser les limites, de s'en imposer ou non :

« A travers la quête de limites, l'individu cherche ses marques, teste ce qu'il est, apprend à se reconnaître, à se différencier des autres, à restaurer une valeur à son existence. Et selon l'intensité de l'épreuve qu'il traverse pour expérimenter ses limites, il se procure, provisoirement ou durablement, une prise plus assurée sur son existence. » (Le Breton, 1991 : 17)

D'une démarche d'abord relativement contraignante où le jeune « subit » davantage qu'il ne domine le produit alcool, l'apprentissage de la consommation d'alcool devient moyen d'exprimer son identité à travers la liberté de choix. C'est ainsi que

« l'adolescent négocie son passage de l'enfance à l'âge adulte à travers de multiples comportements dérogatoires, empreints de risque, cherchant quelles sont ses propres limites et quelles sont celles d'autrui » (Coslin, 2003 : 10)

négociations qui le guident progressivement sur la voie de l'autonomie.

4.5. CONSOMMATION DIFFÉRENCIÉE SELON LE GENRE

Après avoir abordé de manière descriptive divers thèmes sur le rapport de l'adolescent à l'alcool, nous allons tenter de traiter une dimension plus large, autrement dit celle de l'alcool, l'adolescent et ses divers environnements sociaux. L'objectif de ce thème consiste à déterminer, à partir des perceptions et des observations subjectives faites par notre échantillon au travers de leur expérience de l'alcool, si les conduites d'alcoolisation chez les garçons et les filles à l'adolescence révèlent des similitudes ou au contraire des divergences. Notons cependant que nous ne disposons pas du point de vue des jeunes filles et que par conséquent nous nous basons uniquement sur les discours de notre échantillon.

4.5.1. RESULTATS

Ce thème fait suite aux questions concernant l'usage de l'alcool en tant que moyen facilitant les rencontres amoureuses, et a été abordé, ici, à l'aide d'une question générale concernant les opinions, positives ou négatives, que peuvent se faire les garçons du groupe à la vue d'une jeune fille de leur âge, qui présenterait des signes d'ébriété avancée. La moitié des adolescents interrogés déclarent ne porter aucun jugement sur ce genre de comportement, tandis que les réactions de Fabrice et Bruno dépendront du degré d'affectivité par rapport à la fille en question (amie proche ou fille inconnue), bien que Bruno soit le seul à exprimer une désapprobation particulièrement sévère à l'égard de ce type de conduite féminine:

« Moi ça me choque toujours de voir une fille qui est ivre morte quoi... ch'ais pas ch'ais pas pourquoi parce que... C'est comme nous. »

Dans l'ensemble, ces situations sont vues d'un œil amusé et deux des membres du groupe n'hésiteraient pas d'ailleurs à venir en aide aux jeunes filles quelque peu imbibées.

L'intervention de Bruno nous a offert une transition parfaite pour parvenir à déterminer si, à l'adolescence, les modes d'alcoolisation et les ivresses étaient soumis à la division sexuelle du genre. Autrement dit, est-il possible que les filles et les garçons révèlent des comportements distincts en matière d'alcool ? A partir des observations faites par le groupe, il ressort globalement qu'en soirées, les garçons sont toujours plus nombreux à consommer de l'alcool et plus nombreux à être ivres que les filles. Elles boivent moins, quoique l'écart, selon Fabrice, semble se réduire. Les soirées très arrosées, de type « beuverie », restent majoritairement l'adage des groupes de garçons, et donc plus rarement celui des filles. Celles-

ci sont souvent plus raisonnables et agissent telle une borne lumineuse auprès des garçons qui leur rappellerait les limites à ne pas dépasser. Roland partage cette opinion, puis continue son observation du sexe opposé en insistant sur l'usage plus fréquent de cigarettes :

« Moi j pense qu'elles sont... aussi un peu plus responsables mais, pis qu'elles boivent ch'ais pas, j'vois beaucoup moins de filles boire de l'alcool comme ça, c'est plutôt... la cigarette... comme ça c'est pas trop... c'est pas trop l'alcool. Si elles boivent c'est pas, c'est pas vraiment de la bière ou du vin, c'est aussi un peu des... Smirnoff, des trucs comme ça, des trucs un peu plus sucrés... Pis moins, il m'semble... »

Bruno marque à nouveau son désaccord au sujet de certaines conduites féminines:

« Ouais parce qu'elles quand elles sortent, elles sortent quoi... » « Moi j'trouve c'est pareil... [que les comportements des garçons] »

Cependant, contrairement aux garçons, il ressort que les filles, de par leur soi-disant faible expérience de l'alcool, présentent plus de difficultés à définir leur propre seuil de tolérance. La consommation fréquente de boissons pré-conditionnées, telles que les alcopops, contribue à entretenir cet état d'ignorance. En raison de leur teneur élevée en sucre qui dissimule la quantité d'alcool contenue dans ces boissons, il est particulièrement délicat pour des jeunes filles encore inexpérimentées de déterminer avec justesse leur taux d'alcoolémie et de gérer à temps les effets désagréables de l'alcool. A ce propos, Fabrice explique :

« Elles brûlent peut-être un peu les étapes, pis euh d'un coup elles sont couchées par terre elle savent pas pourquoi enfin ch'ais pas... »

Aux dires de Fabrice toujours, les filles peinent à trouver un juste milieu à leur consommation :

« Soit elles boivent soit rien, soit elles boivent... à tomber pis voilà. »

Il met aussi l'accent sur le fait que, selon lui, certaines filles auraient tendance à simuler leur ivresse afin de s'attirer les faveurs des garçons. Bruno modère sa réflexion, en affirmant que certains garçons usent également des sorties nocturnes pour rencontrer des filles. Francis et Roland, quant à eux, sans approfondir le fond de leurs pensées, ne semblent pas convaincus par ces propos.

Nous signalerons brièvement que les groupes de copains auxquels appartiennent les jeunes interrogés, particulièrement Bruno et Fabrice, ne sont pas strictement homogènes mais comptent occasionnellement la présence de filles.

4.5.2. INTERPRETATION

Ce regard croisé sur la consommation des filles peut offrir une réflexion intéressante sur l'évolution du rapport de genre en lien avec la consommation d'alcool chez les adolescents. Le fait que la majorité ne manifeste aucune opinion particulière au sujet d'états d'ivresse chez

les filles, issue somme toute extrême de l'alcoolisation, que ces jeunes hommes observent cette situation d'un œil même amusé, tout comme ils le feraient à l'égard d'un copain ivre, illustrent selon nous clairement l'acceptation globale du boire féminin en tant que conduite normalisée, voire même banalisée, néanmoins à l'adolescence. Les filles boivent ? Et alors ? Les garçons aussi ! Ces similitudes dans les comportements entre garçons et filles ne sont pas uniquement perceptibles dans le domaine de l'alcool mais se retrouvent de plus en plus dans une multitude de domaines, tels que l'habillement, le langage, les goûts musicaux, les loisirs et autres, autant de signes distinctifs de leur appartenance à un seul et même monde (Coslin, 1996 : 41), à une seule et même culture, celle des jeunes, indépendamment de leur genre. A ce sujet, Hurstel parle d'emblèmes, lesquelles

« manifestent clairement une différence, une clôture avec d'autres catégories ou d'autres groupes sociaux et une affirmation de similitude dans le groupe. C'est la définition même de l'identité culturelle : partager des valeurs, des conduites et, en même temps, se sentir différent des autres. » (Hurstel, 1984 : 22)

Cependant, le commentaire d'un des leurs, qui plus est l'aîné du groupe, se disant choqué à la vue d'une jeune fille ivre, n'est pas sans susciter une réflexion sur la notion de genre et le rapport à l'alcool et ne peut être compris indépendamment des normes, représentations et jugements de valeurs qui prédominent dans notre société moderne, et qui déterminent strictement les rôles, statuts et manières d'être et d'agir autorisés ou sanctionnés socialement, selon son appartenance au genre féminin ou masculin. Ses paroles sont lourdement imprégnées de représentations qui désapprouvent le boire féminin, qui condamnent la démesure et le manque de maîtrise de soi en tant que conduites allant à l'encontre des stéréotypes traditionnels féminins.

« Although social norms about women's drinking can be said to have become more lenient, community attitudes continue to be more permissive about men's drinking and many negative stereotypes about women's drinking persist [...]. In addition, intoxication in men continues to be more accepted since it is viewed as being consistent with many "masculine" traits such as physical stamina, risk taking and personal prowess [...]. In contrast, taboos about women's intoxication remain widespread and are rooted in social beliefs that drunkenness in women results in neglect of caretaking and nurturant functions and in the loss of sexual inhibitions [...] Therefore, current social norms and persistent sex-role stereotypes reveal an interesting paradox about women's drinking. More liberal and loosely defined gender roles have increased the acceptance of women's drinking, and perhaps even increased the social expectation that more women will drink. However, at the same time many views about women's heavy drinking continue to be very negative. » (Ricciardelli et al., 2001)

En fait, ce jeune assiste, impuissant, à l'accession et à l'appropriation progressive par les filles, et à travers elles les femmes, d'un monde massivement dominé par les hommes. La consommation d'alcool chez les jeunes serait-elle une illustration d'une évolution en cours des rapports de genre ?

Quoiqu'il en soit, la réaction de ce jeune homme renforce les inquiétudes des spécialistes de la santé et des instituts de prévention, exprimées à partir des résultats des multiples enquêtes réalisées sur le territoire suisse et à l'échelle européenne, dans lesquelles est observée ces

dernières années une forte croissance de la consommation d'alcool chez les adolescentes. Selon l'ISPA (2003), la consommation d'alcool hebdomadaire des adolescentes de 15 et 16 ans a augmenté de plus de moitié en Suisse en l'espace de quatre ans (1998-2002), sans pour autant que l'on constate une diminution des écarts entre les sexes. En Valais, la consommation au moins hebdomadaire de bière, voire d'alcools forts, a doublé entre 1992 et 2002 chez les filles de 16 à 20 ans (Chabot et al., 2005). La consommation d'alcool des adolescentes valaisannes est supérieure de près de 7% de la moyenne suisse.

En dépit de l'acceptation de l'alcoolisation des adolescentes par les garçons, témoignant ainsi d'une uniformisation en surface des comportements adolescents et par conséquent d'un affaiblissement des stéréotypes de genre, on observe cependant de nombreuses dissemblances dans la pratique même de la consommation, qui laissent à penser qu'en profondeur, l'univers de l'alcool persiste à demeurer un espace où se jouent, se rejouent, s'expriment et se confrontent les stéréotypes de genre. Les filles et les garçons boivent, certes, mais différemment.

Si l'on s'attarde sur les types de boissons consommées de préférence, les filles sont perçues comme étant de grandes consommatrices de boissons alcoolisées sucrées, pré-conditionnées ou de cocktails, fréquemment jugées par le genre masculin comme des « alcools de filles », contrairement aux garçons de notre échantillon qui consomment majoritairement des alcools aux valeurs que l'on peut considérer comme plus masculines tels que la bière et le vin. Les filles auraient-elles des prédispositions biologiques à préférer ce type de boissons ou doit-on y voir un prolongement des qualités et vertus rattachées au genre féminin (douceur, tendresse, etc.) ? Ces observations des préférences sont validées par les résultats d'enquêtes suisses et valaisannes (Chabloz et al., 2005), bien que celles-ci soulignent une évolution partielle des préférences en matière d'alcool en fonction de l'âge des interrogés, et françaises (Coslin, 1996) obtenus par enquêtes quantitatives, qui indiquent l'attraction des filles pour les boissons sucrées. Il importe peu ici de connaître les raisons qui amènent l'adolescent ou l'adolescente à opter pour une boisson plutôt qu'une autre, cependant, il est intéressant de souligner que certaines boissons sont porteuses déjà d'images stéréotypées selon le profil sexuel du consommateur.

Il nous est également rapporté que, d'un point de vue quantitatif, les adolescentes boivent moins et parviennent moins bien à maîtriser leur consommation que leurs homologues masculins. De nombreuses recherches médicales sont parvenues aux conclusions que biologiquement, l'organisme féminin, étant plus réceptif à l'éthanol, est par conséquent plus

vulnérable à ses effets et aux risques potentiels (Ancel & Gaussoit, 1998 : 65, développé également chez Stein & Cyr, 1997, cité par Ricciardelli et al., 2001). Il est aussi envisageable que les mesures éducatives et de contrôle parental, traditionnellement plus sévères à l'égard des filles que des garçons, soient une source d'explication concernant la plus faible quantité d'alcool consommée, le manque d'expérience et la plus faible capacité de maîtrise de l'alcool chez les adolescentes, relativement aux garçons.

Sous un angle plus psychologique, nos adolescents admettent volontiers que les filles sont plus raisonnables et modérées mais aussi plus responsables, réfléchies et prudentes dans l'usage qu'elles font de l'alcool. Au travers de leurs perceptions, ils relèvent inconsciemment certaines valeurs, socialement construites, que notre société a coutume d'attribuer au genre féminin.

Cependant, il arrive aussi que certaines filles fassent fi de ces images et conceptions de la féminité qui leur sont socialement et culturellement associées, et soient perçues comme s'appropriant certaines valeurs et comportements masculins. Elles séduisent, « allument » et cherchent à solliciter l'attention des garçons⁶⁶. Elles usent fréquemment de l'alcool à l'excès malgré une gestion difficile de leur consommation. Elles boivent et fument. L'enquête longitudinale française de Choquet et al. (1988 : 123) sur l'usage de drogues et le développement de troubles à l'adolescence met aussi en évidence qu'une « proportion non négligeable de filles adopte les comportements typiques de l'autre sexe, tendance qu'on retrouve dans des proportions plus faibles parmi les garçons. » Loin des attentes sociales qui les conditionnent dans leur rôle de femmes, ces adolescentes expriment, selon nous, par leurs conduites extrêmes, une quête, un besoin de repères qui puissent leur permettre de définir et de trouver leur propre place, de s'ajuster et de s'adapter une fois pour toutes à ce milieu dominé par les hommes.

4.6. L'ALCOOL ET LA FAMILLE

Le thème de la famille ayant déjà été abordé à plusieurs reprises au cours de ce travail, nous souhaiterions ici approfondir davantage la notion de l'influence familiale et le rapport existant entre les attitudes parentales (prohibitives ou permissives) à l'égard de l'usage d'alcool chez leurs adolescents et les conduites d'alcoolisation de ces mêmes adolescents. En

⁶⁶ Ce sujet est délicat à traiter. Les garçons de notre échantillon ont affirmé ne pas chercher à draguer une fille lorsqu'ils sont saouls, cependant la plupart de leurs amis le font. Pourquoi une telle nuance dans les comportements ? Draguer une fille quand on est imbibé est-elle une conduite si récusable qu'ils refusent de l'avouer ? Y a-t-il eu un effet d'enchaînement au sein du *focus group* dès que le premier d'entre eux a déclaré rester sobre dans ces situations ?

tant qu'instance primaire de socialisation, nous souhaitions savoir dans quelle mesure la famille jouait un rôle dans le processus d'alcoolisation des jeunes que nous avons rencontrés. Francis et Bruno, rappelons-le, ont été initiés à l'alcool dans le cadre familial, et les pères de deux d'entre eux sont propriétaires de terrains viticoles. De plus, la cave familiale sert souvent de « stock de ravitaillement » bon marché. En conséquence, tous semblent évoluer dans un milieu familial où les boissons alcoolisées sont relativement bien tolérées, bien que la consommation se fasse rarement en présence des parents. Toutefois, quel impact les attitudes parentales face à l'alcool exercent-elles sur les conduites de leurs adolescents ?

4.6.1. RESULTATS

Aux limites personnelles que chaque jeune s'impose en matière d'alcool⁶⁷ viennent se greffer quelques directives et injonctions parentales. Par exemple, rentrer au domicile familial en état d'ébriété n'est acceptable dans aucun cas, même si certains parents paraissent plus conciliants que d'autres.

Fabrice « Bon. Ils veulent pas trop euh... J'pense ça les embête quand même si j'rentre pis qui sont dans la maison et tout. C'est pas idéal. Si je rentre pis que ch'uis un peu... un peu frit. Ben ça va. Des fois ils m'chambrent un peu. »

Roland « Moi ils me laissent boire une bière un peu comme ça. Sinon ils veulent pas trop, bon djà j'ai j'ai encore 15 ans. Pis euh, ça se passe assez mal quoi si je... si je rentre pis qu'ch'uis vraiment pas bien. Ouais »

Bruno « Moi mon père il est totalement contre le fait de s'prendre une cuite. Alors euh... Pis ma mère elle le soutient. Alors euh... j'ai mieux pas intérêt à rentrer cuit à la maison. »

En dépit de l'existence de règles de conduites imposées par les parents, ces jeunes ne renoncent pas à l'alcool pour autant, préférant user de patience avant de franchir le seuil de la porte en attendant que la maisonnée s'endorme ou en allant dormir chez des amis. Malheureusement pour eux, les mamans de Fabrice et Roland ont le sommeil léger :

Fabrice « Bon moi chaque fois que je rentre 'fin... ch'ais pas comment elle fait, mais ma mère elle est tout le temps debout » « Y a tout qu'est éteint mais... chaque fois qu'j'rentre elle se lève. »

En cas d'absence de leurs parents, ces deux adolescents tout comme Francis, dont les parents ont acheté des alcootests pour surveiller la consommation de leurs deux fils, auront tendance à profiter de ce moment de liberté pour consommer plus d'alcool et prolonger leur heure de rentrée, contrairement à Bruno qui, lui, ne sent pas particulièrement gêné à l'idée de rentrer ivre à la maison, dans la mesure où il ne croise pas ses parents.

Roland « Quand ils sont pas là ben j'profite un peu. Rentrer un peu plus tard. Boire un peu plus tout ça. En plus ch'ais que j'ai pas de... quoi pas de problèmes quand je rentre à la maison. Je me fais pas engueuler tout ça. » « Si ch'uis, si ch'uis, que ch'uis vraiment, j'ai vraiment trop bu ben, pis ils sont pas

⁶⁷ Voir à ce sujet le chapitre 4.4.

là, ben ch'ais que j'peux aller tout de suite dans mon lit pis... [...] 'Fin après ils savent pas le lendemain, ils peuvent pas m'dire des trucs et ça. »

Il arrive parfois que certains doivent faire appel à leurs parents en fin de soirées pour les reconduire chez eux, lorsque aucun autre moyen de locomotion – copains véhiculés, transports publics – n'est disponible. Là encore, il est préférable de faire attention à ne pas montrer de signes d'ivresse avancée trop évidents:

Marc « [...] parce que j'habite un p'tit village de montagne, j'ai les bus à 22 heures, après y'en a plus. Donc c'est ou que j'appelle mes parents pis 'fin ça va être un peu chaud. Parce que là faut être net autrement... sur tout le trajet, j'me fais avoir... »

Tous sont soumis relativement aux mêmes règles de conduites, notamment en ce qui concerne la quantité d'alcool consommé, mais à la moindre occasion, tous tenteront de les contourner.

En plus de l'instauration de règles de conduites d'ordre préventif, les parents de Fabrice et Bruno, plus particulièrement leurs pères, tentent de leur transmettre et de leur apprendre les valeurs du bien-boire et l'art de la dégustation, en orientant explicitement leur consommation vers des produits qu'ils considèrent, en tant que professionnels de la vigne, comme acceptables :

Bruno « La bière ça va, pour lui la bière et le vin, c'est des trucs, qu'on a le droit de boire quoi mais tout ce qui est mélange de whisky coca, trucs comme ça, les Smirnoff... Tous ces trucs chimiques, il supporte pas quoi. Alors... du vin de la bière il me laisse boire, mais... Déguster avec lui... »

4.6.2. INTERPRETATION

En prenant appui sur une recherche menée récemment aux Pays-Bas sur l'impact de l'éducation familiale en matière d'alcool⁶⁸ sur les comportements juvéniles (Van der Vorst et al., 2005), nous tenterons de mettre en évidence certains points sur la manière dont les adolescents gèrent l'autorité et les injonctions parentales dans le cadre de leur alcoolisation. Tout en restant attentifs sur le fait que nous nous basons uniquement sur les discours d'adolescents, ceux-ci soulignent dans l'ensemble une relative permissivité parentale à l'égard des produits alcoolisés et de leur consommation. Il apparaît évident que les parents se sentent concernés par l'alcoolisation de leurs enfants. Leur implication dans l'éducation « alcoolique » de leur progéniture s'exprime de diverses façons, comme par l'attente patiente de leur retour à la maison ou en se proposant de les reconduire en fin de soirées, fonction

⁶⁸ The Alcohol-specific socialization, que nous avons traduit par « éducation familiale en matière d'alcool » peut par exemple s'exprimer au travers de diverses règles de conduites imposées par les parents, l'existence d'un dialogue de parents à enfant sur les risques potentiels pour la santé engendrés par l'usage excessif d'alcool ou en exprimant sa désapprobation à l'égard de certains comportements (Van der Vorst et al., 2005).

semblant être tenue davantage par les mères, ou alors par la transmission de savoirs et de connaissances précieuses sur la manière de boire et de « bien boire », rôle tenu de bon cœur par les pères. Cependant, être permissif à l'égard de l'alcoolisation de ses enfants ne rime pas ici avec un absolu laxisme. Ces attitudes n'empêchent pas le contrôle parental et l'existence de règles de conduites, de limites d'usage de l'alcool chez leurs enfants. Celles-ci concernent aussi bien l'instauration d'un couvre-feu, la quantité et la qualité d'alcool consommé autorisées – d'autant plus si leurs garçons sont encore de jeunes adolescents, comme Roland – que la proscription des états d'ivresse. Plusieurs travaux sont parvenus à démontrer la probable influence du contrôle parental, via l'éducation en matière d'alcool, sur la consommation des adolescents. Il a été établi par exemple que la désapprobation des conduites d'alcoolisation exprimée ouvertement par les parents diminue notablement la consommation d'alcool chez les adolescents les plus âgés (Wood et al, 2004, cité par Van der Vorst et al., 2005).

Malgré l'existence de règles parentales explicites, les discours des adolescents montrent que ces recommandations sont rarement respectées, particulièrement en ce qui concerne les volumes d'alcool consommés, et encore moins en l'absence des parents. Après tout, les règles ne sont-elles finalement pas faites pour être transgressées ? Apparemment peu efficaces, elles parviennent néanmoins à conditionner certaines conduites, particulièrement lors du retour au domicile familial, par crainte par exemple d'être surpris, « imbibé », face à ses parents. Il faut pouvoir boire et rentrer sans être vu, et pour y parvenir, être fin stratège. Les adolescents donnent finalement l'image de se sentir relativement peu contraints par le contrôle parental dans la gestion de leurs conduites et de leur consommation d'alcool, particulièrement chez les jeunes les plus âgés, puisqu'il existe selon eux une multitude de moyens de passer outre ces recommandations. Les règles les plus efficaces ne seraient-elles pas celles donnant l'illusion d'un large sentiment de liberté ? Selon Coslin (1996), la transgression est un mal nécessaire à l'adolescence, puisqu'elle

« permet au jeune de progresser, de rompre avec les images parentales qui, si elles ont été structurantes pour l'enfant, ne suffisent plus à son actuel développement. » (Coslin, 1996 : 34)

Cependant, il serait rassurant que l'éducation transmise en matière d'alcool à la maison porte ses fruits au-delà même du domaine familial et étende au mieux ses effets afin de développer chez le jeune une véritable conscience des risques et un sens des responsabilités acéré face à sa consommation d'alcool. Il faut avouer que cette volonté est des plus difficiles à concrétiser, sachant qu'au cours de l'adolescence, il est de pensée commune que les jeunes se refusent

souvent à se laisser soumettre à quelque forme d'autorité que ce soit, d'autant plus quand celle-ci émane de l'instance parentale. Au travers de ces conduites transgressives, les jeunes essaieraient-ils d'exprimer leur besoin toujours plus grand d'autonomie à l'égard de leurs parents et d'affirmer leur aptitude à prendre eux-mêmes en charge certains domaines de leur vie, impliquant la nécessité d'une renégociation des rapports entre parents et adolescent ?

« L'accroissement des capacités du jeune et de son besoin de prendre la responsabilité de sa propre existence, combinés aux attentes et expressions d'un environnement social qui s'élargit, incitent à une transformation progressive de la relation parents-adolescent. Celle-ci évolue de l'asymétrie des années d'enfance à un modèle plus symétrique [...], progression marquée par l'établissement d'une plus grande autonomie chez l'adolescent [...]. En famille, ces changements se traduisent par une augmentation des prises de décisions du jeune dans les domaines d'activité qui concernent les occupations familiales, le travail scolaire, les relations avec les amis, et les conduites personnelles [...] » (Jackson, 1997, p.78)

Selon nous, le processus d'autonomisation en marche à l'adolescence est une piste d'interprétation non négligeable pouvant permettre d'expliquer le rapport quelque peu conflictuel entre attentes et injonctions parentales et conduites adolescentes. Cependant, les recherches de Van der Vorst et al. (2005), basées sur une comparaison des perceptions recueillies parmi les membres appartenant à la même famille (parents et enfants) sur l'éducation en matière d'alcool, mettent en évidence une autre piste d'explication, non dénuée d'intérêt. Contre toute attente, ils sont parvenus à la conclusion surprenante que la communication parentale en matière d'alcool était positivement corrélée à la consommation d'alcool chez les adolescents. A posteriori, ces chercheurs en ont déduit que les efforts, en quelque sorte contre-productifs, fournis par les parents (communication et dialogue sur les risques de l'alcool, instauration de règles de conduites, etc.) étaient probablement transmis « d'une manière quelque peu destructive » (Van der Vorst et al., 2005). Avec prudence, nous pouvons dire que nos résultats soulignent également certaines failles de l'éducation familiale en matière d'alcool, puisque celle-ci n'amène pas à une diminution de la consommation d'alcool chez les adolescents, mais qu'au contraire, tend à la maintenir stable voire à la faire croître.

4.7. L'ALCOOL AU CŒUR DES PAIRS

Au cours de la séance de discussion, le groupe de pair a été signalé en tant que facteur d'influence sur la consommation d'alcool chez les jeunes. La majorité des participants partagent l'opinion qu'en effet, les conduites « pro-alcool » de leur entourage social les motivent fortement à imiter et reproduire ces mêmes comportements, et inversement lorsqu'ils se trouvent en présence d'amis non-consommateurs. Cependant, selon Francis, cette situation tend à se dissiper avec le temps et l'avancée en âge. La liberté de choisir entre boire

et s'abstenir supplante petit à petit le devoir de boire par crainte d'être jugé par son groupe. Le thème a donc été repris et approfondi, afin de comprendre davantage la dynamique qui s'exerce autour de la consommation d'alcool au sein des groupes de pairs de notre échantillon d'adolescents et repérer la place qu'occupe l'alcool dans cet environnement, mais aussi de comprendre sous quelle forme les pairs parviennent à exercer de leur poids.

4.7.1. RESULTATS

Dans un premier temps, nous avons cherché à connaître la composition des groupes de copains auxquels les adolescents interrogés appartiennent. La majorité d'entre eux sort essentiellement avec des camarades de classe. Pour des raisons de proximité géographique entre son lieu de domicile et son établissement scolaire, un seul sort de préférence avec ses amis d'enfance ou des copains de son club sportif. Néanmoins, tous gravitent et évoluent dans diverses sphères d'amis aux habitudes et modes de consommation variés. Toutefois, rares sont leurs amis qui ne consomment pas du tout d'alcool, comme l'attestent les propos de Marc :

« Entourage de jeunes... Non, non, non, ils boivent tous... mais j'habite à Ayent donc justement... »
[Rires des autres participants]

Dans un deuxième temps, afin de comprendre la place qu'occupe l'alcool dans leurs groupes d'amis, nous avons proposé aux participants de s'imaginer en tant qu'organisateur d'une soirée sans alcool et de nous expliquer si ce concept pourrait rencontrer un quelconque succès parmi leurs fréquentations. Les réponses émises ont été relativement mitigées et peu convaincues de l'idée.

Fabrice « Moi j pense ça pourrait marcher mais pas avec mes copains ! [Rires] »

Roland « Ch'ais pas, j pense pas trop. J pense pas vraiment »

Bruno « Une fête sans alcool j pense pas, mais... »

A notre demande, Fabrice a tenté, avec peine, d'énumérer des arguments de persuasion, qu'il pourrait présenter à ses amis sceptiques :

« Ben... ch'ais pas... que l'alcool ben on a pas besoin de ça vraiment pour s'éclater et tout 'fin. Si on veut vraiment s'éclater ben... ch'ais pas... Si on prend de l'alcool c'est pas... on est pas assez... on est pas assez... bien pour s'éclater et ça ouais. C'est un peu une aide pis... »

L'absence d'alcool semble ternir manifestement l'exaltation qui émane des soirées entre copains:

Fabrice « [Sans alcool], si on est dans une soirée comme ça on sera obligé de s'asseoir autour de la table pis... Pis voilà, on devrait faire quelque chose quoi. »

Il est difficile pour eux de concevoir des soirées où amis, musique, lumières tamisées et jus de fruits frais cohabiteraient dans un même espace, et par conséquent celles-ci se produisent rarement :

Roland « J'ai jamais fait vraiment une soirée où y avait pas d'alcool »

Fabrice « J pense pas qui y avait, une soirée où y avait personne qui avait bu pis que, 'fin y a tout le temps quelqu'un qui est cuit... »

Boire de l'alcool apparaît être une activité à part entière ainsi qu'un but en lui-même :

Francis « 'Fin faut vraiment avoir une activité... dans la soirée, parce que si c'est une soirée euh entre guillemets, sans but précis [autre que celui de boire], ça risque d'être dur quoi. »

Bien que les fêtes entre amis soient synonymes de consommation d'alcool, Bruno précise pour sa part, que les soirées sans alcool sont tout à fait envisageables, pour autant que d'autres occupations soient proposées, comme à titre d'exemple, des activités sportives.

Pour finir, après avoir déterminé le rôle occupé par l'alcool au sein des groupes de pairs, nous souhaitions approfondir la notion d'influence de ces mêmes groupes sur la consommation d'alcool des adolescents de notre échantillon. Il ressort de leurs discours que le poids ou l'influence des pairs sur leur propre consommation n'est pas ressenti de la même façon pour tous. Alors que l'entourage de Bruno et Francis se montre relativement attentif à l'évolution de leur consommation, les amis de Fabrice auront davantage tendance à l'inciter à boire plus d'alcool lorsque celui-ci préférerait se modérer. Quant à Roland, il n'avoue ressentir aucune pression particulière de la part de ses pairs :

Bruno « Avant je buvais beaucoup trop, on m'a même dit que c'était pas normal. Je les ai écoutés un peu, j'me suis calmé. »

Fabrice « Moi si euh, si j'bois pas, au début ils sont là « ouais mais vas-y ! », sont plus du genre à... à me pousser à prendre de l'alcool que... que à m'interdire... 'fin à m'interdire... à me dire « non faudrait pas qu'tu boives » et ça... »

Roland « C'est, on boit presque tous, alors y a pas de problème. Ils réagissent... Même pas de réactions quoi... c'est normal, on boit. » « Non ça m'influence pas du tout. On boit tous un peu la même chose... ouais les mêmes quantités. Ch'ais pas. »

Marc « Là ouais là-bas [à Ayent] y a un jugement incroyable quoi, ouais pis tout le monde a des vignes dans, dans le coin tout, donc si t'es pas capable... de boire, t'es pas en règle et tout... »

4.7.2. INTERPRETATION

Au cours de l'adolescence, les bouleversements auxquels les jeunes doivent faire face sont multiples ; les changements relationnels et sociaux étant partie intégrante de ce processus de maturation, on observe notamment un double mouvement progressif d'émancipation par rapport à la famille et de rapprochement du groupe de pairs. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, le deuxième ne se fait pas au détriment du premier, « l'influence grandissante du groupe des pairs ne se fait pas forcément aux dépens de l'implication parentale » (Jackson in Rodriguez-Tomé, 1997 : 86), mais de façon complémentaire et parallèle, afin de combler les besoins de chaque individu. En effet, l'agent familial sera davantage privilégié pour la

qualité de ses conseils concernant principalement les choix scolaires et professionnels, tandis que les pairs seront favorisés pour s'essayer aux conduites d'adultes ou accomplir certains types d'activités de loisirs. Les relations privilégiées entre pairs viennent selon Jackson compléter

« la part des parents en donnant du soutien et en offrant un contexte propice à l'expérimentation dans des domaines de développement où l'influence parentale a des chances d'être limitée ou défailante. »
(p. 88)

L'intégralité des résultats de nos entretiens met clairement en évidence le poids que les copains exercent sur les conduites des adolescents, particulièrement dans le domaine de l'alcool, puisque cette activité se produit dans la grande majorité des cas en leur présence. Mais qu'entend-t-on exactement par groupe de pairs ? Quels sont les éléments qui le composent ? On peut retrouver chez Jackson une définition ainsi que des éléments de classification des différents groupes à l'adolescence. Elle les décrit comme « un agrégat de différents cercles de jeunes dont chacun affecte l'individu de manière différente » (Jackson, 1997 : 87).

Alors que certains groupes n'influent qu'indirectement sur les comportements, d'autres au contraire se caractérisent par la fréquence et la régularité de la relation. Selon qu'ils soient ou non sous l'autorité directe d'un adulte qui prenne en charge la structure du groupe, on pourra alors différencier les groupes de pairs formels des groupes informels.

Nos résultats soulignent aussi bien l'existence de regroupements formels, tels que ceux constitués par les camarades de classe ou de loisirs (sportif, musical et autres...), qu'informels, comme les amis proches, amis d'enfance et jeunes vivant dans le même village. Bien que les adolescents de notre échantillon soient engagés dans une multitude d'environnements amicaux à niveau de proximité variable et semblent se mouvoir aisément d'un cercle d'amis à un autre, un seul paraît faire figure de groupe d'appartenance fixe et récurrent pour la réalisation de diverses activités et les sorties nocturnes. Une recherche italienne réalisée à la fin des années 80 (Palmonari & Pomberi, 1989, cité par Mallet, in Rodriguez-Tomé, 1997 : 116) souligne au cours de l'adolescence, le passage progressif d'une multitude de groupes diversifiés à une insertion unique dans un groupe plus formel, sans pour autant que le jeune ne cesse d'évoluer dans un ou plusieurs groupes monosexués, dans la mesure où ces différents milieux fonctionnent sur une logique complémentaire permettant de soutenir la construction de l'identité personnelle. A partir de ce qu'il nous a été rapporté par entretien, ce groupe plus formel semble être en majorité composé de jeunes du même âge, parfois faiblement plus âgés, de même genre, voire plus rarement sous une forme mixte, aux modes d'alcoolisation relativement similaires. En effet, à l'intérieur des groupes, la majorité

de ces jeunes semble être davantage encline à consommer de l'alcool plutôt qu'à s'en abstenir. Leurs discours laissent à penser que la tendance générale, la mode actuelle chez les adolescents est à la consommation d'alcool, que tous les adolescents boivent et que les jeunes abstinents, peu nombreux, sont à la limite d'être perçus comme des individus aux conduites déviantes. De tels propos doivent selon nous être relativisés. Bien que les statistiques suisses portant sur la santé des adolescents mettent en évidence l'évolution alarmante de nombreuses conduites jeunes dans le domaine de l'alcool, on a facilement tendance à faire abstraction des proportions inverses, réelle majorité, qui se veulent néanmoins, particulièrement rassurantes. La similitude entre les pratiques individuelles et collectives ne contribue-t-elle pas à biaiser la vision globale de la réalité ? Généraliser l'alcoolisation à l'ensemble de la population adolescente n'est-il pas un moyen pour eux de se rassurer de la normalité de leurs propres comportements ?

Les propos recueillis présentent divers éléments nous permettant de saisir de manière plus approfondie le lien qui unit et lie alcool et adolescents ou autrement dit la valeur, le statut voire la place que les jeunes accordent à ces produits au sein de leur groupe et de leurs activités. Leurs discours laissent sous-entendre que l'alcool est d'une présence indispensable lors des sorties collectives, notamment lorsque celles-ci se produisent dans des bars, des bistrotts et autres lieux publics. La notion de fête ou de soirée entre amis est étroitement liée, voire parfaitement indissociable de l'usage d'alcool. Élément central qui assure le dynamisme de leurs activités nocturnes, leurs discours soulignent la difficulté à concevoir une soirée entre amis sans alcool et de pouvoir y trouver un substitut. Une piste d'interprétation pourrait mettre en évidence la relative superficialité des relations que chacun entretient avec les membres de son groupe. Les liens d'amitié qui les unissent sont-ils à ce point futiles et éphémères que le recours à l'alcool leur est indispensable ? Si l'on tente de dédramatiser le désarroi apparent exprimé par nos jeunes dans l'éventualité de passer une soirée sans alcool, il est selon nous possible de comprendre cette attache au produit en considérant ces expériences sous l'angle d'une triade insécable, dont pairs, alcool et lieux spécifiques à l'alcoolisation seraient les unités. Tout est lié. L'absence d'une seule d'entre elles suffit à rendre l'activité, toujours réalisable certes, mais dépourvue de son cadre de réalisation qu'ils perçoivent comme optimal. Dans un langage quelque peu léger et imagé, une soirée sans alcool s'apparenterait finalement pour eux à prendre part à un tournoi de football dans lequel le ballon aurait été substitué par une balle de tennis. Toutefois, l'éventualité de pratiquer une activité en commun, autre que l'alcoolisation, réalisée dans un contexte autre que celui des

lieux de débits de boissons traditionnels par exemple, est largement envisageable et permet par-là de relativiser l'apparente importance attribuée à l'alcool parmi les pairs.

Nombreuses sont les recherches (p.ex. Biddle et al., 1980, Kimberley, 2001, Bank et al., 1985) qui se sont penchées sur le rôle joué par les pairs et la famille dans le développement des conduites adolescentes, et plus particulièrement sur l'impact respectif de ces instances socialisatrices sur l'accès, la consommation et l'usage de drogues illicites et d'alcool chez les jeunes. A maintes reprises, l'existence de corrélations entre l'usage de ces diverses substances par les parents et les pairs, et celui observé chez les adolescents a été démontré, mais le débat se poursuit encore entre les partisans des deux clans afin de déterminer laquelle de ces deux instances a l'impact le plus significatif. Toutefois, il paraîtrait qu'une fois l'adolescent initié à une quelconque pratique, consommation de drogues ou d'alcool, l'emprise exercée par les parents soit rapidement relayée par les pairs (Halebsky, 1987).

Nos résultats montrent clairement divers degrés dans la façon dont les pairs peuvent influencer sur les comportements individuels, distinction que peu de recherches ont elles-mêmes souligné. D'une part, il est intéressant de voir que l'environnement des pairs peut contribuer à limiter et freiner les risques liés à la consommation d'alcool, ce qui permet de dépasser l'assimilation courante établie entre groupes de copains, prises de risques et consommation excessive d'alcool. Comme le souligne Maxwell,

« [...] although teens acquire information regarding risk behaviors from parents, teachers, and the media, peers may also play a crucial role in a child's development by shaping her normative beliefs and interpretation of information regarding risk activities. [...] In essence, peer norms help determine whether is « hip », safe, and desirable. » (Maxwell, 2002)

D'autre part, on observe que l'influence des pairs, que celle-ci soit positive ou négative, ne se transmet pas uniquement au travers de comportements visibles pouvant être imité et reproduit par le jeune, tel que le soutiennent les travaux de Biddle et al.⁶⁹ (1980) mais aussi par des directives individuelles exprimées au travers du langage et du dialogue.

Il nous a également été rapporté un cas singulier où aucune pression particulière venant du groupe n'est ressentie. Bien que ceci puisse être interprété comme une force évidente de caractère, nous nous risquons à mettre en doute cette éventualité, dans la mesure où le contenu des discours ainsi que les conduites individuelles qu'il nous a été donné d'observer chez ce jeune lors de l'entretien de groupe, laisse transparaître au contraire un individu

⁶⁹ Les travaux de Biddle et al. (1980) nous révèlent que cette pression exercée par les pairs se traduit le plus couramment par un processus de reproduction des comportements ou de mimétisme (*modeling theory*) contrairement aux parents, dont l'impact aura tendance à être intériorisé au travers de standards normatifs. Autrement dit, les adolescents tendent davantage à adopter les comportements de leurs pairs que ceux de leurs parents et à être davantage influencer par les normes parentales que celles de leur groupe.

particulièrement intimidé, influençable et peu sûr de lui. Son jeune âge participe certainement à confirmer nos observations (15 ans).

L'enquête longitudinale de Maxwell (2002), réalisée à partir d'un échantillon d'adolescents âgés de 12 à 18 ans et dans laquelle est examiné l'impact des pairs à travers cinq activités considérées comme à risques⁷⁰, va dans le sens de nos observations et révèle que parmi les consommateurs d'alcool et de tabac à mâcher, les pairs sont autant influents lorsqu'il s'agit d'initier les membres à ces pratiques que lorsqu'il est question d'éviter ou d'en cesser la consommation. L'auteur en a conclu que les deux pratiques précitées constituent pour les adolescents des activités collectives à part entière et que par conséquent « if friends do not engage in these activities teens may be less likely to do them [...] » (Maxwell, 2002).

4.8. APPROCHE CONTEXTUELLE : LE CANTON DU VALAIS

Publiés peu de semaines avant que nous organisions la discussion de groupe, les résultats de l'enquête de 2002 sur la santé des écoliers valaisans nous ont servi d'introduction parfaite à ce thème. Nous avons repris puis présenté aux participants quelques conclusions éloquentes issues de la dite enquête, afin de les faire s'exprimer sur les notions d'« alcoolisation juvénile » et « contexte valaisan ».⁷¹ Partant de l'hypothèse que l'environnement socioculturel a un impact sur les conduites d'alcoolisation, nous souhaitions savoir s'il existait selon eux des facteurs spécifiques au contexte dans lequel ils vivent, plus précisément la région du Valais central, qui puissent expliquer en partie les résultats de l'enquête. Autrement dit, dans quelle mesure, le contexte socioculturel peut-il avoir un impact sur les habitudes de consommation d'alcool chez les jeunes ?

4.8.1. RESULTATS

Spontanément, Fabrice a tenté sans grande conviction de dresser un parallèle entre la situation en Valais et celles des cantons vaudois et jurassien, lesquels présenteraient des similitudes

⁷⁰ Les activités qui ont fait l'objet de l'enquête sont la consommation de cigarettes, de marijuana, de chique et d'alcool ainsi que les pratiques sexuelles.

⁷¹ Les résultats qui leur ont été communiqués sont les suivants: la pratique du *binge drinking* – le « boire pour boire » – est répandue parmi les Valaisans (apprentis et étudiants) âgés de 16 à 20 ans, puisque 27,4% des garçons (Suisse : 23,2%) et 10,3% des filles (Suisse : 6,3%) l'expérimentent au moins une fois par semaine. 72,2% des 16-20 ans d'origine valaisanne ont avoué avoir déjà pris une « cuite ». Ce pourcentage est de 68,9% chez les Suisses du même âge. Bien que les résultats entre le Valais et la Suisse ne soient pas si éloignés, ils montrent néanmoins une prédominance aux conduites excessives chez les jeunes valaisans et justifient à eux-seuls que l'on s'interroge sur l'origine de ces écarts. Tiré du rapport *La santé des jeunes écoliers et adolescents dans le canton du Valais en 2002*, sorti en 2005.

concernant les conduites d'alcoolisation chez les jeunes. Puis les autres membres ont évoqué comme une évidence l'une des caractéristiques physiques du canton, autrement dit l'ampleur de son vignoble :

Bruno « Déjà on a des vignes et tout. »

Roland « Ouais, ouais. »

Bruno « C'est la culture du vin ! »

Fabrice « C'est surtout les vignes, y a tout le monde qu'a des vignes... du vin »

Cependant, bien que les résultats d'enquête démontrent que le vin n'est pas la boisson alcoolisée la plus consommée dans la population jeune, vivre dans un canton dont l'une des ressources économiques majeures est la production vinicole et côtoyer quotidiennement des individus consommateurs de cette production semblent générer, selon Fabrice, des circonstances propices à boire, et faciliter l'accès non seulement au vin mais à l'alcool en général :

« Ouais mais du fait que... y a des gens qui boivent du vin et de l'alcool... ben... 'fin ça aide à... à boire. Vu qu'y a tout le monde qui en boit, qui boit du vin, ben ça pousse à la consommation d'alcool. »

La culture du vin se manifeste, selon Roland et Francis, par la fréquentation de certains lieux de débits de boissons, à caractère public tels que le bistrot ou privé tels que le carnotzet et la cave :

Roland « C'est plutôt quand tu vas entre copains tu vas au bistrot comme ça tu vas pas trop en ... C'est moins en discothèque... des trucs comme ça... P'tête moins que dans les grandes villes »

Francis a également évoqué l'image du « bon buveur » et des soi-disant compétences en matière d'alcool caractérisant le Valaisan, au travers de son expérience vécue avec ses cousins vaudois. Cette « notoriété » octroyée en quelque sorte par les autres cantons, peut probablement expliquer selon lui, une partie des écarts de consommation entre jeunes valaisans et jeunes confédérés :

« C'est à chaque fois « Ah vous êtes des Valaisans, dégustez, goûtez ce vin ! » et tout. [...] C'est justement la réputation quoi. « Vous êtes des Valaisans, vous connaissez bien le vin, alors goûtez ! Ouvrez ça ! » Ils nous chambrent plus qu'autre chose, mais c'est plus sympathique »

Bruno et Francis apportent à la discussion des éléments de réflexion supplémentaires, en faisant référence au manque d'activités de loisirs et de distractions culturelles disponibles dans le canton du Valais par comparaison à un soi-disant dynamisme émanant de grandes villes romandes, telles que Genève ou Lausanne. Ce commentaire fait écho à ce qui a été formulé dans le thème précédent, au sujet duquel nous observions que la consommation

d'alcool semblait être considérée dans les milieux jeunes comme une activité à part entière, au même titre par exemple qu'une sortie au cinéma ou un souper entre amis :

Bruno « C'est plus fermé. Y a moins de choses à faire... quoi... On est un peu à l'abri. Y a moins de choses à faire. Ch'ais pas c'est pas comme si on habitait... Genève ou ch'ais pas où. Pis... on pourrait faire plein de trucs. »

Malgré la multitude d'événements officiels qui rythment la vie sociale et culturelle valaisanne, constituant autant d'occasions de consommer de l'alcool, ceux-ci ne comblent pas le manque d'activités disponibles pour les jeunes exprimé par Bruno, et auquel les commentaires de Francis font indirectement allusion :

« Mais on a une salle au village où on peut y aller. On va chaque fois qui y a rien vraiment à faire ben... on va là quoi... pis on ouvre des bouteilles... »

4.8.2. INTERPRETATION

Lorsque l'on demande aux jeunes hommes de notre échantillon de nous citer des éléments sociocontextuels qui puissent expliquer le dynamisme et la précocité des jeunes valaisans dans le domaine de la consommation d'alcool, leurs propos mettent en évidence deux notions intéressantes. La première, laquelle fut mentionnée à la quasi-unanimité, fait référence à la topographie et à la géographie particulière du canton du Valais, qui, avec ses 5'225 hectares consacrés à la viticulture, se révèle être l'un des plus grands vignobles du pays⁷². Sa production représente plus de la moitié du rendement total de son agriculture et constitue donc un revenu non négligeable pour le canton. Toutefois, en s'arrêtant sur les lieux d'origines de notre échantillon, nous observons que tous les participants, à l'exception d'un seul viennent de communes dont les surfaces agricoles sont massivement destinées à la production de vin. Ce biais de l'échantillon pose, selon nous, les discours recueillis dans un cadre non représentatif de l'ensemble des communes valaisannes, car toutes ne produisent pas de vin. Il est probable que les discours d'adolescents provenant de villages de montagne, par exemple, n'auraient pas forcément mis en avant la culture du vin comme facteur déterminant leurs pratiques d'alcoolisation. La culture du vin s'étend-t-elle véritablement à l'ensemble du territoire valaisan ou seulement à une partie de ses communes ? La proximité géographique au produit conditionne-t-elle davantage à développer des conduites d'alcoolisation particulières ? Un échantillon plus hétérogène au niveau des lieux d'origine aurait probablement permis d'apporter d'autres éléments de réponse.

⁷² A titre de comparaison, Genève compte environ 1'260 hectares et le canton de Vaud, près de 3'900 hectares. Informations collectées sur www.vinsduvalais.ch et www.swisswine.ch (Consultés le 6.12.05)

Toutefois, il est légitime de se demander si une production locale riche et féconde implique nécessairement une consommation d'alcool élevée dans la population ? Des principes de base de la science économique, il découle qu'une offre de produits supérieure à la demande se manifeste par une baisse du prix de ces produits et par conséquent contribue à en faciliter et en accroître l'accès. Il est dit également que,

« le taux de la production de boissons alcooliques agit directement sur le niveau de la consommation moyenne d'une nation en raison de la notion d'équilibre du marché qui tend à promouvoir la consommation quand la production s'améliore. » (Hillemand, 2000 [1999] : 13)

En se référant au cas français, Coslin met en garde face au poids des intérêts économiques en jeu dans les pays producteurs d'alcool, qui tendent largement à banaliser les conduites d'alcoolisation et le degré de dangerosité de ces pratiques (Coslin, 1996 : 182-183).

D'autre part, une observation déjà faite par Raymond en 1997, semblant être encore d'actualité au vu des statistiques les plus récentes, souligne que la consommation quotidienne d'alcool en Suisse, et de vin en particulier, est plus élevée dans les régions linguistiques vinicoles du Tessin et de la Suisse Romande, qu'elle ne l'est en Suisse alémanique. Même si la bière demeure la boisson la plus régulièrement consommée en soirée par les jeunes valaisans âgés de 11 à 20 ans, notamment pour des raisons déjà discutées (prix moins élevés, convivialité, quantité...), on observe tout de même que près d'un tiers des Valaisans de 16 à 20 ans boivent régulièrement du vin, contre un quart des Suisses au même âge. Par ailleurs, les résultats de l'enquête valaisanne sur la santé des écoliers (2005) soulignent que la consommation de vin a augmenté chez les adolescents de 16 à 20 ans entre 1992 et 2002, alors qu'elle diminue progressivement au niveau national. L'omniprésence du vin semble favoriser l'ouverture à la consommation d'autres types de boissons alcoolisées, même s'elle n'explique pas forcément les excès de conduites si ce n'est que, dans les cultures permissives, l'excès est mieux toléré. Il en est de même dans les régions du Nord de la France, où selon Chapuis, « l'ivresse [est] un comportement bénéficiant de l'indulgence sociale [...] » (Chapuis, 1989 : 69).

Pour toutes ces raisons, il semblerait que l'environnement socioculturel valaisan ait un impact sur le développement des pratiques d'alcoolisation chez les adolescents. La thèse de Cordonnier (1994) sur la perception des événements liés au bien-être chez les adolescents souligne également une relation entre lieu d'habitation et consommation d'alcool. Ses résultats, réalisés sur un échantillon mixte âgé de 17 et 18 ans, montrent que les jeunes provenant de villages ou de stations sont presque deux fois plus nombreux (30%) à consommer de l'alcool régulièrement que les adolescents des villes (17%).

La culture valaisanne s'étant construite majoritairement autour de cette culture du vin, l'alcoolisation fait partie de ces pratiques quotidiennes normalisées, socialement et collectivement admises, au sein de la communauté jeune et adulte.

« Dans les cultures permissives, l'alcool est vécu de manière mythique avec un stéréotypes de l'alcool fortement positif, donnant un statut valorisant au consommateur [...]. » (Hillemand, 2000 (1999) : 19)

L'attrait du vin et de la boisson est même parvenu à franchir les frontières cantonales pour se muer en une image stéréotypée forte dans l'esprit des confédérés.

Si l'on se réfère à certains propos recueillis, on parvient à repérer diverses manifestations de cette culture valaisanne, souvent implicites, dans l'existence des jeunes que nous avons rencontrés, notamment au cours du processus de socialisation. La nature du produit utilisé lors de leur première expérience d'alcool en est une illustration. Plusieurs membres ont rapporté avoir été initié par le vin, alors qu'en France, par exemple, les résultats de plusieurs enquêtes mettent en évidence l'hégémonie du Champagne lors de cette phase initiatique (Coslin, 1996). Cette culture se reflète également à travers diverses pratiques quotidiennes telles que l'organisation fréquente de dégustations des produits locaux, spécifiquement chez les garçons les plus âgés de l'échantillon, la fréquentation de certains lieux publics pour la consommation, ou l'appropriation de pratiques plus adultes comme l'apéritif via les rencontres amicales du vendredi après-midi.

Dans un deuxième temps, quelques-uns de nos jeunes ont fait référence au manque d'infrastructures, d'événements, d'activités et autres lieux de rencontres organisés ou mis à leur disposition pour occuper leur temps libre et pouvoir y retrouver leurs amis. Non spécifique au contexte valaisan, ces commentaires peuvent se comprendre dans la mesure où la majorité d'entre eux viennent de petits villages de plaine ou de coteaux, au profil moins dynamique que celui des villes environnantes (Sion et Martigny). Par conséquent, lorsque ceux-ci souhaitent sortir le soir, les bars et cafés ou éventuellement les salles de village semblent être l'une des seules alternatives qui leur est offerte. Le choix des lieux fréquentés dépend aussi des moyens financiers dont ils disposent et naturellement de l'offre qui leur est proposée (Hunziker, 1998 : 37). L'alcoolisation juvénile pourrait trouver ici une source supplémentaire d'explication, celle de boire « par manque de » ou boire « à défaut de ». Deux remarques sous forme d'interrogations peuvent être émises à ce sujet. La mise en place d'infrastructures supplémentaires parviendrait-elle véritablement à satisfaire ces blâmes exprimés ou n'est-elle qu'un prétexte représentant des occasions supplémentaires pour

consommer de l'alcool ? Par ailleurs, ne serait-il pas un moyen de se déculpabiliser de ses propres conduites d'alcoolisation en imputant la faute et la responsabilité sur un contexte immuable et par extension sur les adultes ? N'est-ce pas un moyen de leur dire, « si je bois, c'est à cause de vous ! » Cette situation engendre de nombreuses implications pour les divers secteurs de la prévention et de la jeunesse.

Chapitre 5 Conclusion : Recommandations pour la recherche et pour les milieux de la prévention

L'objectif de notre recherche de terrain était, rappelons-le, d'approcher et de comprendre les attitudes d'adolescents face à la consommation d'alcool, et cela au travers de diverses dimensions. En guise de conclusion, après la présentation des résultats obtenus par un entretien collectif et des diverses pistes d'interprétations proposées, nous allons reprendre un à un les huit thèmes abordés afin de souligner certaines limites et manques de ce travail qui ont été conscientisés et qui mériteraient d'être approfondis dans le cadre de recherches ultérieures. Nous tenterons également, sans prétention, de faire quelques recommandations d'action ou du moins de mettre en évidence certains points d'ancrage, à l'intention des milieux préventifs en matière d'alcool, pour que ceux-ci puissent tirer le meilleur bénéfice possible de ce travail empirique.

Il a été observé que les circonstances qui ont encadré l'événement initiatique de prise d'alcool sont très variées (lieux, intentions, entourage présent...) bien que celui-ci s'inscrive dans un cadre formateur global relativement classique, celui du milieu familial incarné par les parents ou celui des pairs. Toutefois, les événements relatés soulignent plus clairement la prédominance des copains lors de cet épisode initiatique et par conséquent, l'affaiblissement du poids familial. Au cours de cet épisode, deux profils d'adolescents se dessinent. Le premier s'illustre par le jeune au comportement relativement passif, initié aux pratiques d'alcoolisation par des tiers, par opposition avec l'ado plus entreprenant, qui s'initie de lui-même à l'alcool, bien que toujours accompagné, de ses copains notamment.

Les âges à la première consommation qui ont été recueillis ne sont pas homogènes mais varient entre 11 et 14 ans. Les expériences les plus précoces que nous avons pu récolter ont été réalisées en présence des copains.

Par ailleurs, nos résultats soulignent une banalisation évidente et un affaiblissement des valeurs symboliques en lien avec cette expérience nouvelle qui marque malgré tout un

premier pas d'entrée au monde adulte. A défaut de s'être senti plus adulte au terme de cet événement, l'intégration au groupe et la reconnaissance des pairs semblent avoir revêtu plus d'importance aux yeux de certains répondants. Cette première étape dans l'apprentissage de l'alcoolisation est perçue par les adolescents comme ayant eu peu d'impact sur le développement de leurs habitudes de consommation ainsi que sur leurs pratiques actuelles. Nous pouvons supposer que l'environnement valaisan particulièrement indulgent à l'égard de la consommation d'alcool contribue à la désacralisation de cet événement, et que par ailleurs, dans d'autres contextes, plus rigides, les discours puissent être différents.

La consommation d'alcool n'étant pas une pratique dénuée de risques – directs tels que les accidents de la route par exemple ou indirects pour la santé, notamment pour des jeunes individus inconscients des dangers qu'ils encourent – il serait plus que souhaitable de ne pas réduire cette première expérience à l'alcool à un acte anodin, à caractère insignifiant, dans le parcours individuel du jeune. Il aurait été intéressant de recueillir les discours de jeunes non-consommateurs sur leur première expérience, afin de voir si les conditions de réalisation de cette initiation divergent ou non de celles du groupe de consommateurs. Cette expérience aurait-elle pu avoir un impact plus fort sur leurs futures conduites face à l'alcool ?

Aujourd'hui, les conduites d'alcoolisation de notre échantillon se basent sur une fréquence de consommation d'alcool hebdomadaire, voire pluri-hebdomadaire, concentrée uniquement sur les fins de semaine. Le temps libre, celui du week-end en particulier, est majoritairement dédié aux rencontres et à diverses activités effectuées entre amis, copains ou connaissances. L'une de ces activités, une fois le soir tombé, consiste traditionnellement à se retrouver en groupe dans un bistrot ou un café pour y boire de l'alcool. Cependant, deux pratiques distinctes de consommation sont mises en évidence. La première, les soirs de week-end, les jeunes se retrouvent dans des bars ou des cafés et se « lâchent » entre copains ; l'ivresse – que celle-ci soit finalité ou résultat inattendu – permet de décompresser, de se détendre, de relâcher les tensions et d'éloigner les tracasseries quotidiennes le temps d'une soirée. La seconde, les vendredis en fin d'après-midi, une fois la semaine de cours achevée, les jeunes étudiants ont pour habitude d'envahir les terrasses et établissements publics de la capitale valaisanne. Ici point d'ivresse, mais une grande place est donnée au dialogue, au partage d'une bonne mousse et à la convivialité d'être réunis entre copains l'espace d'une ou deux heures. Les fonctions de ces pratiques, positives dans les deux cas, sont différentes. Des sorties nocturnes où l'on privilégie les effets de l'alcool et son pouvoir désinhibiteur sur les comportements individuels, l'on passe à une consommation diurne où la modération est de mise, la sociabilité

et l'intégration individuelle au collectif recherchées. Cette seconde pratique laisse entrevoir l'espoir que la quête d'ivresse n'est pas toujours la finalité unique de l'alcoolisation chez les adolescents, tel que s'en inquiètent Narring et al. cités en première partie de ce travail, parce qu'un mode alternatif à l'ivresse, celui de la bière du vendredi après-midi en ville de Sion, tradition estudiantine, existe.

A la lumière de nos résultats, l'alcoolisation juvénile est le résultat d'une agrégation d'influences multiples, qui exercent simultanément ou consécutivement leurs forces à des intensités variables, de manière tangible ou au contraire plus subtilement, sur les adolescents et leurs comportements. Les plus évidentes et les plus importantes à leurs yeux concernent les groupes de copains ainsi que les parents et les traditions familiales. Des facteurs de type économique liés au prix des boissons alcoolisées, le laxisme des commerçants, la curiosité muée rapidement en consommation d'habitude, l'attrance certaine à l'égard des effets positifs qui se répercutent inévitablement sur le moral des troupes et l'ambiance de la fête, ainsi que l'environnement culturel favorable à la consommation qui fait du boire une tradition régionale, sont également des éléments que les adolescents perçoivent comme ayant un impact sur leurs propres conduites face à l'alcool. Plusieurs enquêtes ayant démontré l'impact de l'augmentation ou de la diminution du prix des boissons alcoolisées sur les habitudes de consommation des jeunes, et tel que le phénomène des alcopops l'a confirmé, il est important de souligner, selon nous que les autorités politiques détiennent l'un des moyens les plus efficaces pour restreindre l'accès aux produits et diminuer la consommation d'alcool juvénile au travers des taxes. Bien que nos résultats avancent quelques pistes, il aurait été intéressant de déterminer plus distinctement dans quelle mesure ces différents facteurs jouent de leur poids sur les conduites juvéniles, autrement dit en fonction de leur âge par exemple – à quel âge sont-ils le plus vulnérable à tel ou tel facteur – afin de pouvoir cibler suffisamment tôt des plans d'actions efficaces.

On constate que les conduites parentales permissives envers la consommation d'alcool, observées par les adolescents au sein du milieu familial sont ressenties comme ayant un poids plus fort au cours de l'apprentissage des conduites d'alcoolisation que dans la phase initiatique. Mais qu'en est-il des familles dans lesquelles l'alcool, sans être nécessairement tabou, est absent de la table et de la cave ? En font-elles des adolescents totalement abstinents ?

L'influence des pairs est perceptible chez tous les adolescents, même si tous ne reconnaissent pas ouvertement y être astreint. Elle s'exprime subtilement au travers d'un règlement tacite entre membres du groupe, qui amène à se sentir exclu celui qui n'est pas disposé à suivre les mêmes règles de conduites. Toutefois, il est rapporté et observé que la pression du groupe se relâche au fur et à mesure que les adolescents mûrissent.

Il est intéressant de voir, chez nos adolescents plus âgés, que les copains n'entraînent pas forcément les jeunes à la pratique de conduites à risque, mais peuvent également exercer une action positive sur les comportements et limiter la consommation de certains membres. Ces observations amènent selon nous des implications intéressantes pour les milieux de la prévention. Elles sous-entendent que les messages éducatifs et préventifs peuvent trouver chez les adolescents eux-mêmes un support de transmission efficace. Elles renforcent et valident également la mise en place de plans d'actions qui se concentrent sur le concept de la formation et de l'information par les pairs, tels que par exemple *Be my angel tonight*, actif dans les cantons romands. Les copains et le phénomène de bande étant inévitables au cours de l'adolescence, mieux vaut semble-t-il en faire des alliés de la prévention que des rivaux.

Lorsqu'il s'agit de définir la frontière entre une consommation d'alcool à risque ou problématique et une consommation banale et ordinaire, les adolescents s'entendent sur une définition commune, dont les critères sont la *temporalité* (il y a des moments pour boire et d'autres pour la modération ou l'abstention), la *finalité* recherchée (boire pour se distraire ou boire pour oublier quelque chose) et le *lien relationnel* (boire entre amis ou en solitaire), la quantité ou la fréquence de consommation n'étant ainsi pas même relevés. Ces omissions sont-elles volontaires ?

On observe une adéquation entre les perceptions et représentations faites d'une relation à l'alcool considérée comme normale et les propres conduites des répondants, probablement un moyen pour eux de se conforter dans un sentiment de normalité. Notons encore qu'aucun ne se considère comme un consommateur à risque. D'autres travaux de recherche (p.ex. Coslin, 1996) ont déjà observé l'existence de dissonances entre représentations sociales et conduites dans les discours de jeunes lorsque ceux-ci sont amenés à se livrer sur certaines de leurs attitudes. Ce manque de réflexivité et d'objectivité par rapport à leur consommation d'alcool doit être mis en évidence pour optimiser l'impact des interventions préventives car il peut concrètement se traduire par une absence d'intérêt, voire une réaction totalement hermétique aux messages diffusés, le jeune ne se sentant pas concerné. Un décalage similaire entre

perception et réalité a été observé par la FEGPA suite à une enquête réalisée sur des adultes en contact avec des adolescents, où il est dit que

« malgré l'augmentation de la consommation de produits psychotropes, les adolescents ne perçoivent pas l'alcool et les autres drogues comme faisant partie des problématiques entraînant des besoins d'aide personnalisée. »⁷³

Enfin, la quête des limites personnelles que le jeune expérimente au travers de ses multiples expériences de l'alcool apparaît être un travail personnel nécessaire qui lui permet de se connaître davantage, de prendre confiance en lui et de mieux savoir qui il est, non pas forcément dans le but d'éviter les excès d'alcool, mais d'avoir une plus grande maîtrise sur le déroulement des événements.

L'accès des jeunes filles à l'alcool et leur présence dans cet univers masculin sont pratiques courantes chez les adolescents. Ceci permet de souligner d'une part l'affaiblissement de certains stéréotypes de genre et le nivellement de certains comportements d'autre part.

Dans le milieu adolescent, l'alcoolisation des filles n'est pas autant réprouvée qu'elle ne l'est entre hommes et femmes. Toutefois, en dépit d'une uniformisation apparente des pratiques, des différences au sein des modes d'alcoolisation, de la fonction et de la finalité et intentions liées à l'alcool se distinguent et font se perdurer quelques clichés entre les genres. Des conduites féminines, il nous est rapporté notamment une plus faible résistance de l'organisme féminin aux effets de l'éthanol, une tendance à privilégier les goûts alcoolisés sucrés et une personnalité plus réservée, plus fragile, raisonnable et réfrénée que les garçons. Toutefois, ceci n'empêche pas certaines adolescentes d'aller au-delà de ces clichés et de s'approprier des conduites jusque là attribuées aux garçons.

Au vu de ces différences de perceptions, de modes d'utilisation et de résultats du produit sur les jeunes filles et jeunes hommes, ces observations signifient pour la prévention que le contenu des messages informatifs à l'égard des adolescents soit différencié en fonction de la cible et du genre des destinataires.

Toutefois, précisons que ces discours ne sont que le reflet des observations et des opinions produites par nos répondants masculins. Une approche parallèle au sein d'un groupe de discussion composé de jeunes filles adolescentes nous aurait permis de donner beaucoup plus de poids, beaucoup plus de relief aux témoignages des garçons, de percevoir peut-être quelques incohérences de discours ou propos dissimulés, de confirmer ou infirmer certains

⁷³ Le rapport interne de cette enquête réalisée en 2002 (*Consommation d'alcool chez les jeunes à Genève: point de vue, pistes de réflexion et recommandations pour une stratégie en matière de prévention*) m'a été remis par Madame Laurence Fehlmann Rielle, secrétaire générale de la FEGPA. Il ne contient malheureusement pas de sources bibliographiques.

points. Nous pensons ici, par exemple, à certains propos tenus par les garçons, qui prétendent ne pas user d'alcool dans une optique de séduction, contrairement aux filles ainsi qu'à une majorité de leurs copains.

Dans le milieu familial, la permissivité parentale à l'égard de l'alcoolisation des adolescents n'induit pas forcément un total laisser-faire. L'élaboration de règles de conduites, plus ou moins sévères, chargées de limiter et de modérer les sorties et la consommation des jeunes est une pratique répandue au sein des familles. Pourtant, en dépit d'un contrôle parental existant, les adolescents tendent à contourner les règles et à maintenir leur élan de consommation. Toutefois, mêmes transgressées, ces mises en garde parviennent dans certaines circonstances, à conditionner et endiguer leurs comportements, notamment à l'heure du retour au domicile. Y a-t-il des déficiences dans la transmission du message préventif et éducatif parental en matière d'alcool ou est-ce dans la nature de l'adolescent de s'opposer à toute forme d'autorité ? Interroger des parents et plusieurs membres d'une même fratrie serait peut-être un moyen de répondre à cette interrogation. Toutefois, il est nécessaire de rappeler que le rôle des parents n'est de loin pas caduc en matière de communication sur les dangers de l'alcool – puisque d'une manière ou d'une autre la famille est perçue comme un facteur d'influence sur les conduites des jeunes rencontrés – et le milieu familial demeure malgré tout un espace privilégié pour le développement de diverses formes d'apprentissage. Difficile cependant pour les parents de trouver le dosage idéal entre discours autoritaire et libertaire. Rappelons peut-être la nécessité, comme le souligne l'ISPA, d'être des parents informés sur le problème de l'alcool chez les jeunes, de rester vigilants par rapport à l'image renvoyée aux enfants au travers de leurs propres conduites ou encore de parvenir à maintenir une marge d'indépendance suffisamment large aux adolescents pour leur permettre de « devenir adulte » (ISPA, 1989).

Consommer de l'alcool entre copains est une pratique des plus courantes à l'adolescence. Malgré la quantité de groupes qui s'activent au quotidien autour du jeune, ils n'exercent pas tous les mêmes effets, la même influence sur l'individu. Les adolescents optent progressivement pour un seul groupe, formé par des camarades de classe ou des amis d'enfance par exemple. Il aurait été intéressant de pouvoir approfondir le lien entre la nature et la durée des liens d'amitiés et les formes que prennent les habitudes de consommation chez les jeunes, dans l'hypothèse où selon Cohen (cité par Maxwell, 2002), le type d'amitié détermine le degré d'influence.

La perte d'objectivité dérivant de la constante fréquentation d'individus aux attitudes et comportements semblables, amène le jeune à percevoir l'alcoolisation comme une pratique ordinaire à l'adolescence, puisque dans leur entourage, « tout le monde le fait ». On en revient ici à l'idée de banalisation des pratiques d'alcoolisation discutée plus haut, qui amène le jeune à se déculpabiliser de la forme que prennent ses habitudes de consommation.

La place de l'alcool dans leurs sorties du week-end revêt une grande importance. Il est le complément indispensable d'une bonne soirée entre amis. La notion de fête est inscrite dans leurs esprits sous la forme d'une combinaison inséparable intégrant copains, espace propice à l'alcoolisation et le produit alcool.

Toutefois, les pairs ne sont pas uniquement des incitateurs à la consommation d'alcool. Leur présence peut aussi conduire à la pratique d'autres activités, pour autant que « faire la fête » ne soit pas la finalité de leur rassemblement. Chez les adolescents les plus âgés, il apparaît que les copains ne poussent pas inévitablement à la consommation, mais parviennent aussi, en tant que facteur protecteur, à user de leur ascendant pour transmettre un message positif et préventif face aux risques encourus par l'un des leurs.

Pour les jeunes rencontrés, la culture du vin, symbolisée par l'omniprésence des vignes dans la plaine de la vallée du Rhône, est la raison la plus évidente qui puisse expliquer la tendance excessive à la consommation d'alcool chez les jeunes valaisans, par comparaison à la Suisse, la vigne et son négoce favorisant indéniablement le développement d'un contexte et d'une attitude globale permissive à l'égard de l'alcool et des pratiques s'y rattachant. La bière reste toutefois la boisson la plus couramment consommée chez les jeunes rencontrés. La culture valaisanne s'illustre de façon récurrente dans leur quotidien au travers de la réalisation de diverses pratiques culturelles et le renouvellement des traditions marquant les usages de l'alcool. Toutefois, un échantillon d'adolescents plus représentatif des diverses régions valaisannes, et non uniquement des communes à dominance vinicole, permettrait vraisemblablement de rectifier le biais auquel nous avons été confrontés, mais aussi à approfondir l'idée selon laquelle le poids de la culture du vin, en tant que facteur justifiant les excès d'alcoolisation, s'étende à l'ensemble de la communauté valaisanne et non pas uniquement aux zones viticoles. La culture du vin est-elle un justificatif valable du particularisme perçu dans l'alcoolisation des jeunes valaisans ? Toutefois, pour l'action, il reste nécessaire d'adapter les messages de prévention aux particularismes culturels et traditionnels des cantons et des régions, nécessité impérieuse qui semble être déjà activement mise en œuvre dans les secteurs de la prévention.

Un autre motif pouvant expliquer la vitalité alcoolique des jeunes valaisans découlerait d'un manque de dynamisme cantonal manifeste, d'un cloisonnement autant culturel que géographique perçu par les jeunes, qui impliqueraient que ceux-ci, à défaut d'activités plus « palpitantes » qu'ils puissent pratiquer avec leurs amis, se tournent inmanquablement vers les bars et les cafés pour les y retrouver. Des événements plus ciblés sur la population jeune, des espaces de rencontres sains et attrayants, des structures urbaines mieux adaptées à leurs besoins parviendraient peut-être déjà à les orienter vers des activités autres que la consommation d'alcool.

Nous terminerons ce travail de recherche sur quelques remarques générales. D'un point de vue méthodologique, la réalisation du *focus group* s'est trouvé être efficace dans la mesure où cela a permis à ces jeunes de penser et de s'exprimer sur leur relation au produit de l'alcool. L'entretien a révélé de multiples éléments favorables à l'analyse. Mais en dépit selon nous d'une participation active et d'une écoute attentive de chaque intervenant, nous supposons que tout n'a pas été exprimé ou que le rapport de certaines conduites ait été dissimulé. Il est probable que la mise en situation due à l'entretien a pu mettre mal à l'aise certains participants, et les empêcher ainsi, par crainte de jugement par exemple, de révéler des éléments plus intimes de leur existence ou de leur manière de penser.

Pour l'auteur, il demeure l'insatisfaction de n'avoir pu parfois que « survoler » certains thèmes qui auraient largement mérité d'être explorés plus en profondeur. La multiplication des entretiens collectifs et/ou la réalisation conjointe d'entretiens individuels avec les participants auraient certainement contribué à combler ce manque. L'ampleur du travail aurait néanmoins dépassé la charge requise pour un travail de licence.

Ce travail s'apparente à une photographie d'adolescents face à leur consommation d'alcool à un moment donné de leur vie et dans un contexte de vie particulier. On peut apprécier ou regretter, c'est selon, que la méthode utilisée soit aussi statique, contrairement à une étude longitudinale, qui aurait permis de saisir davantage la dynamique et l'évolution de leurs conduites et de leurs perceptions sur leurs modes d'alcoolisation.

Sur l'ensemble des discours recueillis, de nombreuses subtilités et de variations de comportements ont pu être repérées en fonction des différentes tranches d'âges des adolescents – mais également selon le sexe si l'on prend en considération les perceptions recueillies sur les conduites féminines – notamment entre le plus âgé (18 ans) et le plus jeune (15 ans); entre ces deux extrémités, les conduites et les discours semblent relativement similaires. Pour d'éventuelles futures recherches, il serait pertinent de pouvoir se concentrer

uniquement sur ces âges-clés, l'un marquant les prémices et la mise en place des comportements d'alcoolisation, l'autre, se centrant sur des conduites déjà mieux établies.

Au terme de cette recherche, nous ne pouvons nous empêcher de remettre en doute certains propos que l'on retrouve fréquemment dans la littérature spécialisée et divers rapports d'enquête sur les modes de consommation d'alcool dans la population juvénile. La plupart sous-tend que ces consommateurs appartiennent habituellement à la catégorie des adolescents perturbés et angoissés à l'idée de traverser cette passe de la vie si agitée et qu'ils trouvent à travers l'alcool un moyen nécessaire et efficace qui leur donne la force d'avancer. Ils fuient, se cherchent, et tentent de se trouver par ce type de comportements dérogatoires. Nos résultats de recherche ne nous permettent pas d'avoir un avis aussi tranché. De notre rencontre avec ces cinq adolescents du Valais central, loin de l'image d'individus « en rupture », nous pouvons dire que tous les jeunes ne vivent pas l'adolescence comme une période difficile et tous ne connaissent pas systématiquement l'ivresse lorsqu'ils consomment de l'alcool. Nous pensons notamment qu'à la vue des multiples facteurs et influences – certains clairement perceptibles, d'autre beaucoup plus subtiles – auxquelles les jeunes sont en quelque sorte soumis et contre lesquelles ils doivent parvenir à lutter, les adolescents, quasi-victimes, ne parviennent pas à percevoir l'alcool comme un produit dangereux et leurs conduites comme risquées. Ils évoluent dans un environnement global propice à la consommation. Ils ont alors plutôt tendance à voir l'alcoolisation comme une étape, dans tout ce qu'il y a de plus simple, « normale, quoi ! », dans le déroulement de leur adolescence. Il est du devoir des adultes, des spécialistes, des institutions, de tous qui les encadrent au quotidien, de leurs donner les armes et les outils nécessaires pour faire face à ces multiples pressions.

Chapitre 6 Bibliographie

■ MONOGRAPHIES, ARTICLES SCIENTIFIQUES, ENQUETES STATISTIQUES, THESES, BROCHURES ET ARTICLES DE PRESSE

Adès, J., *Les conduites alcooliques*, Doin Editeurs, Paris, 1985

Akoun, A., Ansart, P., sous la dir. de, *Dictionnaire de Sociologie*, Le Robert/Seuil, s.l., 1999

Allenbach, R., Brügger, O., Dähler-Sturny, C., Siegrist, S., *Les accidents en Suisse: statistique bpa 2005*, Bureau suisse de prévention des accidents, Berne, 2005

Ancel, P., Gaussot, L., *Alcool et alcoolisme: Pratiques et représentations*, L'Harmattan, Paris, 1998

Aubel, J., *Guide pour études utilisant les discussions de groupe*, Documents de formation pour l'éducation en matière de population et de bien-être familial dans le milieu du travail, Document n°2, Bureau International du Travail, Genève, 1994

Babor, C., et al., *Politiques publiques suisses en matière d'alcool en 2004 : réalisations et perspectives*, Groupe de travail « Politiques publiques suisses en matière d'alcool », 2004 [Traduction/extrait de l'ouvrage «Alkohol – Kein gewöhnliches Konsumgut. Forschung und Alkoholpolitik » (chapitre 19), Göttingen, 2005]

Bahr, S. J., Marcos, A. C., Maughan, S. L., Family, educational and peer influence on the alcohol use of female and male adolescents, *Journal of studies on alcohol*, 56, 4, pp. 457-469, 1995

Bank, B. J., Biddle, B. J., Anderson, D. S., Hauge, R., Keats, D. M., Keats, J. A., Marlin, M. M., Valantin, S., Comparative research on the social determinants of adolescent drinking, *Social Psychology Quarterly*, 48, 2, pp. 164-177, 1985

Barnes, G. M., Farrell, M. P., Cairns, A., Parental socialization factors and adolescent drinking behaviours, *Journal of Marriage and the Family*, 48, 1, pp. 27-36, 1986

Bender, G., Rolshoven, J., Winkler, J., *La culture du vin, Etude comparative sur le contexte culturel et social de la consommation de vin en Suisse*, Rapport de recherche FNRS, 1997

Berthelot, J.-M., *La construction de la sociologie*, PUF, Paris, 2001 [1991]

Biddle, J. B., Bank, B. J., Marlin, M. M., Parental and Peer Influence on Adolescents, *Social Forces*, 58, 4, pp. 1057-1079, 1980

Bütschi, D., Cattacin, S., *Le modèle suisse du bien-être*, Réalités sociales, Lausanne, 1994

Cattacin, S., Lucas, B., Autorégulation, intervention étatique, mise en réseau, Les transformations de l'Etat social en Europe : les cas du VIH/sida, de l'abus d'alcool et des drogues illégales, *Revue française de science politique*, 49(3), pp. 379-398, 1999

Chabloz, J.-M., Clerc Bérod, A., Luthi, J.-C., *La santé des jeunes écoliers et adolescents dans le canton du Valais en 2002*, Ligue valaisanne contre les toxicomanies/Observatoire valaisan de la Santé, 2005

Chapuis, R., *L'alcool : un mode d'adaptation sociale?*, Logiques sociales, l'Harmattan, Paris, 1989

Choquet, M., Ledoux, S., Menke, H., *La santé des adolescents : approche longitudinale des consommations de drogues et des troubles somatiques et psychosomatiques*, INSERM, La documentation française, Paris, 1988

Comby, Y. G., Alcopops : ils ont inventé la poudre !, *Le Matin*, 15 janvier 2005

Cordonnier, D.R., *La perception des événements liés au bien-être chez les adolescents : Application aux stratégies de prévention et d'éducation pour la santé*, Thèse n°206, FAPSE, Université de Genève, 1994

- Coslin, P. G., L'adolescent et l'alcool, in *Marginalités et troubles de la socialisation*, Tap, P., Malewska-Peyre, H., sous la dir. de, PUF, Paris, 1993
- Coslin, P. G., *Les adolescents devant les déviances*, Psychologie d'aujourd'hui, PUF, Paris, 1996
- Coslin, P. G., *Les conduites à risque à l'adolescence*, Armand Colin, Paris, 2003
- Craplet, M., *Il n'est jamais trop tard pour parler d'alcool*, La Martinière, s.l., 2003
- Crawford, L. A., Novak, K. B., Parental and peer influence on adolescent drinking: the relative impact of attachment and opportunity, *Journal of child and adolescent substance abuse*, 12, 1, pp. 1-26, 2002
- Dictionnaire d'alcoolologie*, Haut comité d'étude et d'information sur l'alcoolisme, La documentation française, Paris, 1987
- Duchesne, S., Haegel, F., *L'enquête et ses méthodes : L'entretien collectif*, Collection 128, Nathan Université, s.l., 2004
- Finch, H., Lewis, J., Focus Groups, in *Qualitative Research Practice : a guide for social science students and researchers*, Ritchie, J., Lewis, J., Sage Publications, Londres, 2004
- Flick, U., *An Introduction to Qualitative Research*, Sage Publications, Londres, 1998
- Galland, O., *Sociologie de la jeunesse : l'entrée dans la vie*, Armand Colin, Paris, 1991
- Gaughan, M., Predisposition and pressure : getting drunk in adolescent friendships, *Dissertation abstracts international A*, 60, 22, 4160-A, 2000
- Halebsky, M. A., Adolescent alcohol and substance abuse : parent and peer effects, *Adolescence*, 22, 88, pp. 961-967, 1987
- Heeb, J.-L., Gmel, G., Zurbrugg, C., Kuo, M., & Rehm, J., Changes in alcohol consumption following a reduction in the price of spirits: A natural experiment in Switzerland, *Addiction*, 98, pp. 1433-1446, 2003
- Hillemand, B., *L'alcoolisme*, PUF, Paris, 2000 [1999]
- Hurstel, J., *Jeunes au bistrot, cultures sur macadam*, Syros, Paris, 1984
- Hunziker, P.-Y., Bachmann, K., *Les sorties*, Ed. Pro Juventute, s. l., 1998
- Jackson, S., Panorama sur le développement social à l'adolescence, in *Regards actuels sur l'adolescence*, sous la dir. de Rodriguez-Tomé, H., Jackson, S. et Bariaud, F., PUF, Paris, 1997
- Kaufmann, J.-C., *Corps de femmes, regards d'hommes : Sociologie des seins nus*, Pocket, Paris, 1998
- Le Breton, D., *Passions du risque*, Métailié, Paris, 1991
- Le Rest, P., *Les jeunes, les drogues et leurs représentations*, L'Harmattan, Paris, 2000
- Ligue valaisanne contre les toxicomanies (LVT), *Rapport annuel 2003-2004*, s.l., s.d.
- Mallet, P., Se découvrir entre amis, s'affirmer parmi ses pairs : Les relations entre pairs au cours de l'adolescence, in *Regards actuels sur l'adolescence*, sous la dir. de Rodriguez-Tomé, H., Jackson, S. et Bariaud, F., PUF, Paris, 1997
- Maxwell, A. K., Friends : the role of peer influence across adolescent risk behaviors, *Journal of youth and adolescence*, 31, 4, pp. 267-277, 2002
- Müller, R., Meyer, M., Gmel, G., *Alcool, tabac et drogues illégales en Suisse de 1994 à 1996*, SFA/ ISPA, Lausanne, 1997

Narring, F., et al., *SMASH-02, Santé et styles de vie des adolescents âgés de 16 à 20 ans en Suisse : Résumé, recommandations et conclusion*, Raisons de santé, Lausanne, 2004 [version électronique]

Odermatt, J., *L'alcool aujourd'hui*, Ed. Secrétariat antialcoolique suisse, Lausanne, 1974 [1967]

Pasquier, V., 0,5 o/oo: le zèle fribourgeois pas suivi par les Romands, *Quotidien 24 heures*, 7 avril 2005

Pauchard, Y., La nouvelle génération débarque, *Le Matin*, 10 mai 2005

Powell, R. A., Single, H. M., Focus groups, *International Journal for Quality in Health Care*, 8, 5, pp. 499-504, 1996

Proctor, Ch., sous la dir. de, What are focus groups ?, *Section on Survey Research Methods*, American Statistical Association, Alexandria VA USA, 1997 [ouvrage disponible à l'adresse www.amstat.org/sections/srms/brochures/focusgroups.pdf]

Rainaut, J., La femme et l'alcool, quelques idées reçues, in *Désirs d'ivresse, Alcool, rites et dérives*, sous la dir. de Bernand, C., Ed. Autrement, Paris, 2000

Raymond, F., *La prévention contre les risques liés à la consommation d'alcool dans le contexte socioculturel valaisan*, Travail de recherche, Centre de formation pédagogique et sociale, Sion, 1997

Ricciardelli, L. A., Connor, J. P., Williams, R. J., Young, R. McD, Gender stereotypes and drinking cognitions as indicators of moderate and high risk drinking among young women and men, *Drug and Alcohol Dependence*, 61, 2, pp. 129-136, 2001

Robert, Ph., Lascoumes, P., *Les bandes d'adolescents: une théorie de la ségrégation*, Ed. ouvrières, Paris, 1974

Settortobulte, W., Jensen, B. B., Hurrelmann, K., *La consommation d'alcool parmi les jeunes Européens*, Organisation mondiale de la santé/Bureau régional de l'Europe, 2001

SFA/ISPA, *Les jeunes face à l'alcool : informations, faits et conseils, Guide à l'usage des parents, des enseignants et des adolescents*, ISPA, Lausanne, 1989

SFA/ISPA, *Evolution de la consommation de substances psychotropes chez les écolières et les écoliers en Suisse*, OMS, OFSP, ISPA, Lausanne, 2003 [Enquête HBSC]

SFA/ISPA, « *alcopops : sucrées, branchées, ces boissons alcooliques préconditionnées ne sont pas sans danger* » : informations pour les parents et le corps enseignants, ISPA, Lausanne, 2004a

SFA/ISPA, *Chiffres et données*, ISPA, Lausanne, 2004b

SFA/ISPA, *La santé des adolescents, à l'image de la société*, IUMSP, PEDES, UPVS, ISPA, Lausanne, 2004c

SFA/ISPA, *Le coût social de l'abus d'alcool en Suisse*, ISPA, Lausanne, 2004d

SFA/ISPA, *Alcool et circulation routière : connaître les risques et adapter les comportements*, ISPA, Lausanne, 2005a

SFA/ISPA, *L'alcool dans notre société – hier et aujourd'hui*, avec le soutien d'éducation+santé ISPA, Lausanne, 2005b

Van der Vorst, H., Engels, R. C. M. E., Meeus, W., Dekovic, M., Leeuwe, J. V., The role of alcohol-specific socialization in adolescents' drinking behaviour, *Addiction*, 100, pp. 1464-1476, 2005

■ ARTICLES DE LOI

Code pénal suisse du 21 décembre 1937 (CP), Entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1942, RO 54 781, Registre systématique 311.0.

Constitution fédérale de la Confédération suisse du 18 avril 1999 (Cst.), Entrée en vigueur le 1^{er} janvier 2000, RO 1999 2556, Registre systématique 101.

Loi fédérale du 21 juin 1932 sur l'alcool (Lalc), Entrée en vigueur le 1^{er} janvier 1933, RS 6 853, Registre systématique 680.

Loi fédérale du 21 juin 1991 sur la radio et la télévision (LRTV), Entrée en vigueur le 1^{er} avril 1992, RO 1992 601, Registre systématique 784.40.

Ordonnance du 1^{er} mars 1995 sur les denrées alimentaires (ODAI), Entrée en vigueur le 1^{er} juillet 1995, RO 1995 1491, Registre systématique 817.02.

■ RESSOURCES ÉLECTRONIQUES

Offices fédéraux et cantonaux

Site de l'administration fédérale, www.admin.ch

Site de l'Office fédéral de la santé publique, www.bag.admin.ch/f/ ou www.suchtundaids.bag.admin.ch

Site de la Régie fédérale des alcools, www.eav.admin.ch

Site officiel de l'Etat de Genève, www.geneve.ch

Prévention

Programme de prévention *Be my angel tonight*, www.bemyangel.ch

Site suisse du domaine des dépendances, www.infoset.ch

Site de la Ligue valaisanne contre les toxicomanies, www.lvt.ch

Site de Radix Prévention Santé, www.radix.ch

Site de l'Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies, www.sfa-ispa.ch

Divers

Site de l'Enquête ESPAD, www.espad.org

Sites de divers alcooliers, www.bacardi.com, www.hoopershooch.com, www.twodogs.com et

www.smirnoff.com/Smirnoff/welcomerow.htm

Sites pour la promotion vinicole en Valais et en Suisse, www.vinsduvalais.ch et www.swisswine.ch

Site mettant à disposition des publications méthodologiques, www.fhi.org

■ DIVERS

Emission *Ca se discute*, *Nos enfants se méfient-ils assez du piège de l'alcool ?*, France 2, 7 septembre 2005

